

Histoires macabres

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK

présente

Histoires macabres



LIVRE
de
POCHE

ALFRED HITCHCOCK

présente:

Histoires macabres

LE LIVRE DE POCHE

CHENG-YU

par JOHN BOLAND

Quand on tient une boutique d'occasions, on est amené à rencontrer toutes sortes de drôles de choses. Voilà plus de trente ans que je suis dans le métier, aussi je sais de quoi je parle. Dans le temps, j'étais très différent de ce que je suis devenu aujourd'hui. J'étais très facile à vivre. Mais tout cela, c'est le passé.

Au temps où je me montrais conciliant, bien des gens ont abusé de moi, mais je les excusais, pourvu qu'ils n'aillent pas trop loin. Harry, mon associé, Harry Walters, était plus dur que moi et me traitait de fou.

— Tu es trop bon, me disait-il. On dirait que cela t'amuse de les voir se moquer de toi.

Bien sûr, il avait raison. Mais il ne semblait pas se rappeler que lui aussi m'avait eu : quand, après la guerre, il était rentré en Angleterre et m'avait confié ses soucis pour trouver un emploi. J'avais eu la faiblesse de l'écouter, sa langue était bien pendue et il me proposa d'entrer dans mon affaire.

Je me souviens parfaitement de son attitude à cette époque. Il venait de quitter l'armée avec le grade de capitaine et il songeait à son avenir. Il m'affirma :

— Je suis sûr qu'on peut gagner beaucoup d'argent comme antiquaire.

Je lui fis remarquer que je tenais déjà une boutique d'occasions. Il n'y prêta aucune attention.

— C'est peut-être une boutique d'occasions à présent... mais dans quelques années... qui sait ? m'a-t-il dit.

Naturellement je ne lui en voulais pas de ses vues ambitieuses. Je lui dis :

— Ma foi, si tu veux entrer dans le commerce des occasions, tu peux t'y mettre dès à présent : tu seras mon associé.

Il se montra très satisfait et désireux d'apprendre. Nous nous

entendions très bien, mais, au bout d'un an de travail en commun, je m'aperçus qu'il se montrait arrogant avec certains clients qui venaient au magasin. Je ne me formalisais pas de ses airs dédaigneux lorsqu'il ne s'agissait que de moi, mais quand il s'en prenait à la clientèle... c'était différent.

Un jour, une pauvre vieille entra pour acheter un vase de trois shillings qui se trouvait à la devanture. J'étais occupé, et Harry s'approcha d'elle. Comme la femme ne se décidait pas immédiatement, il lui parla d'un ton hargneux, si bien qu'elle sortit tout honteuse de la boutique.

Ce fut la première et unique fois que je me permis de réprimander Harry vertement. Je ne voulais pas le mortifier mais lui faire comprendre qu'il venait de perdre une cliente.

— Cette vieille femme ne reviendra plus ici, lui dis-je.

Il ne sembla point s'offusquer de ma remarque.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Elle ne pouvait se décider à dépenser trois shillings. À quoi bon perdre son temps avec des gens comme ça ? Pourquoi ne pas songer à entreprendre un commerce où il y aurait de l'argent à gagner, avec une riche clientèle ?

— Je t'en prie, Harry, cesse de prendre tes grands airs. Cette vieille femme est venue ici avec l'intention de dépenser trois ou quatre shillings. Le choix de ce vase avait pour elle autant d'importance qu'aurait eu pour une duchesse le choix d'un Ming.

Ce fut un début. Je n'arrivai point à lui faire admettre mon point de vue. À la fin, je lui dis que nous ferions mieux de nous séparer.

— Cherche-toi une situation chez un grand marchand d'antiquités, lui dis-je. Je commence à en avoir assez.

Puis, tout s'arrangea. Harry fut si estomaqué de voir un homme jusque-là si nonchalant se mettre en colère, qu'il accepta l'inévitable et demeura chez moi. Il possédait assez de bon sens pour se rendre compte qu'il gagnait plus largement sa vie en travaillant chez moi que n'importe où ailleurs.

*

* *

Nous terminions notre discussion lorsque entra l'homme à l'idole.

Il était grand et habillé en marin. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et dégageait une forte odeur de rhum.

Si j'avais rencontré un tel individu dans la rue j'aurais changé de trottoir pour l'éviter, mais j'étais pris dans l'engrenage du métier. Normalement, mon instinct m'aurait poussé à le mettre à la porte pour m'en débarrasser, mais, après la remarque que je venais de faire à Harry, que pouvais-je dire ?

Je devais donner l'exemple : j'allai au devant de mon homme.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ? lui demandai-je.

De sa veste grasseuse il sortit un objet enveloppé dans un journal. Il posa le paquet sur le comptoir et l'ouvrit.

— Combien me donnerez-vous pour ça ?

La chose qu'il m'offrait était une petite statue de seize centimètres de haut, sculptée dans une pierre jaune. Elle représentait un homme accroupi, les jambes croisées, les mains sur les genoux. Il n'avait pas de visage. La tête était simplement un crâne. Cette statue, sculptée avec infiniment de délicatesse, devait être l'œuvre d'un artisan chinois très habile.

— C'est un assez horrible démon, n'est-ce pas ?

L'homme acquiesça.

— Oui, il est affreux, mais il vaut de l'argent.

— Pour moi, observai-je, cela ne vaut pas grand-chose. D'où provient cette statue ?

À entendre le marin, elle avait une histoire très intéressante.

— Son nom était Cheng-Yu, le dieu des pirates nautiques qui régnait sur les cours d'eau de la Chine. Ce Cheng-Yu glissait dans l'air au-dessus des *sampans* à la recherche des hommes méchants. Lorsqu'il en découvrait un, il fonçait – invisible naturellement – et marquait cet homme d'une tache verte.

Phénomène étrange, cette tache ne se voyait que sur les voleurs ou les assassins en puissance. Aussi, lorsque les pirates attaquaient un vaisseau, ils épargnaient tout homme porteur de cette marque verte et l'engageaient dans leurs rangs.

Suivant le marin, tout voleur ou tout individu prêt à commettre un meurtre devait se trouver marqué s'il touchait l'idole. Je l'essayai sur moi, mais bien sûr, la tache n'apparut point.

Comme je l'ai déjà dit, dans notre métier nous rencontrons de drôles de gens et nous devons prêter l'oreille à toutes sortes d'histoires. Mais celle-ci surpassait en bizarrerie toutes les autres. Le vieux marin pouvait l'avoir inventée. Cependant, j'achetai la statue pour un prix assez fort. En me quittant, l'homme me dit :

— Vous ne regretterez pas votre argent. Cheng-Yu vous portera bonheur. Vous verrez.

Je regardai longuement la statuette, car elle avait quelque chose qui me plaisait, et au lieu de la laisser dans la boutique je la montai à mon appartement et la posai sur la cheminée. Chaque soir, je la prenais entre mes mains et elle exerçait sur moi une sorte de fascination. J'ai toujours aimé les dessins compliqués de la sculpture chinoise.

J'avais pris l'habitude de parler à Cheng-Yu. Je vivais seul, et sans m'en rendre compte, je me mettais à bavarder avec cette idole comme si je parlai à un ami.

Il y eut encore autre chose. Le marin avait dit vrai à propos de la chance. Dans les années qui suivirent cet achat mes affaires prospérèrent. Je ne fis aucune mauvaise transaction et je commençais à gagner de l'argent. Harry en profita pour se remettre à parler d'antiquités.

Cette fois, je l'écoutai.

Le résultat fut que nous prîmes chacun notre branche. Nous ouvrimmes une petite boutique où nous transportâmes les objets les plus beaux de notre stock d'occasions, en y ajoutant quelques nouvelles pièces. Harry se chargea du commerce d'antiquités et il devint mon associé à part entière. Dès le début nous ramassâmes beaucoup d'argent dans un commerce comme dans l'autre.

Pour célébrer ce triomphe je m'accordai quelques jours de vacances et lorsque je revins chez moi je vis que Cheng-Yu se trouvait à l'autre bout de la cheminée. Or, je suis un vieux garçon méticuleux : j'aime à voir tout bien rangé autour de moi, et j'étais certain d'avoir laissé l'idole au milieu de la cheminée.

Tout d'abord je pensais aux cambrioleurs. Cependant rien d'autre

n'avait été touché et aucun des employés – car j'en avais à présent deux dans la boutique – n'était monté à l'appartement. La porte était toujours fermée à clef. Toujours est-il que l'idole avait, d'une façon mystérieuse, bougé de plus de quatre-vingt-dix centimètres de l'endroit où je l'avais laissée.

Je ne trouvais aucune explication, mais le fait était là. Le lendemain je me rendis au magasin et constatai avec joie que tout allait très bien. J'avais invité Harry à venir me voir dans la soirée pour parler de l'affaire. Il vint à la boutique et nous montâmes ensemble à l'appartement. À la porte du salon, je m'arrêtai net : l'idole se trouvait à plus de dix centimètres de l'endroit où je l'avais mise.

— Voilà qui est bizarre, dis-je, et je racontai à Harry ce qui était arrivé. Il eut une explication assez normale, observant que le léger déplacement de la statue pouvait avoir été causé par des vibrations.

Si cette réponse était juste, pourquoi les autres objets placés sur la cheminée n'avaient-ils pas bougé ?

— De plus, remarquai-je, l'idole est trop lourde pour avoir été déplacée par les vibrations.

Harry n'y attacha pas un réel intérêt, mais il alla vers la cheminée et se saisit de la statue.

Elle laissa sur sa main une tache verte.

Il jura et pesta encore plus fort en constatant que cette marque ne s'en allait pas. Ce qui était encore plus surprenant, c'est que cette statue de pierre jaune laissait une trace verte. Du moins c'est ce qui arriva pour Harry. J'essayai de la frotter sur ma propre peau mais sans résultat.

Harry ignorait l'histoire racontée par le marin, suivant laquelle Cheng-Yu marquait de cette tache verte les voleurs et les hommes sur le point de commettre un meurtre. Je n'étais pas superstitieux : je ne croyais pas à ces sortes de choses, et je savais Harry sceptique ; aussi ne lui en avais-je rien dit.

Toutefois, lorsqu'il fut parti je commençai à m'étonner. Était-ce simplement une coïncidence ? C'était peut-être de la bêtise, *mais on pouvait supposer que non*. Est-ce que mon associé m'aurait volé ? Trompait-il l'homme qui lui avait donné sa chance ? Ou bien, cette affaire de la tache n'était-elle que sottise... une coïncidence résultant de quelque produit chimique sur la peau de Harry ?

Naturellement, je ne m'attaquai pas à Harry de face, mais je me mis à le contrôler patiemment. Après tout, on ne prend jamais trop de précautions. Je ne découvris rien de suspect. Les comptes se trouvaient justes à un penny près et je n'avais pas à me tracasser. Du moins cela me parut-il ainsi jusqu'au moment où je me rappelai que Cheng-Yu ne marquait pas seulement les voleurs... Il marquait aussi les assassins en puissance.

C'est alors que je commençai réellement à me tourmenter.

Certes, Harry ne paraissait pas un meurtrier, mais – et c'était là l'ennuyeux – j'en avais fait mon héritier. Je suis seul au monde et j'avais fait mon testament en sa faveur, lui laissant mes deux magasins et tous mes biens. Et il le savait ! J'avais été assez fou pour le lui dire. Moi mort, il devenait un homme riche.

Je perdis la tête en songeant aux moyens de me protéger. S'il m'avait volé, rien de plus facile, mais on ne peut demander protection à la police sous le simple prétexte que votre associé a une tache verte sur les doigts ! Comme il était mon associé, je ne pouvais le chasser. Il fallait faire quelque chose, et vite. Il pouvait aussi bien songer à se débarrasser de moi cette nuit même... dans l'heure qui allait suivre... Comment savoir ?

Une seule chose m'empêcha de devenir fou. Je trouvai la solution lorsque je racontai mes ennuis à Cheng-Yu.

Comme je le pris sur la cheminée pour bavarder avec lui, il laissa une tache verte sur mes doigts.

50 000 dollars puzzle.

Traduction de Catherine Grégoire.

LE MANTEAU DE VISON

par HELEN FISLAR BROOKS

De l'autre côté de la rue, l'enseigne au néon – *Chez Bill, Bar-Grill, Huitième Avenue* – s'allumait, s'éteignait, se rallumait sans cesse. Carla Barstow, debout devant le miroir moucheté de sa coiffeuse en chêne clair couverte de balafres, admirait sa chevelure pâle et crémeuse. Même sous la lumière de l'ampoule nue qui pendait au-dessus d'elle, elle en trouvait la teinte presque naturelle. Trop bête qu'elle dût lui redonner sa couleur brune d'origine dès le lendemain matin. C'était drôle, ce qu'une différence de teinte pouvait la changer. Elle se *sentait* blonde... et en quelque sorte « royale ». Comme Grâce Kelly. La nouvelle robe l'y aidait, bien sûr. Elle lissa le satin noir du fourreau sur ses hanches minces.

Une vague de confiance l'envahit. Son plan soigneusement préparé allait marcher. Elle en était sûre ! Ce n'est pas pour rien qu'elle avait fait la demoiselle de vestiaire dans cette toute petite boîte chic.

Elle jeta un coup d'œil vers Jim Acard, adossé au mur derrière elle. C'était un jeune homme au teint mat, dont les yeux vifs démentaient l'air indolent. Quand il était entré au *Cactus Club*, quelque chose avait retenti dans la tête de Carla. Elle avait vingt-cinq ans et vivait toute seule depuis qu'elle en avait eu dix-huit ; aussi connaissait-elle les hommes. Il avait le genre à être d'accord pour marcher dans la combine qu'elle voulait monter... Si le prix était juste. Et vingt dollars, c'est quelque chose ! En prenant son chapeau, elle lui avait lancé un de ses grands clins d'œil. Pour voir. Oui, elle avait eu raison.

— Il y a toujours des blondes dans ce genre de soirées, dit-elle. Grandes, minces et vêtues de noir. Ce doit être la mode en ce moment, je suppose.

— Et toutes exactement comme vous, dit suavement Jim.

— Plus ou moins, répondit-elle avec complaisance.

— Et bien entendu, portant des manteaux de vison.

— Quelques-unes.

Elle ouvrit un petit sac du soir et vérifia son contenu : un étui à

cigarettes en or et un délicat petit mouchoir, portant les lettres A.J. liées ensemble en un monogramme compliqué, très reconnaissable.

Jim s'approcha d'elle et posa des doigts nerveux sur ses épaules lisses et nues :

— Et pourtant, supposez que ça ne marche pas ?

Carla haussa les épaules ; elle ne pouvait supporter qu'on lui parle d'un échec possible.

— Et alors ! je disparaissais. J'aurai juste perdu un étui à cigarettes de cinq dollars acheté au clou.

— Plus quarante dollars pour les billets d'entrée. Plus mes vingt dollars et la location de mon costume de singe savant.

Plus ma robe et le mouchoir, pensa Carla. Ce n'avait pas été bon marché de faire broder le monogramme spécial assorti à celui de l'étui. Mais si son plan réussissait, ça valait bien tout ce qu'elle avait dépensé :

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? C'est mon argent ! Elle fit glisser les mains du jeune homme de ses épaules :

— Un peu de calme. Vous me faites mal.

— Supposez que quelqu'un vous reconnaisse ?

— Au *Benway* ? Que ferait quelqu'un que je connais – ou que vous connaissez – à un bal de charité tout ce qu'il y a de snob au *Benway* ?

Ses yeux se rétrécirent.

— Est-ce que vous essayeriez par hasard de vous dégonfler ?

Elle ne pouvait aller là-bas sans cavalier, elle se ferait trop remarquer. Elle n'aurait pas dû le payer d'avance.

Jim s'éloigna :

— Je suis du genre à se faire de la bile. C'est tout.

— Eh bien, ne vous en faites pas pour moi.

Elle se sentait soulagée de voir qu'il n'abandonnait pas. Elle jeta une courte cape de velours sur ses épaules.

— On va avoir froid, en allant là-bas à pied.

Ils ne pouvaient cependant ni risquer de voir un chauffeur de taxi ou un conducteur d'autobus les reconnaître plus tard, ni porter des manteaux qu'il faudrait mettre au vestiaire et reprendre ensuite.

Jim alluma une cigarette.

— Ça ne nous fera pas de mal, de nous refroidir un peu.

Carla ouvrit la porte et jeta dans le hall un regard prudent ; il était vide. Ils descendirent sur la pointe des pieds l'escalier faiblement éclairé et sortirent dans la rue.

*

* *

Le corridor qui menait au vestiaire de la salle de bal était bondé. Ils s'avancèrent jusqu'au mur et s'y adossèrent pour examiner la foule. Il y avait bien des blondes, les unes grandes, les autres petites, portant des étoles, des jaquettes ou des capes de vison, de renard, ou même de zibeline. Mais aucune n'avait un grand manteau. Dix minutes s'écoulèrent. Soudain Carla donna un coup de coude à Jim ; puis elle secoua la tête. La jeune femme avait une robe blanche. Encore un quart d'heure, où ils ne virent qu'un magnifique manteau de vison, malheureusement sur le dos d'une grosse femme maquillée.

Jim commençait à tambouriner nerveusement sur le mur derrière lui, quand Carla retint son souffle, soudain tendue.

La jeune fille qui s'avancait était grande et mince, ses cheveux pâles étaient lissés en arrière, et sa fourrure soyeuse, couleur de miel, cachait une robe noire.

Les yeux de Carla flamboyèrent. Qu'il était beau, ce manteau, qu'il était beau ! Les poches n'étaient que de minces fentes, arrangées avec un tel art qu'on les remarquait à peine, mais elle était sûre qu'elle arriverait à y rentrer sa main.

Elle sortit l'étui à cigarettes de son sac et s'arrangea, à travers la foule qui se pressait, pour se placer derrière la jeune femme. Délicatement, légèrement, elle chercha des doigts la poche gauche du manteau, la trouva, puis se laissa pousser contre le mur par ses voisins. Elle ne quitta pas des yeux la jeune femme, tandis que son cavalier lui ôtait le manteau des épaules et le tendait à la demoiselle du vestiaire avec le sien. Celle-ci jeta à la blonde un bref regard, mais

le laissa s'attarder plus longtemps sur l'homme qui l'accompagnait et lui sourit en lui tendant les tickets.

Carla nota soigneusement où elle pendait le manteau. Puis elle fit signe à Jim et ils pénétrèrent tous deux dans la salle de bal.

À leur petite table de coin, Carla jeta sa cape sur le dossier de sa chaise :

— Ne l'oubliez pas quand vous vous en irez. Les gens penseront seulement que vous m'attendez à la toilette des dames pendant que je me fais une beauté.

Elle jeta un regard circulaire, appréciant d'un œil expert les gens qui se pressaient dans la salle.

— Il y a réellement du monde. À quarante dollars par couple, ça doit faire pas mal d'argent.

Jim tambourina des doigts sur la table.

— Combien de temps restons-nous? demanda-t-il.

— Une heure devrait suffire. Assez tard pour que les derniers arrivants ne nous gênent pas, et assez tôt pour que la personne du vestiaire se rappelle que la propriétaire de ce manteau était une blonde à robe noire.

Elle savait par expérience ce qu'il en était. Même si on cataloguait automatiquement les clients, quand il y avait beaucoup de monde, ce ne pouvait être qu'une impression superficielle, et la demoiselle du vestiaire avait surtout regardé son cavalier, comme Carla s'y était attendue.

*

* *

Une heure plus tard, Carla jeta une pièce de cinquante cents sur le comptoir et demanda avec autorité à la dame du vestiaire :

— Mon manteau, je vous prie. Je m'en vais.

— Pourrais-je avoir votre ticket ?

— C'est mon cavalier qui l'a et je n'ai nulle intention de lui parler !

Elle parcourut des yeux les rangées de manteaux.

— C'est celui-là, dit-elle en tendant le doigt.

La personne ne bougea pas.

— Je regrette, mais il me faut votre ticket.

— Pourquoi ? demanda Carla avec un soupçon d'indignation dans la voix.

— Eh bien, fit l'employée, parce qu'autrement je ne peux pas savoir si c'est votre manteau. Oh ! je ne doute pas que ce soit celui-là, ajouta-t-elle précipitamment, mais...

— Je peux vous prouver que c'est bien le mien, dit Carla. Mon étui à cigarettes est dans une des poches. Mes initiales y sont gravées.

Elle ouvrit son sac et étala sur le comptoir son petit mouchoir.

— Les mêmes que celles-ci...

La dame du vestiaire hésita, puis fouilla les poches du manteau.

— Oui, le voilà, dit-elle rassurée.

Elle posa l'étui à côté du mouchoir et compara les monogrammes.

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle. Mais vous comprenez certainement qu'il fallait que je sois sûre.

*

* *

— Taxi, mademoiselle ? demanda le portier en portant la main à sa casquette.

Carla refusa en souriant.

— Je vais juste au coin de la rue.

Respectée, voilà ce qu'on était quand on portait un manteau de vision. Jim l'attendait au coin de la rue.

— Ça n'a rien été du tout, dit-elle sur un ton de triomphe.

Jim sourit et la fit se hâter pour traverser la rue.

— Pourquoi tremblez-vous ? demanda-t-elle, vous avez eu peur ?

— J'ai froid et nous avons un long chemin à faire. Dépêchez-vous un peu, voulez-vous ?

Carla passa la main sur la douceur de la fourrure. Elle n'avait pas froid, *elle* ! Elle aurait pu parcourir cinquante kilomètres à pied. Soudain, elle lui prit le bras.

— Vous n'avez pas oublié ma cape, au moins ?

Jim la lui agita sous le nez :

— Vous êtes aveugle, ou quoi ?

Un homme qui les croisait se retourna et les regarda avec curiosité.

Jim lui fit tourner le coin de la rue :

Ça pourrait bien être un flic en civil, murmura-t-il en l'attirant brusquement dans une ruelle séparant deux immeubles. Passons par-là.

— Faites signe quand vous tournez ! protesta Carla qui trébuchait. Il fait sombre dans ce coin-là !

À la première occasion, elle laisserait tomber ce crétin. Elle n'en avait plus besoin, de toute façon.

— Attendez un moment ! chuchota Jim qui s'était brusquement arrêté, l'oreille aux aguets.

Elle sentit soudain un bras qui lui enserrait étroitement le cou. Un coup violent lui fit plier les jarrets et la projeta en avant, en même temps qu'elle se sentait suffoquer sous quelque chose de souple et de doux qu'on lui avait jeté sur la tête. Elle sentit qu'on lui arrachait le manteau des épaules. Puis elle resta seule, essayant de libérer sa tête de la cape de velours, avec dans les oreilles le bruit d'une course qui se perdait rapidement dans l'obscurité.

— Oh ! le salaud, le faux jeton, *l'escroc* ! sanglota-t-elle à moitié folle en essayant de se relever. Il m'a *volé* mon manteau de vision !

The mink coat.
Traduction de Marc Flury.

CHANGEMENT DE PROGRAMME

par GUY CULLINGFORD

— Il n'y a qu'une seule issue, déclara Walter.

Vêtu d'un imperméable et d'un chapeau de feutre, il était à califourchon sur l'une des petites chaises pliantes de Hyde Park.

Ils étaient assis côte à côte, Hilary et lui, au milieu d'un océan de verdure, au cœur et pourtant loin de Londres.

Hilary jeta un coup d'œil à Walter : il avait l'air sombre et distrait, et il se mordait les jointures de sa main droite, ce qui dénotait toujours chez lui la nervosité et l'inquiétude.

— Tu veux dire que nous devrions les quitter? interrogea-t-elle timidement. Ne pas leur demander le divorce ? Simplement les planter là et partir ensemble ?

— Non ! fit Walter avec une violence extrême et en empoignant le dossier de la chaise avec une telle vigueur que la jointure mordue devint aussi pâle que les autres. Je veux dire que c'est eux qui devraient nous quitter !

Hilary parut aussi stupéfaite que le moineau qui avait pris son envol, affolée par la voix tonitruante de Walter. Mais elle ne feignit pas de se méprendre sur le sens des paroles de son compagnon.

— Mais ce serait un assassinat ! murmura-t-elle.

— Tu vois une autre solution ? Allons-nous rester condamnés à nous rencontrer toute la vie dans des jardins publics quand nous avons envie de nous voir ? Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que je t'aime. Est-ce que je risquerais ces réunions clandestines, si je ne t'aimais pas ?

— Bon, alors ? Nous devons penser à nous-mêmes. Est-ce notre faute si nous les avons rencontrés, eux, avant de nous rencontrer ?

— Non... non, évidemment. Après la mort de maman, j'étais prête à épouser n'importe qui, tellement je me sentais seule. Charles avait une certaine fortune, tu comprends, et une maison agréable. Je savais

qu'il était plus âgé que moi, mais j'ai cru qu'il se montrerait bon et compréhensif. Pas un instant, je n'ai pensé qu'il se conduirait comme une brute.

— Exactement. Et moi je savais que Kate avait de quoi nous faire vivre tous les deux et qu'elle était folle de moi. Elle m'a harcelé jusqu'à ce que je dise oui. Comment aurais-je pu deviner que dès qu'elle aurait l'alliance au doigt, elle se montrerait sous ses véritables couleurs et qu'elle me reprocherait chaque sou que je dépense ? Elle savait que je n'étais pas en état d'assumer un travail régulier. Ce n'est pas ma faute si j'ai une constitution fragile.

— Bien sûr que non. Mais, tout de même, Walter, nous ne pouvons pas... Ne crois pas que j'aie l'intention de renoncer à toi, surtout ne crois pas ça. Je suis prête à partir avec toi dès que tu le voudras.

— Non. Ça ne servirait à rien. Tu t'imagines que Kate me laisserait filer comme ça ? Elle me poursuivrait jusqu'au bout de la terre. Je te le dis, elle a besoin d'avoir quelqu'un sur qui exercer son autorité et son instinct maternel. Ce n'est pas un mari qu'il lui faudrait : c'est un enfant.

— La chose à faire, c'est d'avouer la vérité, déclara Hilary. De cesser ces horribles cachotteries. Disons-leur que nous sommes amants et qu'ils obtiennent le divorce s'ils le veulent.

— Et de quoi vivrions-nous ?

— Tu pourrais travailler dans un bureau, trouver un emploi pas trop fatigant et moi je reprendrais une place de sténo-dactylo, bien que j'aie horreur de ce métier.

— Ma chère Hilary, combien de temps crois-tu que durerait notre bonheur, dans d'aussi sordides conditions ? Nous ne sommes pas gens à nous contenter de si peu. Nous avons besoin d'être dégagés de tout souci financier. Nous sommes trop délicats pour supporter les vicissitudes de l'existence quotidienne. Ce qu'il nous faut, c'est une vie élégante... le calme, le luxe et la volupté. Ce n'est que dans ce climat que nos personnalités pourront librement s'épanouir. Nous ne sommes pas de ceux qui doivent lutter pour le pain quotidien ; il faut qu'on nous l'apporte sur un plateau. Ton mari a une certaine fortune, Kate aussi. Si ces deux fortunes s'ajoutaient l'une à l'autre, ce serait l'idéal. Tu aurais toutes les toilettes dont tu as envie, tu ne serais pas obligée de t'abîmer les doigts à faire des travaux domestiques, moi je pourrais avoir des livres, aller au concert, au théâtre, faire ce qui me plaît... et

en ta compagnie. Nous pourrions voyager où et quand il nous plairait. Oh ! ma chérie, ce serait magnifique ! Tu n'es pas de cet avis ?

— Si, ce serait magnifique. Mais nous ne nous pardonnerions jamais d'avoir... Nos consciences ne nous laisseraient jamais en repos.

— Bah ! La conscience ! Elle a disparu quand la classe moyenne s'est éteinte. En outre, tout est relatif, tu sais. Regarde donc les colonnes mortuaires des journaux. Est-ce qu'une mort ou deux de plus ça a de l'importance ? Si la bombe H éclate un jour, ce sera le moment de pleurer sur le massacre de l'humanité. En comparaison, notre petite intervention ne serait qu'une bagatelle.

— Je ne suis pas aussi intelligente que toi, Walter. Mais... mais, je sais quand même que les a...assassins se font généralement arrêter et p...punir.

— Naturellement, quand ils s'y prennent comme des imbéciles. Mais il y en a des centaines qui n'ont jamais été soupçonnés. Il faut que tout se passe simplement, sans fioritures, et, alors, tout marche comme sur des roulettes.

— Mais Walter, c'est toujours sur la femme ou le mari que tombent les premiers soupçons.

— Bien entendu, parce que c'est à eux que profite généralement le crime. Mais on ne soupçonne pas le mari de quelqu'un d'autre, ou la femme de quelqu'un d'autre, du moins si on ne peut pas établir de rapports entre eux et la victime. C'est simple comme bonjour. Il faut tout bonnement changer de partenaires.

— Tu entends par là que... que tu tuerais Charles ? Et que moi je... je tuerais Kate ?

— Voilà.

— Mais je ne pourrais jamais faire ça. Je ne la connais même pas.

— Justement. C'est ce que je t'explique : pourquoi diable irais-tu tuer quelqu'un que tu ne connais pas, à moins que tu ne sois atteinte de folie homicide ? C'est le crime parfait.

— Mais je suis incapable d'assassiner quelqu'un que je n'ai même jamais vu. Je n'ai aucune haine contre Kate.

— Quoi ! Tu ne lui en veux pas alors que je te dis et te répète ce

que cette femme m'a fait... qu'elle me garde accroché à ses jupes comme un gosse et qu'elle ne veut même pas m'accorder une rente ? Je ne peux même pas t'apporter quelques fleurs ou t'emmener dans un restaurant convenable à cause de son avarice sordide !

— Bien sûr, ça m'exaspère qu'elle te rende malheureux.

— Moi je prendrais le plus grand plaisir à te débarrasser de Charles. Quand je pense à la manière dont il te traite... cette brute... ce tyran minable ! Je te le dis franchement, Hilary, je suis impatient de mettre la main sur lui.

— Tu veux l'étrangler ?

— Non, je n'en aurais pas la force, physiquement parlant, et je le déplore. Mais j'ai un joli couteau bien aiguisé dans ma poche. Regarde. Non, n'y touche pas, il coupe comme un rasoir. Je ne voudrais pas qu'il abîme tes chers petits doigts.

Hilary frissonna et ferma les yeux.

— Je... je ne veux pas voir ça.

— Bon, je vais le remettre dans ma poche.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. J'entends que je ne veux pas te voir t...tuer Charles.

— Mais non, bien sûr que non. Ça ficherait tout en l'air. Tu seras à des kilomètres d'ici, parce qu'il te faut un alibi. Tu iras à High End.

— Mais c'est là que tu habites.

— Oui. Tu as oublié ? Toi, tu t'occupes de Kate.

— Je ne peux pas, Walter, je ne peux pas !

— Si, tu peux, en y mettant de la bonne volonté.

— Non!

— Bon, en ce cas, il faudra que je te laisse tomber. Complètement. Je ne te reverrai jamais.

— Oh ! ne fais pas ça, Walter, je ne pourrais pas le supporter. J'ai besoin de quelqu'un qui m'aime et que j'aime. Si tu me quittes, je me tuerai. Non, je ne pourrais pas le supporter !

— Alors, sois raisonnable. Tu ne cours absolument aucun danger si tu suis exactement mes instructions. Mais il faut que nous travaillions de concert. C'est normal. Nous faisons un pacte en quelque sorte.

— Mais comment pourrais-je reconnaître Kate ?

— Écoute-moi bien : je vais te la décrire. Elle a une tête de plus que toi – elle mesure environ un mètre soixante-dix – et elle est extrêmement maigre. Elle a des cheveux noirs qui virent au gris, un visage pâle, un nez plutôt busqué, des lèvres minces, de bonnes dents et des yeux gris. Elle portera un manteau couleur prune, sur une robe beige. Elle aura un chapeau de feutre beige bien enfoncé sur son crâne, des gants et des chaussures noirs.

— Elle... elle ne doit pas être très séduisante.

— Tu parles ! Oh ! j'oubliais de te dire que sur les revers de son manteau, il y a une tête de cheval en métal. Elle aime beaucoup les animaux.

— Comment peux-tu savoir exactement ce qu'elle portera ?

— Parce que je vais faire en sorte qu'elle soit habillée de cette façon, ce jour-là. A présent, je vais te donner le signalement de Charles et tu me diras si je me trompe.

Il décrivit en détail le mari d'Hilary.

— Mais tu ne l'as jamais vu ! s'écria-t-elle. Comment peux-tu savoir tout ça ?

— C'est là où tu te trompes, ma chère. J'ai observé Charles très attentivement pendant ces quinze derniers jours. Et j'ai noté ses habitudes. Je le tuerai à six heures quand il reviendra de son bureau, et qu'il traversera le petit bois.

— Mais c'est un homme robuste, Walter... beaucoup plus robuste que toi.

— Sans aucun doute. J'espère que je ne suis pas un lâche. Il est trop gros et en mauvaise forme physique. Il se dégonflera comme une vessie dès que je l'aurai poignardé. Le plus difficile, ce sera de le cacher dans les fourrés, loin des regards curieux. Mais je me suis exercé avec un sac de pommes de terre et je crois que j'y arriverai.

— Et s'il y avait d'autres gens dans le bois ?

— Ça m'étonnerait. Je n'ai jamais rencontré personne à cette heure-là. Et Charles commence à s'habituer à avoir quelqu'un à ses trousses.

— Et après, qu'est-ce que tu feras ?

— Je sortirai directement du bois, j'irai jusqu'au bout de la route, je prendrai un autobus qui m'amènera dans un quartier moins résidentiel, où je dînerai. Je prendrai du poisson, je pense, quelque chose de facile à digérer. Je serai particulièrement aimable à l'égard de la serveuse, afin qu'elle se souvienne de moi, si jamais on l'interroge à mon sujet.

— Et moi, que faudra-t-il que je fasse ?

— Tu seras donc à High End. Tu pourras faire des courses jusqu'à quatre heures. Plus tu visiteras de boutiques, mieux ça vaudra. À quatre heures, prends une tasse de thé pour te fortifier les nerfs et dirige-toi lentement vers la lande. Quand tu y seras, tu y rencontreras Kate qui fera sa promenade quotidienne. Je te montrerai sur la carte l'endroit exact où tu devras l'aborder.

— Tu ne t'attends pas à ce que je poignarde Kate!

— Bien sûr que non, ma chère petite. Tu en serais incapable et il ne me viendrait pas à l'idée de t'infliger pareille épreuve. Non, je t'ai trouvé un moyen bien facile de mettre ton projet à exécution. Tout ce que tu auras à faire, ce sera d'abord de la heurter et un peu plus tard de lui dire exactement ces quelques mots : « À présent, vous n'avez plus rien à craindre.

— Je... je ne vois pas en quoi ça pourra la tuer.

— La collision et les paroles, prises séparément, non. Mais attends la suite. Kate porte une vieille paire de lunettes qui lui tombent du nez au moindre choc, bien qu'elle ait le nez crochu. Elle est tellement radine qu'elle refuse d'acheter une nouvelle monture. Et sans lunettes, elle est myope comme une taupe.

— Ce ne sera pas facile du tout d'entrer en collision avec elle.

— Ce sera extrêmement facile, au contraire, à l'endroit que je t'ai choisi... le sentier obscur, sous les arbres, juste avant d'arriver sur la lande.

— Il faut que les verres se cassent ?

— Oui, mais pas nécessairement en tombant. S'ils restent intacts, marche dessus. Kate sera tellement abasourdie, et aveuglée, de surcroît, que tu auras tout ton temps. C'est alors qu'il te faudra user de ton charme, ma chérie, et lui proposer de la ramener chez elle. Elle acceptera avec empressement.

— Pourquoi ?

— Parce que, juste avant d'arriver à notre maison, il y a un grand étang qui n'est entouré d'aucune barrière... très dangereux... le conseil municipal aurait dû y remédier depuis longtemps. Kate a une peur terrible de l'eau et elle ne voudra pas courir le risque d'y tomber. Et comme sans ses lunettes, elle *pourrait* y tomber, elle ne sera que trop heureuse d'accepter une main secourable.

— Et alors ? fit Hilary.

— Est-il si difficile de suivre mon raisonnement ? Tu passes ton joli bras dans le sien, tu l'escortes une partie du chemin, tout en parlant de la pluie et du beau temps. Et puis tu lui dis... qu'est-ce que je t'ai priée de lui dire ?

— À présent, vous n'avez plus rien à craindre.

— Exactement. Tu fais demi-tour, tu la quittes et tu retournes à toute allure vers les arbres. Elle se dirigera d'un pas de grenadier directement vers l'étang et ce sera la fin de sa seigneurie, lunettes et le reste.

— Walter !

— N'est-ce pas d'une merveilleuse simplicité ?

— C'est... c'est affreux. Et si elle ne se noyait pas ?

— Allons, Hilary, réfléchis un peu : elle n'y voit rien et ne sait pas nager.

— Elle pourra appeler au secours.

— Pendant la semaine, l'endroit est désert à cette heure-là, aussi désert que celui où j'ai décidé de liquider Charles. Il n'y a aucun risque, mon petit chou. S'il y en avait un, crois-tu que je te lancerais dans cette aventure ? Tu sais bien que je t'adore. Je ne te demanderais pas de faire une chose ne présentant pas le maximum de sécurité. Tu n'auras même pas besoin de pousser Kate dans l'eau !

— Tu ne parles pas sérieusement, Walter.

— Mais si, Hilary. Je parle très sérieusement.

*

* *

Il fallut deux autres rendez-vous avant que Walter n'arrive à convaincre Hilary qu'il ne plaisantait nullement.

Entre-temps, Charles s'était montré insupportable. Intransigeant, autoritaire et – pis encore – il exigeait l'accomplissement de ses droits conjugaux. Malgré elle, Hilary ne parvenait plus à le plaindre et elle en arrivait à la conclusion que, quoi qu'il lui arrivât, il ne l'aurait pas volé.

Walter était son seul espoir de salut. Si elle refusait de lui obéir, il la laisserait tomber. Et vers qui pourrait-elle se tourner, en ce cas ?

Dès que le premier pas fut franchi, autrement dit quand Hilary eut décidé qu'aux grands maux il fallait les grands remèdes, elle se montra d'une docilité surprenante, à la surprise charmée de Walter. Et Walter était un professeur très consciencieux. Ses instructions étaient d'une admirable précision.

Il fit répéter son rôle à Hilary jusqu'à ce qu'il fût persuadé qu'elle était capable de le jouer à la perfection.

— Surtout, ne retourne pas trop tôt chez toi, lui dit-il. Il ne faut pas que notre plan soit gâché par quelque imbécile de toubib qui ne saura même pas indiquer avec exactitude l'heure de la mort. Je ne sais pas au juste quand le cadavre de Charles sera découvert, mais je pense que le gardien le trouvera quand il viendra fermer le portail du parc, pour la nuit. Lorsque ta promenade avec Kate sera terminée, tu feras bien d'aller au cinéma. Il faut te débrouiller pour que quelqu'un se souvienne de toi et te fournisse au besoin un alibi. C'est essentiel, Hilary. Je m'en voudrais toute ma vie si on te soupçonnait d'avoir tué Charles. Maintenant, à toi de jouer. Nous ne nous reverrons que quand les choses seront terminées et oubliées. Souhaitons-nous bonne chance et allons boire un verre à notre glorieux avenir, ma chérie.

*

* *

La lande était effectivement déserte. C'était une véritable malchance que deux dames, une grande et une petite, avec toute la

place dont elles disposaient, se heurtassent avec une telle force ! Évidemment, l'une d'elles était myope, elle y voyait mal, même avec des lunettes...

Un petit pied bien chaussé écrasa les verres à l'instant même où la propriétaire dudit pied s'exclamait :

— Oh ! mon Dieu ! Je suis désolée ! Et j'ai fait tomber vos lunettes ! Ce que je peux être maladroite !

Elle avait l'air tellement désolée, en effet, que l'autre femme dit d'un ton presque aimable :

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas une catastrophe. D'ailleurs, c'est ma faute, en réalité. Mon mari me dit toujours d'acheter une autre paire de lunettes. Il y a longtemps qu'elles me vont mal, mais ça m'ennuyait de m'en séparer. Est-ce que vous les apercevez ? Sans elles, je suis complètement aveugle.

— Elles ont dû tomber tout près. Oh ! les verres sont cassés ! Elles ont dû tomber sur une pierre. Jamais je ne me le pardonnerai.

— Ne dites pas de bêtises. J'ai un vieux pince-nez à la maison. Il fera provisoirement l'affaire. La difficulté, c'est de rentrer chez moi sans ennui.

— Mais je vais vous raccompagner, naturellement. Si vous le voulez bien. Désirez-vous que je remette dans votre sac ce qui reste des lunettes ?

— C'est une bonne idée. Peut-être pourriez-vous les envelopper d'abord dans ce mouchoir propre, afin d'empêcher des morceaux de verre de tomber dans le sac. Et j'accepte avec plaisir votre offre de me raccompagner, c'est très aimable à vous. Je me serais bien débrouillée seule, mais il faut que je passe devant un étang profond, que rien n'entoure. Je suis terrifiée à l'idée que je pourrais tomber dedans : j'ai toujours eu peur de mourir noyée. C'est une véritable phobie... stupide de ma part. Dès que nous aurons passé cet étang, je serai en sécurité. La maison n'est plus qu'à quelques mètres et le chemin qui y mène est tout droit.

— Alors, prenez mon bras. Comme ça, je vous guiderai plus facilement.

— Oui, vous avez raison. Je me sens toute ragaillardie. C'est bien humiliant de ne rien y voir, mais à présent que vous êtes là, je n'ai

plus peur. Quelle chance j'ai d'être tombée sur une jeune femme sympathique comme vous. Je suis plutôt timide et réservée de nature, jamais je n'aurais osé vous demander de me raccompagner. Mais, vous tremblez ? Voyons, ce n'est pas ce stupide incident qui peut vous bouleverser à ce point. Je vous supplie de croire que j'en suis tout autant responsable que vous.

— Je... je ne me sens pas bien.

— Remettez-vous. Vous n'avez aucune raison de vous biler. Venez, à présent. Je suppose que vous avez hâte de rentrer chez vous. Je peux marcher un peu plus vite, vous savez, je n'ai pas encore perdu l'usage de mes jambes.

Plus bavarde qu'à l'habitude, pour reconforter sa compagne, l'épouse de Walter se disait qu'il était bien agréable d'avoir à ses côtés cette jeune femme si serviable... et si différente de Walter qui n'était jamais ému que par ses propres ennuis.

Quand la plus jeune des deux femmes s'immobilisa brusquement, Kate fut stupéfaite de voir qu'elles étaient déjà arrivées à destination. Quel dommage de se séparer alors qu'elles semblaient faites pour devenir des amies ! Mais Kate ne pouvait vraiment pas abuser du temps de cette jeune personne. Le temps avait de la valeur pour certaines gens, dont elle ne faisait malheureusement pas partie.

— Eh bien, nous sommes arrivées, dit-elle d'un ton volontairement enjoué. Je ne m'étais même pas rendu compte que nous avions dépassé l'étang. J'étais si contente de bavarder avec vous.

— Oui, dit Hilary d'une voix rauque. Nous sommes arrivées. A présent, vous n'avez plus... plus... non, je ne peux pas, je ne peux pas !

Elle éclata en sanglots. La main de Kate lui serra le bras un peu plus fort.

— Mais, ma chère enfant, qu'est-ce qui vous prend ?

— C'est... c'est que vous ne ressemblez pas du tout à l'idée que je me faisais de vous, balbutia Hilary. Vous êtes bonne et gentille et pas du tout comme Walter vous avait décrite... et ça m'horrifie de penser que vous vous débattiez et que vous finiriez par vous noyer dans cette eau froide !

L'épouse de Walter demeura pétrifiée. Elle sentit l'eau monter

autour d'elle, glacée, suffocante. Pendant un instant, elle eut vraiment l'impression d'être en train de se noyer, aveugle et impuissante.

Puis ses nerfs solides reprirent le dessus et elle dit, fermement, mais sans rancœur :

— Je ne suppose pas qu'il y ait des témoins sur cette lande, mais l'endroit est mal choisi pour pleurer. Ce qu'il vous faut, c'est une bonne tasse de thé bien chaud. Secouez-vous, ma chère petite. Faites-moi passer devant l'étang, la porte du jardin est tout près de là. En avant, marche !

— Vous... vous me faites confiance ? demanda Hilary.

— Mais bien sûr, petite sotte.

— Toujours reniflant, Hilary aida la femme de Walter à passer devant la tombe liquide et s'arrêta devant la porte de la maison, où elle aida Kate à trouver sa clef.

Une fois armée du vieux pince-nez, Kate reprit aussitôt toute son assurance. Elle fit asseoir Hilary et se hâta de préparer du thé. Puis elle mit une bonne cuillerée de cognac dans chaque tasse.

— Maintenant, buvez. Ça vous remettra d'aplomb. Hilary la regarda avec des yeux brouillés de larmes.

— Je... je ne peux pas. Je n'ai pas le droit...

— Ne dites pas de stupidités. Le thé nous fera du bien à toutes les deux.

Bientôt, l'épouse de Walter fut au courant de toute la sordide histoire. Chose curieuse, elle n'éprouvait pas la moindre rancœur, du moins pas à l'égard de la jeune femme. Chose plus curieuse encore, elles avaient toutes deux l'impression d'être de vieilles amies.

— Charles me paraît être un individu vraiment odieux, dit-elle enfin, d'un ton songeur.

— Oh ! oui, s'exclama Hilary. Il me terrifie.

— Mais même en admettant qu'il soit éliminé, croyez-vous que vous seriez plus heureuse avec Walter ? Vous ne le connaissez pas comme moi je le connais. C'est l'égoïsme personnifié. J'avoue que j'ai succombé à son charme, car il peut être charmant, quand il le veut.

Oui, Walter a été la grande erreur de ma vie. Il est séduisant, c'est indéniable, mais il est totalement dénué de sens moral. Je n'espérais de lui qu'un peu d'affection, mais il n'était même pas disposé à m'accorder ça. Tout ce qui l'intéressait, c'était l'argent. Oh ! croyez-moi, ma chère enfant, il y a longtemps qu'il m'aurait supprimée s'il avait pu le faire impunément. Je savais bien qu'il mijotait quelque chose, c'est pourquoi je le tenais à court d'argent. Mais j'ignorais qu'il avait découvert le moyen de doubler ses revenus et de se trouver une charmante complice, par-dessus le marché.

— Je me demande comment j'ai pu songer à faire une chose aussi abominable, déclara Hilary d'un ton lamentable. Mais je n'avais pas un seul ami au monde.

— Eh bien, maintenant, c'est différent, dit Kate d'un ton allègre. Vous m'avez, moi. Et j'ai l'impression que nous allons nous entendre merveilleusement bien. J'ai pas mal d'argent, mais personne à chouchouter... ou disposé à me chouchouter un peu. Vous avez besoin de jolies toilettes, d'une maison vraiment agréable et de vacances à l'étranger, de temps en temps. Et, si je comprends bien, vous avez aussi votre petit bas de laine, de sorte que vous ne serez pas entièrement dépendante de moi. Je crois que nous pourrions mener ensemble une bonne petite vie bien tranquille. Nous allons montrer à ces affreux bonshommes que nous pouvons nous passer d'eux. Qu'en pensez-vous ?

— Mais... Charles et W...Walter?

— Eh bien, ils vont s'éliminer réciproquement, n'est-ce pas ? Voyons, quand Walter a-t-il l'intention de rencontrer Charles ? À six heures, c'est bien ce que vous avez dit ? Je crois que je vais leur accorder un quart d'heure de grâce avant de prévenir la police. Inutile de se presser ; après tout, le train de Charles aura peut-être du retard. Si nous buvions une autre tasse de thé, en attendant ?

Change partners.

Traduction de Catherine Grégoire.

VACANCES D'UN HOMME MALHEUREUX par BORDEN DEAL

John Smith (c'était son vrai nom, un nom si inoffensif qu'il n'avait même pas dû le changer) était sur la plage quand il entendit frapper à sa porte. Mais même à cette distance ce bruit le fit frissonner comme l'aurait fait un coup de feu. Secoué par des spasmes, il quitta sa chaise longue, ses mains tremblant convulsivement, puis il se laissa retomber comme une masse. Ce n'était que le garçon qui apportait son petit déjeuner sur un grand plateau. John Smith s'enveloppa dans sa robe de chambre, jeta un dernier regard sur la plage déserte à cette heure matinale et s'engagea d'un pas lourd sur le sentier menant à la villa.

Depuis déjà deux semaines le garçon lui apportait chaque jour son petit déjeuner, son lunch et son dîner ; il descendait à bicyclette le sentier sinueux depuis le grand hôtel dont la masse blanche dominait la plage à un quart de mille de là. Il portait avec désinvolture son large plateau en équilibre instable sur sa tête. Et tous les matins, tous les midis et tous les soirs, John Smith sursautait sous l'effet de cette intrusion brutale dans son attente tranquille, comme une pierre dans une mare. Chaque fois, au fond de son subconscient, jusque dans la moelle de ses os, il était sûr que l'heure était venue.

Il écarta le rideau de toile qui fermait l'accès de la terrasse, après avoir passé ses pieds nus sous le robinet pour les débarrasser du sable. Aaron disposait, avec soin, les plats du déjeuner sur la petite table ronde de la terrasse.

— Bonjour, Aaron, dit John Smith.

— Comment allez-vous, monsieur Smith ? dit Aaron avec l'accent gras des Caraïbes. Belle journée, aujourd'hui.

Tous les matins, depuis deux semaines, Aaron prononçait exactement les mêmes mots avec la même amabilité et sa voix était la seule qu'il eût entendue pendant tout ce temps, excepté les éclats de rire lointains de joyeux estivants sur la plage.

Cette fois-ci, cependant, John Smith le regardait avec attention.

— Aaron, lança-t-il soudain, êtes-vous heureux ?

Aaron ouvrait la porte, tenant le plateau vide en équilibre sur la paume de sa main. Il se retourna lentement et regarda John Smith. Il avait un air embarrassé. Il ne s'attendait pas à une question aussi directe de la part d'un de ses clients. Les clients venaient des États-Unis, à bord des grands avions longs courriers qui atterrissaient ou décollaient en vrombissant à proximité de l'hôtel. Ces gens-là s'ébattaient bruyamment dans l'écume du ressac, ils dépensaient leurs dollars dans les bars, aux courses et dans les magasins chics de Free Port et toute leur conversation se résumait en Bonjour, Bonsoir, S'il vous plaît et Merci.

— Heureux, Monsieur ? questionna Aaron.

Mais John Smith avait déjà renoncé. Peu lui importait qu'Aaron fût heureux dans son état d'esclave, même avec une veste blanche, une bicyclette et l'art de pouvoir tenir en équilibre sur la tête un plateau chargé.

John Smith se mit à table et déplia sa serviette. Il leva soudain la tête, s'aperçut qu'Aaron était encore debout devant lui et fronça les sourcils.

— Que voulez-vous ? dit-il.

Aaron eut l'air encore plus perplexe.

— Vous m'avez demandé si j'étais heureux, Monsieur, dit-il. J'essayais de réfléchir. Je...

John Smith se pencha en avant.

— Y a-t-il une chose que vous désirez ? dit-il. Quelque chose au monde que vous n'avez pas actuellement.

Aaron restait toujours aussi embarrassé.

— J'ai un emploi, dit-il. C'est une bonne place, et personne dans ma famille n'en a un qui le vaille. J'ai une bicyclette à moi pour faire mon travail. Un de ces jours, si je donne satisfaction et si je reste assez longtemps, je remplacerai Félix comme maître d'hôtel et à ce moment-là mes gages seront plus forts.

Il avait fait cette déclaration avec beaucoup de sérieux.

— Oui, Monsieur, je suis heureux.

— Aimeriez-vous partir pour les États-Unis ? dit John Smith. Aimeriez-vous devenir citoyen américain ?

Aaron secoua la tête.

— Je n'y pensais pas, dit-il d'une voix molle, avec un accent un peu étrange.

John Smith regarda sa main crispée sur la table. Il ne s'était pas rendu compte qu'il la tenait crispée, jusqu'à ce qu'il sentît l'engourdissement et la froideur de sa chair.

— Est-ce que cinq cent mille dollars américains vous rendraient plus heureux que vous l'êtes maintenant ? demanda-t-il en desserrant ses doigts qui se mirent à caresser la table. Cinq cent mille dollars américains en espèces ?

— Cinq cent mille ?

Les yeux d'Aaron s'agrandirent comme s'il ne réalisait pas exactement le chiffre.

— Des dollars ? dit-il. Américains ?

— Bien sûr, dit John Smith avec impatience. Vous pensez qu'une énorme somme d'argent ferait de tout homme un homme heureux, n'est-ce pas ?

Il se rassit à table.

— Je l'ai cru aussi, une fois. J'en ai été sûr, une fois. Mais à présent je sais qu'il n'en est pas ainsi.

Il tourna la tête et regarda Aaron droit dans les yeux.

— Savez-vous pourquoi il n'en est pas ainsi ? Parce qu'ils vont me retrouver. Aujourd'hui peut-être, ou demain, peut-être la semaine prochaine ou l'an prochain seulement. Mais un de ces jours ils me retrouveront. Et alors... alors ils me tueront.

Aaron le regardait encore tout hébété. Il tenait le plateau d'une main et la porte de l'autre, immobile comme une statue de nègre vénitien.

— Voyez-vous, continua John Smith, j'ai cinq cent mille dollars,

moi, et je ne suis pas heureux.

Jamais autant que maintenant il n'avait réagi comme un misérable comptable, car il se rappelait les pots-de-vin qu'il lui avait fallu verser pour passer l'argent à la douane. Aaron continuait à le dévisager, et cela le rendait furieux. Un de ces jours, il allait sans doute s'emporter : ces émotions l'avaient rendu d'une susceptibilité malade.

— Vous ne me croyez pas ?

— Monsieur ? dit Aaron.

— Approchez, répondit John Smith. Je vais vous le prouver.

Il entra dans la chambre de la villa. Il en ressortit en traînant une valise de toile bleue qui ressemblait à un accordéon bourré de papier. Il la tira sur la terrasse et s'agenouilla auprès, en fouillant dans ses poches pour trouver son trousseau de clefs. Il ouvrit le bagage et déversa son trésor verdâtre sur le parquet, les liasses de banknotes coulant et glissant les unes sur les autres.

Il leva les yeux vers le visage d'Aaron.

— Toute ma vie j'ai désiré être *teneur de livres*, dit-il. Je n'ai jamais rien désiré d'autre. Je n'appelais même pas cela de la comptabilité, j'appelais cela être *teneur de livres* et c'était bien assez beau pour moi. J'ai mené à bien mes études dans une école de commerce en travaillant toute la journée et en étudiant pendant la moitié de mes nuits. J'ai fait cela pendant six ans et finalement j'ai réussi à trouver une place de teneur de livres, et j'étais très heureux.

Il leva les yeux sur Aaron, qui regardait fixement les billets de banque. Aaron était grand, svelte avec un visage harmonieux et fier. Bien que John Smith ait mangé plus de viande en un an qu'Aaron sa vie durant, Aaron possédait une musculature fine et polie et sa peau dénotait une santé excellente. John Smith, au contraire, était courtaud, replet, avait le souffle court et se fatiguait vite même quand il nageait dans l'eau calme de la plage.

— Oui, Monsieur, dit-il à Aaron. J'étais heureux alors. Je croyais l'être, en tout cas. J'ai travaillé cinq ans comme teneur de livres, tout ce temps-là dans la même firme. Et puis j'ai changé.

Son regard s'abaissa sur les flots de billets répandus à ses pieds.

— J'ai changé pour avoir de l'argent. L'envie de gagner de l'argent

de n'importe quelle façon, n'importe où, a pénétré en moi. Je ne sais pas pourquoi. On ne s'attend pas à gagner de l'argent dans l'emploi de teneur de livres, pas beaucoup en tout cas, et cela, je le savais depuis le début. Mais on m'offrit un emploi de teneur de livres qui paierait plus d'argent qu'un bon expert comptable ne pourrait en gagner en un an.

Il fit une pause et regarda Aaron.

— Vous m'écoutez ?

— Monsieur ? dit Aaron.

Ses yeux roulèrent dans leurs orbites pour fixer John Smith, puis ils s'abaissèrent vers l'argent, plusieurs fois de suite.

— C'était un emploi dans le Syndicat, continua John Smith, un emploi de comptable dans leur loterie clandestine. On exigeait une grande discrétion et beaucoup de savoir faire ainsi que... du dévouement. Je possédais les qualités requises.

John Smith se baissa et ramassa une des liasses de billets. Il la faisait danser dans sa main d'un air absent en la considérant, comme hypnotisé et les yeux d'Aaron regardaient l'argent sauter entre ses doigts.

— Je fus de nouveau heureux. Cette fois, pendant un peu plus de trois ans. Je me mariai même, grâce au gros salaire que je gagnais, et je me fis construire une villa à la campagne. Je changeai de situation et devins coulisier et agent de publicité ; je me faisais de l'argent à la Bourse et je lisais tous les jours la cote des valeurs.

Il laissa tomber la liasse sur le tas de billets.

— Mais dès ce moment-là il me fallut encore plus d'argent, continua-t-il. C'était une faim qui me dévorait. Et de quel droit me dénonceraient-ils à la police pour détournement de fonds ? Mes employeurs eux-mêmes étaient des escrocs, de toute façon, ce ne serait donc pas un vol. J'attendis donc mon heure, jusqu'à ce que j'aie amassé cinq cent mille dollars, bref, jusqu'à ce que j'estime que ça valait la peine de courir le risque. Alors je filai. Je m'enfuis vers des pays plus chauds et vers des temps meilleurs.

Il frissonna. La matinée était chaude, la brise douce et agréable au large des Caraïbes, et pourtant il frissonnait. Mais ces frissons se changèrent en un tremblement convulsif qu'il ne pouvait plus

dominer.

Ses mains se joignirent et se crispèrent et il retourna vers la table. Il se prit une main, la tint serrée, saisit une tasse de café et but le liquide chaud. Le café coula un peu sur son menton, mais cela lui fit du bien et le calma.

— Ils ont leur propre police, leur organisation spéciale, dit-il. Elle est bien meilleure que je ne pensais. Ils ont failli m'avoir à Mexico. Et un de ces jours...

Il s'arrêta, incapable d'articuler un mot de plus. Il alla jeter un coup d'œil derrière les murs de bambous de la villa, craintivement, comme s'il entendait leurs pas lourds d'Américains sur les trottoirs de béton qui reliaient entre elles les villas.

— Aussi, ne soyez pas aussi cupide, Aaron, dit-il. Restez heureux, comme on dit. Contentez-vous de votre veste blanche, de votre bicyclette et de votre bel emploi. Ne convoitez même plus la place de maître d'hôtel. Ne demandez même pas cela. Contentez-vous de rester heureux.

— Oui, Monsieur, dit Aaron.

John Smith s'agenouilla sur le parquet et se mit à fourrer l'argent dans la valise de toile, par grosses poignées. Sa main ratissait les billets et plongeait dans les tas de liasses. Enfin, il eut fini, il tira la fermeture à glissière et ferma à clef.

Puis il leva les yeux vers le visage d'Aaron. Alors, comme mû par une impulsion soudaine et mystérieuse, il rouvrit la valise, prit une des liasses et la tendit au boy.

— Tenez, dit-il avec un rictus de mépris. Pour vous. Payez-vous un peu de bonheur.

Aaron laissa tomber son plateau qui tournoya avec fracas. Il regarda fixement l'argent qu'il tenait dans la main. Il s'agissait d'une liasse de billets de cent dollars, si épaisse et si lourde qu'il n'avait aucune idée de la somme qu'elle représentait. C'était beaucoup plus qu'il n'en avait touché de toute sa vie.

— Monsieur, dit-il en suffoquant et avec un ton de gratitude. Monsieur, vous êtes trop bon, trop généreux...

Il se mit à genoux dans l'antique et gracieuse attitude de la

reconnaissance, prit la main de John Smith et la baisa.

John Smith ne put supporter ce geste. Il lui arracha sa main.

— Prenez, dit-il. Profitez-en bien. Il est à vous. C'est votre... pourboire.

Trempé de sueur, épuisé, il se dirigea vers la table, et regarda son petit déjeuner :

— Allons, dit-il. Il faut que je mange avant que ça ne refroidisse davantage.

Il ne regardait plus Aaron, incapable de supporter la vue de sa reconnaissance naïve. Il se pencha sur la table et se mit à manger. Il entendit la porte s'ouvrir, le grincement de la chaîne de bicyclette, puis le crissement léger des pneus qui s'éloignaient. Alors il leva la tête et regarda la mer d'un œil sans expression.

— Voilà une liasse qu'ils n'auront jamais, se dit-il. Une liasse au moins qu'ils ne reverront pas.

Il finit son repas, descendit sur la plage, nagea un peu, s'étendit au soleil et attendit. Il rentra pour déjeuner, servi cette fois par un garçon qui lui dit qu'Aaron avait pris une journée de congé. Ensuite, il fit un somme et de toute sa journée il ne fit qu'attendre, comme il le faisait toujours à présent, attendre qu'ils le rattrappent. Car il savait que cela arriverait tôt ou tard, il était résigné à ce destin solitaire qu'il s'était préparé lui-même.

Il était tard, et le soleil descendait sur la mer quand il revint sur la plage. Il nagea encore puis s'étendit sur sa chaise longue et mit ses lunettes de soleil pour contempler le splendide coucher de soleil sur la mer des Caraïbes. Plus tard les étoiles scintilleraient et il entendrait l'orchestre de l'hôtel jouant sur la terrasse dans le lointain, alors la brise lui apporterait des éclats de rire joyeux. Un soir il y avait eu une course à ânes sur la plage et il y avait assisté de son cabanon, il y avait même participé en pensée, mais il n'avait pas osé s'approcher du groupe.

Il était couché, trouvant l'attente insupportable, et il regardait le soleil s'enfoncer sous l'horizon. Les crépuscules ici étaient si merveilleux qu'ils lui étreignaient l'âme. L'eau devint vite noire et il ne resta bientôt plus que la petite tache blanche triangulaire d'une voile dans le lointain. Il se souleva un peu pour voir la lueur dorée du couchant la quitter elle aussi. Il y avait, plus près du rivage, une

grossière embarcation indigène, de celle que les habitants utilisaient pour colporter des chapeaux de paille, des fruits et des coquillages qu'ils vendaient aux baigneurs tout le long de la côte.

Il la suivait des yeux tandis qu'elle s'approchait de la plage, basse sur l'eau, presque noire maintenant que le soleil avait disparu. Immobile, il vit le bateau s'échouer sur la grève et une silhouette sauter sur le sable.

Alors il reconnut Aaron, même sans sa veste blanche, vit son buste nu tout luisant d'eau, et ses traits tendus en un rictus effrayant. Il vit le couteau au même instant et comprit que c'était Aaron et non les autres qu'il avait attendu toute la journée. Il avait senti, à la seconde même où il lui tendait la liasse de billets qu'Aaron reviendrait chercher le reste. Mais il n'avait pas voulu se l'avouer. Par ce seul geste il avait choisi son tueur.

Il était inutile d'essayer de s'échapper. Il ne voulait même pas essayer. Mais il se leva et commença à courir pesamment dans le sable. Derrière lui, se rapprochait le halètement apeuré d'Aaron.

Holiday for an unhappy man.
Traduction de Joseph Castel.

QUATRE CHANCES SUR CINQ

par DUANE DECKER

Judy décrocha de la corde les dernières pièces de linge sec, et les laissa tomber dans le panier d'osier posé à ses pieds. Avec son short jaune vif et ses longues jambes bronzées, elle était l'image idéale de la ménagère de banlieue.

Se penchant pour saisir le panier, Judy fit face à Post Road, qui longeait la maison. C'est alors qu'elle remarqua la voiture grise rangée le long du trottoir, et son conducteur qui la regardait fixement.

Elle se détourna aussitôt, ramassa le panier presque plein et s'en fut rapidement vers la porte de la cuisine, en éprouvant une vague sensation d'inconfort sous l'intensité du regard de l'homme. Quel qu'il fût, il ne manquait pas d'audace.

La petite maison blanche et nette, aux stores verts, avait été construite par Brad juste après leur mariage, dans un secteur peu bâti, fort loin de la ville. Ils avaient tous deux apprécié le fait de résider loin du bruit et de la poussière, environnés d'arbres en lieu et place de voisins encombrants. Et le terrain était bon marché. Comme l'avait déclaré Brad, il prendrait de la valeur lorsque la ville s'étendrait dans leur direction. Plus tard, ils pourraient le revendre avec un joli bénéfice, et bâtir plus loin une vaste habitation. Mais jusqu'à présent, le développement de la construction autour d'eux était assez lent. Seules deux autres maisons avaient été élevées un peu plus loin.

Une fois en sécurité dans la cuisine, Judy posa le panier sur le carrelage, puis se mit à trier les serviettes et le linge ne nécessitant pas de repassage. Avec stupéfaction, tout à coup, elle crut entendre la porte d'entrée qui s'ouvrait.

Elle regarda sa montre. Non, Brad ne pouvait déjà être de retour. Il n'était même pas cinq heures, Brad arrivait rarement avant cinq heures trente. Éprouvant un certain malaise, elle reposa les serviettes dans le panier et courut dans la salle de séjour.

L'homme de l'auto se trouvait là. Il avait une espèce de sourire grimaçant. Ce n'était pas un sourire naturel, ni gai. Plutôt... vitreux. Jeune, il paraissait avoir à peu près vingt-cinq ans. Ni beau ni avenant, de taille et de corpulence moyennes, il était de ceux qu'on ne

remarque pas lorsqu'on les croise dans la rue. Tout ce qu'il avait de mémorable était son costume : veste de sport bleu marine à boutons d'argent et pantalon gris anthracite. Ses yeux étaient bizarrement rapprochés et il sentait fort le whisky. Instinctivement, Judy recula.

— Eh ben, dit-il, je savais que j'te rattraperais un jour, bébé.

Elle le dévisagea. Était-il fou ?

— Qui êtes-vous ? voulut-elle savoir.

Il y avait en lui quelque chose d'irréel et de terrifiant, à l'instar d'un mauvais rêve.

— Ho, ho ! Tu t'rappelles pas d'moi, c'est ça ?

— Je ne vous ai jamais vu, dit Judy.

— Moi, j'tai vue. Au tribunal, quand tu m'as désigné. Et aussi... ta photo dans les journaux.

— Je n'ai jamais eu ma photo dans les journaux.

— Modeste, t'es vraiment modeste. Je suppose que tu vas me dire aussi qu't'as jamais habité New York?

— Si, j'y ai habité. Tout le monde y a vécu un jour ou l'autre. J'aimerais savoir ce que vous voulez.

Elle essayait de paraître plus brave qu'elle n'était. Comme il avançait, elle recula. Il tira de sa poche un paquet de cigarettes et des allumettes.

— C'est un véritable miracle, dit-il. Jamais j'aurais cru qu'il se réaliserait, vois-tu. C'était guère probable. Pourtant, depuis que j'suis sorti d'Ossining, j'ai roulé ma bosse. J'ai roulé ma bosse et j'ai cherché. Des visages de femmes. De tous les genres. Y en avait même des chouettes. Comme celui du tribunal, celui des journaux. *Ton visage*, Floss.

Judy continuait à reculer. L'homme était fou, c'était certain. Elle se rapprocha du téléphone. Il ne parut pas le remarquer. Elle avait l'intention de le faire parler jusqu'à ce qu'elle fût assez près pour saisir le combiné, former le numéro du standard et appeler au secours.

— Pourquoi recherchez-vous mon visage ? demanda-t-elle.

— Tu sais bien pourquoi, Lolita. Parce que c'est toi qui m'a désigné.

— Désigné ? À qui ? Pourquoi ?

Elle était presque arrivée à la tablette du téléphone. Il était tellement absorbé par leur conversation, qu'il ne pensait même pas à allumer sa cigarette.

— Faut-il te rafraîchir la mémoire, mignonne ? Ce soir-là, sur la 3e Avenue, tu allais à la charcuterie. Un homme en est sorti en courant. Tu l'as vu. Puis tu es entrée. Tu as trouvé le gérant évanoui, assommé d'un coup de crosse ; la caisse enregistreuse avait été forcée. T'as appelé la police. Tu as décrit l'homme. Les flics ont arrêté une douzaine de types (dont moi) et on se ressemblait tous. Car y a rien d'anormal dans mon aspect, hein ?

— Non, fit Judy. Je m'en suis aperçue quand je vous ai vu pour la première fois, voici cinq minutes.

Il eut une espèce de ricanement.

— Cinq minutes ? Cinq ans, tu veux dire. Quand ils t'ont dit de désigner l'homme. Et tu m'as désigné dans la file. C'était pas moi le coupable, t'entends ? Mais par ta faute, j'ai été bouclé quatre ans à Sing-Sing. Par ta faute, j'ai perdu ma femme et mon gosse... mon fils. Et c'était pas moi, entends-tu ? *C'était pas moi !*

Elle se trouvait contre la tablette du téléphone. Derrière elle, ses mains touchèrent le combiné.

Elle fit un ultime effort pour l'apaiser et dit d'une voix calme :

— Vous faites la même erreur que celle dont vous m'accusez. Je ne vous ai pas dénoncé. Ce devait être quelqu'un qui me ressemblait.

— C'était toi, dit-il.

— Vous avez bu, et vous vous trompez. C'est certain, puisque je n'ai jamais été dans cette charcuterie.

Il secoua la tête.

— J'ai bien examiné ta figure au tribunal, et j'ai étudié ta photo dans l'journal. J'ai encore cette photo. Tu veux la voir, mignonne ? Elle est dans mon portefeuille.

Maintenant, elle était sûre qu'il n'avait plus sa raison. Et elle se demanda quelle chance elle aurait contre lui si elle saisissait le téléphone pour réclamer du secours. Il était enfin sur le point d'allumer sa cigarette. Il l'avait placée entre ses lèvres, quand soudain, la porte de service claqua bruyamment. L'homme cracha la cigarette encore intacte, et s'avança sur Judy. Mais il s'arrêta à mi-chemin, car des pas traversaient rapidement la cuisine.

— Maman ? héla une jeune voix fluette.

Puis Toby franchit le seuil.

Toby avait neuf ans. Il possédait les fossettes et les cheveux roux de Brad, le même air décidé. Les yeux agrandis par l'inquiétude, il contempla la scène.

— *Sauve-toi*, Toby ! s'écria Judy. Va chercher du secours ! Sauve-toi !

L'homme empoigna Judy, et essaya de lui maintenir les bras. Mais elle réussit à se dégager. Il la rattrapa en deux enjambées et la fit virevolter. Elle se débattit en hurlant.

Alors il la frappa. Et tout en s'effondrant, elle vit Toby se ruer sur l'homme, agitant ses petits bras avant même d'arriver à lui.

— J'vais faire à ton fils, cria l'homme à Judy, c'que t'as fait au mien !

Et elle vit l'homme frapper Toby, lui assener des coups de pied quand il fut à terre. Puis il la regarda et dit :

— Maintenant nous sommes quittes, poupée. La prochaine fois qu'tu dénonceras quelqu'un, ne te trompe pas.

La porte d'entrée claqua ; elle comprit qu'il était parti. Et, rampant en direction du téléphone, elle se rendit compte que Toby était terriblement immobile. Elle décrocha l'appareil et dit :

— Appelez-moi un hôpital – d'urgence...

*

* *

Le soir tombait lorsque Brad Durant engagea son automobile dans l'allée. L'absence de lumière aux fenêtres ne l'inquiéta pas. Il se souvint

qu'au moment de son départ pour le bureau, Judy l'avait prévenu que Grâce Nichols passerait peut-être la prendre dans l'après-midi pour aller faire des courses en ville. C'était ce qui avait dû arriver et elles s'étaient sans doute arrêtées chez les Nichols au retour, pour boire quelques cocktails. Il s'était absenté de la ville tout l'après-midi et Judy avait dû tenter de le joindre en vain au bureau pour qu'il la rejoigne chez les Nichols.

Mais après avoir ouvert la porte d'entrée, pénétré dans le hall et allumé, il s'aperçut qu'il s'était produit *quelque chose*. La salle de séjour était en désordre : fauteuils dérangés, tapis de travers, une cigarette brisée et un étui d'allumettes par terre. Et... au fait, où était Toby? Certainement pas au cocktail des Nichols.

Il se précipita vers la table du téléphone, qui n'était pas à son emplacement habituel. Là, il aperçut l'enveloppe posée sous le récepteur. Il reconnut l'écriture ronde de Judy et lut :

« Brad... Toby et moi, nous sommes au Mémorial Hospital. Un accident. T'expliquerai quand tu viendras. Ne t'en fais pas. » Et c'était signé : *« Judy »*.

Ne t'en fais pas.

Il tourna les talons et se rua au-dehors.

*

* *

C'était une chambre particulière, toute nette, blanche et antiseptique, et les lèvres de Judy étaient fendues, gonflées, violacées.

S'agenouillant auprès du lit, il dit d'une voix rauque :

— Judy ! Chérie ! Tu m'entends, Judy ? Ils m'ont dit qu'ils t'avaient fait une piqûre mais peux-tu me dire ce qui s'est passé ?

Elle ne répondit pas, et il lui caressa doucement le front. Puis les paroles, incohérentes au début, tombèrent des lèvres meurtries.

— Il... il m'a prise pour une autre... charcuterie de la 3^e Avenue... complètement fou... boutons d'argent...

Ce qui n'avait aucun sens pour lui, évidemment. Il l'embrassa avec tendresse sur le front.

— Essaie de me le dire, Judy, je dois savoir. Il *faut* que je sache ce qui s'est passé. Et... et Toby ?

Elle avala péniblement puis hocha la tête.

— Je... je vais essayer, Brad. La police est venue... je n'ai pas pu expliquer. Je vais essayer.

Lentement, avec effort, elle réussit à lui donner une idée de l'événement horrible provoqué par l'erreur d'identification du dément. Elle lui relata l'arrivée rapide de l'ambulance. Le médecin, qui venait de la quitter, disait qu'elle souffrait surtout du choc. Mais Toby... Sa voix se brisa. Finalement, elle put lui parler de Toby.

— Le docteur dit que l'œil droit de notre Toby a été sérieusement endommagé par tous ces coups. C'est atroce. Et cet homme lui a donné des coups de pied dans la tête. Le docteur dit que Toby verra *peut-être* de cet œil, mais de ne pas trop y compter. Et son oreille...

Elle s'arrêta.

— Son oreille ? interrogea Brad.

— Il... il entendra peut-être de l'oreille touchée. Mais probablement pas.

— Qu'a dit la police ?

Elle secoua la tête.

— Le sédatif qu'on m'a donné. Je... je n'ai vraiment pas pu m'expliquer. Ils ont dit qu'ils reviendraient quand je pourrais parler.

— Cet homme, questionna Brad. À quoi ressemble-t-il ?

— Il... il est très banal. Ni grand ni petit, ni gros ni maigre. Assez difficile à décrire...

Tout en l'écoutant, mâchoires et poings crispés, Brad sut qu'il devait retrouver l'homme et le tuer. Il avait de l'avance sur les policiers : ils n'avaient encore rien découvert, mais ne tarderaient pas à le faire.

Il lui fallait retrouver lui-même cet homme : il n'admettait pas

d'autre solution. Toby handicapé pour la vie ; le beau visage de Judy abîmé. Les lents et tortueux rouages de l'appareil judiciaire ne sauraient le venger.

Et à supposer que l'homme soit pris, avec un bon avocat, il n'attraperait pas plus d'un an, peut-être même seulement quelques mois. Alors que Toby souffrirait toute sa vie. Et que Judy... Il n'avait jamais éprouvé un sentiment aussi immédiat, aussi sauvage, aussi définitif. La seule idée que l'homme pouvait rester en vie était plus qu'il n'en pouvait supporter.

— Judy, demanda-t-il en maîtrisant sa voix, depuis combien de temps ce type est-il en fuite ?

— Quelle heure as-tu, Brad ?

— Six heures vingt.

— Il était presque cinq heures quand... quand il est entré à la maison.

Donc, calcula Brad, l'homme avait une avance d'environ une heure et demie. Il réfléchissait furieusement. L'homme devait être de passage dans la localité. Il l'avait déclaré à Judy : il « roulait sa bosse ». Il pouvait être représentant, ou travailleur itinérant, ou...

— Décris-le-moi encore, Judy.

Elle recommença sa description. Mais cela ne servait à rien. L'homme était désespérément anonyme, semblable aux centaines d'autres qu'on voit chaque jour dans la rue.

Puis Brad se rappela quelque chose.

— Judy, tout à l'heure, tu as parlé de *boutons d'argent*.

— Oh ! oui, Brad, oui ! Son costume, lui, n'est pas banal !

— À condition qu'il n'en ait pas endossé un autre depuis, dit amèrement Brad. Comment était ce costume ?

— On aurait pu croire, dit-elle, qu'il était spécialement étudié *pour qu'on s'en souvienne*. Une veste de sport bleu foncé avec des boutons d'argent très brillants. Et un pantalon gris.

Pour Brad, cela évoquait une tenue de yachtman. Pas le genre de veste qu'on est habitué à voir en ville.

Il se rappela soudain un détail qu'il avait enregistré inconsciemment.

— Judy... quand je suis entré dans la maison, tout était en désordre. J'ai vu par terre une cigarette et une pochette d'allumettes. C'étaient... *les siennes* ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Oh ! oui, Brad, c'était à lui ! Je me souviens : il allait allumer une cigarette quand Toby est arrivé. Il a craché la cigarette. Il a dû laisser tomber les allumettes.

Enfin il tenait quelque chose.

— Les policiers sont allés à la maison ? lui demanda-t-il.

— Ils... ils attendent de m'avoir interrogée. Il se leva.

— Je vais leur dire que tu peux les recevoir à présent. Je reviendrai plus tard, Judy.

Se penchant sur le lit, il effleura doucement ses lèvres.

— Brad, que vas-tu faire ?

— Je vais dire aux policiers que tu peux leur parler. Ensuite, chérie, je rentrerai chez nous et je me coucherai.

Tout en quittant la chambre d'hôpital, il sentit qu'elle le suivait des yeux.

*

* *

Arrivé à la maison, il se rendit aussitôt à l'endroit où il se rappelait avoir aperçu les allumettes. Et en effet, elles gisaient sur le sol devant la tablette du téléphone, à côté d'une cigarette cassée en deux. Il ramassa la pochette.

Motel du Nuage Rose – Nationale 24.

Cela réglait la question. Il avait une confortable avance sur la police. Il connaissait même exactement l'endroit : pas plus de vingt minutes de route. Au diable la police, et les avocats entraînés à faire obstacle à la justice !

Il se rendit dans le garage, où il entreposait son attirail de pêche. Dans une boîte à mouches de métal vert, il trouva son couteau de chasse à longue lame dans son fourreau de cuir. Il le mit dans sa poche intérieure.

Il faisait nuit quand il atteignit le *Motel du Nuage Rose*, un endroit sélect avec piscine et fumoir. Il y avait quelques voitures sur le parking, auprès du fumoir. Lentement, il les inspecta l'une après l'autre. Il y avait une voiture grise.

Il se rangea devant le motel. Puis il sortit de l'auto et marcha jusqu'à une fenêtre située près de l'entrée. Il regarda à l'intérieur.

Le bar était un long rectangle faiblement éclairé ; il ne pouvait distinguer les visages des consommateurs installés au fond, mais il vit parfaitement les autres. Et son cœur se mit à battre quand il repéra l'homme le plus approché de la fenêtre bavardant avec une blonde.

L'homme portait une veste bleu marine à boutons d'argent, et un pantalon gris. Le reste de sa personne correspondait à la description qu'en avait donnée Judy : taille moyenne, carrure moyenne, tout en lui était moyen.

Brad attendit à côté de la fenêtre. Dix minutes s'écoulèrent. Quinze. Vingt. Enfin il vit la blonde toucher l'épaule de l'homme et s'éloigner. L'homme vida son verre d'un trait, posa de la monnaie sur le comptoir et marcha rapidement vers la porte.

Brad franchit l'angle du bâtiment, et se rendit au parking. Il retira le grand couteau de chasse de son étui et resta parfaitement immobile dans l'ombre projetée par le motel, tandis que se rapprochait le bruit des pas.

L'homme en veste bleu marine, aux boutons étincelants, passa l'angle à son tour. Il ne vit pas Brad. Brad attendit *d'être sûr*. Si l'homme se dirigeait vers la voiture grise...

L'homme se rendit à la voiture grise. Brad le rejoignit comme il se préparait à ouvrir la portière. En l'entendant, l'homme se retourna. L'expression du visage de Brad dut le remplir de frayeur. Puis l'homme vit le couteau dans la main de Brad et tenta de fuir.

Brad lui barra le chemin. Comme l'homme essayait de le contourner, Brad lui fit un croc-en-jambe. L'homme tomba de tout son long, en roulant sur le dos.

Brad se pencha sur lui. L'homme était désormais sans défense. Brad prononça seulement ces paroles avant de plonger la lame dans le corps :

— Tu as vu ma femme et mon fils il y a deux heures...

Le couteau replacé dans l'étui et dans sa poche, il regagna sa voiture. Il mit le contact et lança le moteur. À ce moment, comme il se préparait à rejoindre la grand-route, la porte du fumoir s'ouvrit. Écarquillant les yeux, il freina brutalement.

L'homme qui sortit portait une veste bleu marine à boutons d'argent, et un pantalon gris. Il était de taille moyenne. De corpulence moyenne. Il resta sur le seuil, regardant autour de lui.

La porte s'ouvrit encore. Cette fois, un deuxième homme en surgit, puis un troisième et un quatrième – et ils portaient tous des vestes bleu foncé à boutons brillants et des pantalons gris. Ils étaient tous de taille et de poids moyens. Ces quatre individus avaient dû se trouver à l'extrémité du bar la moins éclairée.

Brad entendit l'un d'eux appeler :

— Fred ! Hé, Fred, où es-tu ?

Un second membre du groupe se dirigea vers la voiture de Brad et regarda à l'intérieur. Il demanda :

— Papa, t'aurais pas vu un mec sapé comme nous sortir d'ici, y a quelques instants ?

— Je viens seulement d'arriver, fit Brad. Il entendit le bruit de sa propre respiration.

— Pour... pourquoi êtes-vous tous habillés de la même façon ?

Le jeune homme sourit.

Ben quoi, Hector, t'as jamais entendu parler des *Cinq Blue Notes* ? On joue moderne. On donne pas dans l'Dixie.

— Vous... vous êtes un orchestre ?

— Le plus chouette de tout l'pays, Jack. Bon... faut retrouver ce vieux Freddie. C'est notre trombone. On peut pas s'mettre en route sans Fred. Il est peut-être allé dans not'bagnole, là-bas. Eh ben au r'voir, vieux. Y a longtemps qu'on devrait êt'partis!

Brad le regarda rejoindre les trois autres. Ils se dirigèrent vers la voiture grise.

Il démarra en trombe et prit la route nationale. Il ne pouvait pas tuer quatre autres fois, uniquement pour être certain d'avoir abattu son homme. Et il ne pouvait pas dire à la police ce qu'il venait de faire. Car il avait quatre chances sur cinq d'avoir tué un innocent.

Point the man out !

Traduction de P.J. Izabelle.

UN FAUX CALCUL

par JAY FOLB

*Mrs. Harriet
Courtney Palm Beach,
Floride,*

Chère Tante Harriet,

Ne laissez pas s'envoler l'oiseau rare ! Dans quelques jours vous accueillerez dans cette demeure choisie qui est la vôtre, l'une des têtes couronnées les plus recherchées de toute l'Europe. Hein, que dites-vous de votre misérable neveu ? Acceptez cela comme un modeste présent de la part de celui dans le cœur duquel vous tenez la plus grande place.

Je veux par là vous montrer que je ne vous garde pas rancune pour m'avoir refusé un simple prêt. Tout ce que vous m'avez écrit n'est qu'amère et dure vérité. J'admets que je suis un nigaud en matière d'argent. Je n'aurais jamais dû hériter tant à la fois. Je l'ai compris trop tard. Dès que mon compte en banque s'est trouvé à sec, j'ai appris à serrer la vis et la première chose que j'ai faite a été de vendre mes Renoir et une petite tête grecque. Le garde-manger est de nouveau garni. Le vin coule sur la table. Et j'ai même encore suffisamment pour sortir quelques charmantes parisiennes.

Vous me faites remarquer que je ne vauds rien en affaires, que mes amis ont mauvaise réputation, que je vis au-dessus de mes moyens. Tout cela a changé et le Comte Charles de Ville vous en apportera la preuve. Nous nous sommes rencontrés à un cocktail et sommes partis par hasard ensemble. Il m'a offert de me reconduire chez moi en voiture, ce que j'ai accepté, puis il m'a présenté à ses amis et, aujourd'hui, nul n'est plus intime avec lui que son admirateur sincère, Miller Harrington Hawkes.

D'où je suis assis pour vous écrire, je vois une petite place typiquement française. Au centre se trouve un jardin rempli de femmes, de voitures, d'enfants et d'hommes vieilliss pour avoir bu trop de vin. Délicieux tableau ! Et, couronnant le tout, une statue équestre en bronze de l'Empereur. Le cheval a l'air d'éternuer, mais Napoléon n'en reste pas moins assis placidement à regarder les nuages venir de l'est. Pourquoi cette description ? Parce que les ancêtres du Comte

remontent à cette grande figure de l'Histoire française. Et, pour ainsi dire aussi à toutes les familles princières d'Europe ! Son sang est plus bleu que de l'encre bleue !

Ce sera son premier voyage en Amérique : une compagnie y négocie actuellement l'emploi du nom et du blason de sa famille. Je l'ai persuadé qu'il ne saurait rien du caractère véritable de notre pays s'il ne vous rendait visite. Il m'a pris au mot.

Il n'y a aucune raison pour que vous vous sentiez gênée avec lui. Je sais votre crainte respectueuse de tout ce qui touche à la royauté, mais vous pouvez vous détendre avec le Comte Charles. Il est homme à vous mettre en confiance. Ne cherchez pas à faire des manières. Soyez simplement naturelle et charmante comme toujours.

Un conseil. Limitez les relations à la catégorie la plus âgée. Charles est français, d'abord, ensuite, et toujours. Et il pourrait facilement perdre la tête pour quelque jolie créature, comme je l'ai vu faire. Mieux vaut donc écarter toute tentation de son chemin, sinon le but de sa visite serait sacrifié.

Bien à vous,

Miller.

Mr. Miller Hawkes
Paris.

Cher Miller,

Que tu es donc gentil ! Le Comte est ici depuis quelques jours et je n'ai pas encore pu reprendre haleine. Tout Palm Beach est à ma porte simplement pour demander, pour implorer d'être présenté. Et le téléphone ne cesse de sonner.

Je crois que le secret a été connu tout de suite. Le Comte est arrivé à la maison dimanche après-midi au milieu d'un bridge. J'aurais voulu que tu voies l'émoi ! Le Comte est si français, si *aristocratique*, si bien avec sa moustache délicatement cosmétiquée et son admirable accent à la Boyer. Tu imagines l'effet produit sur ces dames. Il n'y eut plus de bridge cet après-midi-là.

Naturellement tout le monde l'a accablé de questions sur la France, sur ses origines et ses impressions sur l'Amérique. Il a une façon de sourire du coin des lèvres et de dire beaucoup sans pourtant dire grand-chose... Avec cela, pas du tout snob et se refusant presque à

parler de sa parenté princière comme s'il en était confus. Il fait visiblement de grands efforts pour se mettre à notre portée. S'il n'y parvient pas, c'est à cause de son sang royal.

Cette première journée a eu pour effet de faire tourner les têtes à des kilomètres à la ronde. Jusque-là j'ai réussi à le protéger. Affectueusement,

Tante Harriet.

Mr. Miller Hawkes
Paris.

Mon ami,

Jamais aucun homme n'a eu autant de sang bleu dans les veines que moi. Si nous étions encore au temps de la Révolution française, on me recoudrait sûrement la tête sur les épaules pour le plaisir de me guillotiner de nouveau. Il m'est assez difficile de ne pas me tromper dans l'histoire de mes ancêtres, mais jusqu'à maintenant je m'en tire assez bien. C'est évidemment d'une extrême importance.

J'ai appris mon rôle et, s'il m'est permis de le dire, je le joue à la perfection. Si tu voyais à quel point ta tante et ses douairières raffolent de moi ! Je passe mon temps à siroter des tasses de moka et des verres de sherry en prétendant que le paradis pour moi n'est autre chose que la compagnie et le bavardage de ces vieux tableaux. Je ne me plains pas. Il est essentiel que je subisse ces ennuis si je dois, par là, gagner la confiance de ta tante et mener à bonne fin ton projet.

Je n'ai pas encore décidé de quelle façon je la supprimerai. Mais j'y pense constamment. Il y a là un grand et magnifique bateau mais je devrai apprendre à le piloter si je choisis cette méthode. Je ne peux écarter la non moins grande et non moins magnifique voiture, ni quelque autre moyen qui puisse rendre plausible la thèse de l'accident. Il me faut du temps. Un meurtre, comme le bon vin, ne supporte pas la précipitation.

Mais quand tout cela sera fini, ah ! quelle fortune ! Je commence à saisir toute la mesure de ta chance, mon ami. Il y a cette maison. Et puis celle de New York. Et, d'après ce que j'ai compris, ta tante détient toutes les actions d'une compagnie prospère du nom de *Tea and Tea*. Quand l'affaire sera faite et que je serai rémunéré, j'aime à penser que tu te souviendras de ton ami pour quelque classique spéculation financière. Je suis sûr que tu en trouveras la raison dans ton cœur et dans ton intérêt.

La vie ici est des plus agréables. Je jouis d'une excellente cuisine et d'une liberté complète avec la Lincoln décapotable. C'est là le côté positif. Côté négatif, je mettrai l'embêtement d'avoir à supporter les relations mondaines de ta tante et ta tante elle-même.

Elle ne cesse de jacasser, persuadée que sa compagnie est plaisante en dépit de ses années, elle prend les poses les plus ridicules, m'assomme avec des questions auxquelles je suis bien incapable de répondre sur les hautes sphères de la société et reçoit pour me montrer à ses amis. C'est assez pour me faire prendre goût à ma tâche définitive.

Cependant le plaisir dépasse malgré tous les ennuis et cette vie nouvelle me réussit. Si seulement mes amis pouvaient me voir. Moi, Charles Deville, sorti du ruisseau et souvent obligé de voler pour manger, je suis traité en Amérique comme un roi !

Ne t'inquiète pas de cette petite faiblesse. Elle ne durera pas. Je ne perds pas de vue la raison de ma présence ici !

Au moment où j'écrivais cette dernière phrase la femme de chambre est entrée, m'apportant des rafraîchissements. C'est une fille épatante avec d'immenses yeux bruns. Et quelle démarche ! Bientôt quand tes richesses ne connaîtront aucune limite...

Charles.

*Mr. Charles Deville
Boîte Postale 457
Palm Beach,
Floride.*

Mon cher « Comte »,

Des semaines ont passé depuis ta lettre et pas un mot encore de sa mort ! C'est du sadisme, Charles. Vraiment. Je deviens fou à attendre ainsi la nouvelle que la vieille sorcière n'est plus.

Je ne te demande pas ce que tu fais. Je ne le sais que trop. Pierre, que j'ai rencontré cet après-midi, m'a fait voir la montre que tu viens de lui envoyer pour qu'il la vende : nous avons des lois et des prisons en Amérique comme vous en avez en France. Et il est même encore plus facile d'entrer dans ces dernières que chez vous. Ma parole, tu deviens cinglé. Écoute. Il y a un travail à faire et ce n'est pas en escroquant ou en faisant les poches de ma tante que tu y parviendras. Ce n'est que temps perdu.

Et pour ce qui est de ces larcins, laisse-moi te rappeler que tout ce que tu dérobes en ce moment à ma tante, c'est en définitive à *moi* que tu le voles.

Je te prie instamment d'agir. Je ne peux tenir plus longtemps. Tout ce que je possédais, je l'ai engagé pour trouver les fonds nécessaires à ton voyage en Amérique. J'en suis presque réduit au pain sec et à l'eau claire. Et, me connaissant, tu peux imaginer quelle épreuve c'est pour moi.

Allons, Charles, tue-la et reviens. Paris n'a jamais été plus beau. Il en est de même d'Annette. Elle s'impatiente aussi. L'autre soir je l'ai rencontrée au théâtre au bras d'un homme élégant et cossu. Si elle apprenait la façon dont tu te comportes ? Elle romprait certainement. Je ne soufflerai évidemment pas un mot de l'endroit où tu te trouves. Et j'espère que, de ton côté, tu prends les mêmes précautions.

Ton idée d'employer le bateau me paraît bonne, logique et sans danger. Emmène donc la vieille toquée en pleine mer et fais-moi hériter. Je t'en supplie ! Je ne vois pas de moyen plus simple. Dépêche-toi et il y aura un petit supplément pour toi. Fais-moi savoir par retour que tout est terminé.

Sincèrement,
Miller.

Mr. Miller
Paris.

Cher ami,

Merci de ce que tu me dis au sujet d'Annette. En conséquence je t'envoie pour que tu lui remettes de ma part un charmant petit collier que l'une des invitées de ta tante a, par inadvertance, posé l'autre jour où il ne fallait pas.

Tu me crois, si je comprends bien, occupé seulement à voler. Erreur. À part le collier, il n'y a rien eu d'autre. La montre envoyée à Pierre était un cadeau de ta tante et, depuis sa perte accidentelle, elle a déjà été remplacée.

Pourquoi cette hâte, mon ami ? Tu es un homme intelligent, sans cela tu n'aurais pas eu l'idée remarquable d'exporter un assassin. Un crime exécuté trop vite ne peut réussir. Ai-je besoin d'ajouter que mon cou se trouve aussi près de la corde que le tien ?

De plus, ne sois pas égoïste. Tu vas disposer d'une vie entière pour jouir des joies que l'argent peut acheter. Pour moi, ce n'est qu'un fugitif moment.

Je ne me souviens pas si j'ai eu l'occasion de te parler de Jane, une des femmes de chambre de ta tante et le plus ensorcelant morceau de féminité américaine que j'aie jamais rencontré. Ceci ne veut pas dire que j'oublie Annette. Pas du tout. Mais Jane est ici et Annette là-bas. De plus j'ai la possibilité aujourd'hui de vivre un roman d'amour dans un cadre et d'une façon que je ne retrouverai jamais.

Il me faut, pour voir Jane, user de subterfuges qui dépassent toute imagination. Mais il reste les nuits. Ta tante ne peut tout de même pas me suivre dans ma chambre. Il y a aussi des jours où Jane n'est pas de service et je peux m'échapper avec elle en voiture jusqu'à quelque plage écartée.

Ainsi, tandis que mes affaires prospèrent, ta tante fait de moi ce qu'elle veut, socialement parlant. Elle continue de jacasser et d'être plus insupportable que jamais. La boisson devient pour moi un remède contre l'ennui. Je suis presque décidé à utiliser le bateau et la noyade pour me défaire d'elle. Mais sans doute la mort ne fera-t-elle même pas cesser son bavardage et ses flatteries. J'ai appris à piloter le navire comme un authentique loup de mer et Jane me trouve grand air quand je suis à la barre.

Il m'est arrivé récemment une petite mésaventure qui, j'espère, n'aura pas de suite fâcheuse. La semaine dernière, je suis entré avec la décapotable dans un poteau en ciment. La voiture a subi pas mal de dégâts et moi un choc dont je me suis remis malgré les soins prodigués par ta tante. Mais, le pire, c'est que Jane était dans la voiture avec moi.

J'ai prétendu l'avoir rencontrée, marchant sur la route, et lui avoir proposé de la conduire à la destination. Mais je ne suis pas certain qu'on m'ait vraiment cru. Je compte sur la haute estime dans laquelle me tient ta tante pour effacer ses doutes.

Je m'occupe de l'achat d'une nouvelle voiture et j'ai obtenu du vendeur l'espérance d'une petite commission. Ton compatriote me paraît aussi débrouillard que moi.

Je me hâte de terminer. Un cocktail donné en mon honneur par une amie de ta tante m'attend. Courage ! Ce n'est plus qu'une question de jours.

*Câblogramme de Mr. Miller Hawkes, Paris,
à Mrs. Harriet Courtney, Palm Beach, Floride.*

APPARTEMENT ENTIÈREMENT DÉTRUIT PAR INCENDIE. AI BESOIN URGENT ARGENT LIQUIDE. VOUS DEMANDE ENVOYER QUELQUE CHOSE. N'IMPORTE QUOI. AFFECTUEUSEMENT. MILLER.

*Mr. Miller Hawkes
Paris.*

Cher Miller,

J'espère que tu as bien reçu l'argent. J'attends deux choses en retour. Être remboursée intégralement et ne plus être sollicitée. Quant à ton histoire d'incendie, aie la bonté de me croire plus intelligente. Sous ce rapport d'ailleurs, le Comte et toi vous me sous-estimez. Je parle de celui-là pour une bonne raison.

J'ai comme femme de chambre une assez jolie fille que le Comte a l'air de trouver à son goût. Il le nie, mais ses dénégations, aussi suaves que mielleuses qu'elles soient, ne m'abusent pas. Il n'y a qu'à voir la fille quand elle le regarde. Avant longtemps ils partiront tous les deux et j'ai bien l'intention de faire coïncider leurs départs.

Comprends-moi. Là n'est pas la seule cause de mes désagréments avec le Comte Charles.

Ce que je trouve inexcusable, c'est cette façon qu'il a de se croire pour ainsi dire, le maître ici. Peut-être a-t-il l'habitude de ces façons princières dans son pays, mais nous autres Américains ne pouvons les tolérer. Je veux parler de certaines libertés qu'il prend avec le personnel, en plus de celle que j'ai déjà mentionnée.

Dernièrement certaines choses ont disparu. Le Comte a perdu une montre, Roberta Drake, un collier (soit ici, soit en rentrant chez elle), et moi, une bague (peut-être à la plage). Je n'ai ni soupçonné ni accusé personne.

Il y a quelques jours, en rentrant, j'ai appris que le Comte venait de perdre une deuxième montre, qu'il accusait mon maître d'hôtel de la lui avoir prise et qu'il lui avait déjà donné congé en le menaçant de la prison s'il restait une seconde de plus à la maison. Tout cela sans me consulter. Quelle audace, ce Français !

Ne m'envoie plus de tête couronnée. Porte-toi bien.

Affectueusement, Tante Harriet.

Mr. Charles Deville
Boîte Postale 457
Palm Beach,
Floride.

Charles,

Un joli gâchis que tu viens de faire là ! Je t'envoie une lettre que je reçois de ma tante et qui te montrera avec précision où tu en es avec elle. Fais ce que je t'ai demandé immédiatement ou reviens. Je commence à me demander si tu as jamais eu vraiment l'intention de la supprimer. Assez de temps perdu ! Finissons-en ou bien je t'arrache ton masque de prince royal. C'est un ultimatum !

Miller.

Mr. Miller Hawkes
Paris.

Mon cher ami,

Nous l'avons échappé belle ! Ta dernière lettre accompagnée de celle de ta tante a sauvé heureusement la situation. Au reçu de celle-ci je me suis empressé de me plaindre des avances que me faisait soi-disant cette femme de chambre. Ta tante l'a renvoyée immédiatement et, chose curieuse, avec soulagement. Serait-ce possible qu'elle fût jalouse de Jane ? À son âge ? Et pourtant il y a un certain regard dans ses yeux quand elle s'attache à mes pas... J'en ai la chair de poule ! Pauvre Jane. Elle va me manquer.

Fini le roman d'amour. Finis aussi les vols, petits ou grands. Nous allons maintenant nous occuper de l'affaire en question. Le sort de ta tante est réglé. Où et comment ? Au large de la plage de Palm Beach. Je me sers très bien maintenant du bateau et je dirigerai parfaitement les opérations. Elle basculera par-dessus bord. Je ne m'en serai pas aperçu car j'aurai bu, ce qu'attestera une bouteille de Mumm aux trois quarts vide.

Cela me fera tout de même quelque chose de laisser ma charmante hôtesse glisser au fond de l'océan.

Ma tendresse à Annette, dis-lui que je rentrerai bientôt.

Les prochaines nouvelles d'Amérique t'apprendront la triste fin de ta tante. D'avance, toutes mes condoléances.

Charles.

*Câblogramme de Mr. Miller Hawkes, Paris, France,
à Mr. Carleton C. Hodges, New York, N. Y. :*

MERCI POUR VOTRE AIMABLE EXPRESSION DE SYMPATHIE. SUIS SÛR QU'EN TANT QU'AVOUÉ ET AMI DE MA TANTE VOUS RESSENTEZ PROFONDÉMENT SA DISPARITION. ME PRÉPARE À QUITTER LA FRANCE POUR LES ÉTATS-UNIS. MAIS SUIS A COURT D'ARGENT LIQUIDE. POUVEZ-VOUS M'AVANCER DEUX MILLE DOLLARS EN ATTENDANT RÈGLEMENT DE LA SUCCESSION. MILLER HAWKES.

*Mr. Miller Hawkes
Paris,
France.*

Cher Mr. Hawkes,

J'ai perdu en votre tante, non seulement une cliente, mais aussi une amie de toujours.

Quant au règlement de la succession, je crains bien que vous n'ayez une surprise. Peu de temps avant son terrible accident en mer, Harriet s'était mariée. Je me suis laissé dire que vous connaissiez son mari. C'est le Comte Charles de Ville.

Si vous désirez revenir aux États-Unis et que vous ayez toujours besoin d'argent, peut-être pourriez-vous lui écrire. Après tout, il est maintenant votre oncle.

Respectueusement,

Carleton C. Hodges.

Wanted immediate inheritance.
Traduction de Simone Millot-Jacquín.

SUR LA PISTE DES DIAMANTS

par STANLEY GEORGE

Après avoir quitté la grand-route, ils firent près de quinze kilomètres sur un chemin de terre. Il avait fallu fermer toutes les vitres pour empêcher la poussière d'entrer et il faisait une chaleur étouffante dans la voiture. La forêt s'éleva peu à peu autour d'eux ; elle s'épaissit et s'assombrit à mesure que le soleil disparaissait derrière les arbres. C'était une grande forêt calme et ténébreuse, qui n'avait pas connu la hache, que ne perçait aucun sentier, et où régnait une impression de mystère comme dans toutes les forêts impénétrables. À plusieurs reprises, ils durent descendre de voiture pour écarter un tronc d'arbre qui obstruait le chemin.

— Ils ne doivent pas utiliser beaucoup cette route, déclara Ben en faisant voler d'une tape la poussière qui maculait son pantalon au pli impeccable. Ils remontèrent dans la grosse voiture rutilante qui, en cet endroit, faisait l'effet d'un anachronisme flagrant.

— Cela n'en est que mieux, dit Frank qui s'installa au volant et remit la voiture en route.

Le chemin de terre était maintenant sillonné d'ornières profondes et les cahots étaient presque insupportables. Ben dut se cramponner aux accoudoirs, pour résister aux trépidations qui ne cessaient de le secouer. La route n'était plus maintenant qu'une simple piste tracée dans la forêt. Les buissons et les ronces égratignaient les flancs du véhicule. Puis, les ailes avant se frayèrent un chemin à travers la végétation, comme un gros animal obstiné qui refuse d'abandonner mais a suffisamment de raison pour accepter l'inévitable.

— Et voilà, dit Frank en coupant le contact, impossible d'aller plus loin.

Les branches des sapins descendaient jusqu'au toit de la voiture et se joignaient presque devant le pare-brise.

— Alors ? demanda Ben.

— Nous faisons le reste à pied.

Ben resta assis, le regard fixé sur le pare-brise poussiéreux, aussi

buté et furieux de son impuissance que la voiture elle-même.

— Il fait beaucoup trop chaud pour jouer aux explorateurs, dit-il.

— Tu t'imagines que des diamants de deux cent cinquante mille dollars vont venir tout seuls à ta rencontre pour tomber dans ta poche ?

Frank ouvrit la portière et mit pied à terre.

— D'accord, fit Ben en poussant la portière de toutes ses forces pour enfoncer les buissons. Tu fraies le chemin, je te suis.

Ils n'avaient pas besoin de se frayer un chemin car il était tout tracé, bien qu'il fût très étroit, les obligeant à marcher l'un derrière l'autre. Leur présence dans ces bois paraissait ridicule, avec leurs complets croisés bien coupés et leurs chapeaux à larges bords.

— Ces chaussures de vingt dollars vont être complètement fichues, dit Ben.

— Alors, enlève-les, rétorqua Frank d'une voix dépourvue d'aménité, sans rien faire pour empêcher une branche de fouetter le visage grognon de Ben.

— Comment sais-tu que ces croquants ont les diams ?

— Nous n'en savons rien. C'est pour cela que nous sommes venus. Pour voir.

— C'est complètement idiot. De A jusqu'à Z. Et même s'ils les ont, qu'est-ce qui te fait croire qu'ils vont nous les donner ?

— S'ils les ont, nous les aurons, assura Frank. S'ils ne nous les donnent pas, nous les prendrons.

Au bout d'un petit moment, ils aperçurent la rivière ; une eau claire et lente qui bruissait parmi les fourrés, et étincelait dans les taches de lumière qui parvenaient à filtrer à travers le feuillage. Ils suivirent le cours d'eau qui s'élargissait lentement et qu'ils entendaient parfois bouillonner lorsqu'un rocher venait entraver sa course.

— Voici le pont, dit Frank en désignant du doigt une construction grossière en bois qui enjambait la rivière. C'est bien ce qu'on nous a dit en ville.

— Et quelqu'un est assis dessus, ajouta Ben.

L'homme était assis au milieu du pont, les jambes pendantes, raides comme des planches, au-dessus de l'eau, la tête penchée comme s'il étudiait les vaguelettes ou comme si le mouvement de l'onde l'hypnotisait.

Le bord du chapeau de Frank se tourna à demi.

— Maintenant, ferme-la, gronda-t-il du coin des lèvres.

Le bruit de leurs chaussures sur les planches réveilla l'homme dont le visage se tourna vers eux, mais dont les yeux semblaient peu désireux de quitter l'eau ; il ne les vit pas – en apparence du moins – avant qu'ils ne se soient tous deux plantés devant lui.

— Nous cherchons la famille Joseph, dit Frank.

Les yeux de l'homme se fixèrent sur lui comme s'il n'avait pas parlé ou comme s'il avait dit quelque chose dans un langage inconnu. Les yeux de l'homme étaient vides et inexpressifs, incolores ; puis, lentement, une lueur amusée apparut au fond des prunelles.

— Joseph ?

— C'est cela. Nous venons de New York.

L'homme hocha gravement la tête comme si Frank avait dit « du paradis ».

— Je m'appelle Herman, dit-il.

— Et moi, Frank Taylor. Je viens de la part de la compagnie d'assurance Greater New York. Nous nous intéressons à l'avion qui...

Frank s'interrompit ; la tête aux cheveux hirsutes venait de se détourner et l'homme se mit à lancer des cailloux gris dans la rivière. Un par un, il lâchait les cailloux, envoûté par les cercles qui s'élargissaient à partir de leur point de chute.

— Celui-là, il est complètement maboule, grommela Ben au-dessus de l'épaule de Frank.

— La ferme ! lança Frank. Il se tourna vers l'homme.

— Vous êtes le père ?

La tignasse se secoua lentement, lugubrement, de gauche à droite, comme si l'homme avait été autrefois le père pour être déchu de ses

droits.

— Où puis-je trouver le père ?

Il est chez lui, répondit Herman, en prenant délicatement entre le pouce et l'index un galet bien rond. Ses yeux se dilatèrent de joie quand le projectile entra dans l'eau avec un plouf sonore.

— Où habite-t-il ? demanda Frank.

— Au bout du chemin.

— C'est tout droit ?

Herman hocha la tête sans le regarder.

— Allons-y, dit Frank en se remettant en marche. Ben, lorsqu'il passa à la hauteur d'Herman, se pencha et frotta vigoureusement la tignasse échevelée.

— Merci, Herman, dit-il en souriant.

Ils franchirent le pont et remontèrent le sentier, marchant d'un bon pas.

— Ce doit être le cerveau de la famille, commenta Ben.

— Et tu t'y connais en cerveaux, fit Frank d'un ton sarcastique.

— J'suis pas idiot, dit Ben.

— Non, tu n'en as que l'air.

La forêt commençait à s'éclaircir. Le soleil perçait de plus en plus le feuillage. Frank jeta un coup d'œil à la ronde, le cœur plein d'émoi. Quelque part, dans cette vaste forêt calme et tranquille, il y avait pour deux cent cinquante mille dollars de diamants. Ils étaient là, il le savait. Ils ne pouvaient être que là. Ils se trouvaient à bord de l'avion quand il avait décollé ; ils étaient encore à bord quand l'avion s'était écrasé au sol ; et puis, ils avaient disparu. Personne ne les avait retrouvés. Ces gens étaient ceux qui étaient le plus près de l'endroit où l'avion s'était abattu. Il les retournerait – eux et la forêt – de fond en comble, pour récupérer les diamants.

Ils arrivèrent bientôt dans une clairière. Le sol s'élevait en pente douce, et au sommet du monticule se dressait une cabane en rondins de sapin.

— Ils doivent habiter là, dit Frank.

Ils traversèrent la clairière ; Ben regarda d'un air désolé ses chaussures égratignées et les épines qui s'accrochaient à son pantalon.

— Maintenant, dit Frank, repère soigneusement tous les signes d'une richesse insolite. En principe, ces gens n'ont pas le sou.

— Tu ne crois tout de même pas qu'ils vont installer des lustres en cristal dans leur baraque, non ?

— S'ils ont trouvé les diamants, ils en sont capables. En tout cas, tâche d'ouvrir l'œil.

Ils remontèrent le sentier en direction de la cabane. Levant la tête, ils virent avec étonnement un vieillard, debout près de la porte, qui les regardait venir ; ils ne l'avaient pas vu sortir ; il semblait être apparu comme par enchantement. Planté dans l'embrasure de la porte, à l'ombre, il les regardait venir en tenant d'une main le fourneau de la bouffarde qu'il serrait entre ses dents. Il était assez petit et grisonnant, vêtu d'une combinaison dont les bretelles étaient attachées par une épingle de nourrice. Tout comme Herman, il n'avait rien d'un personnage réel ; on l'eût dit sorti de la bande dessinée d'un journal. Il les regardait sans hostilité, mais il n'y avait rien d'accueillant dans son attitude ; il ne paraissait même pas curieux ; c'était comme s'il regardait dans le vide, ainsi qu'il l'avait fait toute son existence.

— B'soir, dit-il, lorsqu'ils arrivèrent près de lui.

— Bonsoir, répondit Frank en lui tendant la main.

Le vieillard regarda la main un moment, puis la serra brièvement. Ben eut à l'intention du vieillard une brusque inclination de la tête, en s'épongeant le front avec un mouchoir de soie.

— Vous devez être M. Joseph, dit Frank. Il attendit une réponse affirmative ou négative, mais n'obtint rien d'autre qu'un regard inexpressif. Frank mordilla sa lèvre.

— Êtes-vous M. Joseph ? demanda-t-il.

— Il n'y a pas une seule autre famille à des kilomètres à la ronde.

— Parfait, dit Frank avec un petit rire indulgent. Moi, je m'appelle Frank Taylor, et voici mon associé, M. Benjamin. Nous venons de la part de la compagnie d'assurance Greater New York.

— Ça vous dérangerait de représenter votre compagnie à l'intérieur, à l'ombre ?

— Non, non. Excellente idée !

Ils suivirent le vieil homme dans la cabane. C'était une bâtisse rustique mais très propre. M. Joseph se dirigea vers un placard, laissant derrière lui une traînée de fumée de sa pipe. Il ouvrit la porte et sa main fourragea à l'intérieur pendant un moment. Pendant tout ce temps, Frank et Ben ne perdaient pas de vue un seul de ses gestes ; ils commençaient à espérer... mais le seul trésor que tenait la main du vieillard quand elle réapparut était une bouteille de whisky.

— Nous allons boire un coup, dit-il. Nous en avons toujours à la maison depuis la mort de m'man.

— Il a dû s'en enfiler de sérieuses rasades depuis, murmura Ben.

— Tais-toi, rétorqua Frank à voix basse.

M. Joseph emplît trois verres, et ils burent tous, debout devant la table en bois grossier. Puis ils s'assirent.

— Voici comment la situation se présente, monsieur Joseph, commença Frank en retirant son chapeau pour le poser sur la table, près de son coude. Vous souvenez-vous de l'avion qui s'est écrasé par ici dans les montagnes voici quelques semaines ?

— Pour sûr. Je me rappelle très bien l'accident.

— Eh bien, il semble malheureusement que l'un de nos agents, M. Prendergast, était à bord de cet avion. M. Prendergast se rendait de Boston à New York avec une serviette contenant des diamants assurés pour une somme d'environ deux cent cinquante mille dollars. Bien entendu, tous les passagers de l'appareil ont péri, y compris M. Prendergast. Mais quand on a dégagé les corps et tous les bagages personnels, on n'a retrouvé aucune trace ni des diamants ni de la serviette de M. Prendergast.

M. Joseph prit entre ses doigts le fourneau de sa pipe dont il mordilla le tuyau, le regard fixé sur Frank.

— Et vous pensez que c'est nous qui les avons, dit-il.

— Eh bien...

Frank se tut un moment, réfléchit, puis reprit :

— Nous avons lu dans le journal que vous et les membres de votre famille aviez été les premiers à atteindre le lieu de l'accident. Alors nous nous sommes dit que vous les aviez peut-être vus...

— Ou pris.

— Oh ! non, ce n'est pas ce que je veux dire. Vous avez peut-être vu quelqu'un rôder par là.

— Nous étions les premiers, monsieur. Les tout premiers. Et à ma connaissance, les seuls jusqu'à l'arrivée de tous les autres.

— Mais qui est allé là-bas avec vous ?

— J'étais avec Albert. C'est mon aîné. Nous étions dans la montagne quand nous avons entendu dans le ciel cette machine qui faisait un vacarme bizarre. « Il est en détresse », a dit Albert. Après nous l'avons vu. Il volait très bas, au ras des arbres. On est resté cloués sur place, pendant au moins une minute. Il n'était pas plus haut que ça, au ras des arbres. Et il a plongé derrière les arbres, et moi et Albert, on s'est mis à courir, avant même qu'on l'ait entendu s'écraser. Ça a fait un sacré boucan, pire que tout ce que vous avez jamais entendu. Quelle catastrophe !

— Donc, vous et Albert avez couru sur les lieux de l'accident ?

— Oui. Nous n'avons pas traîné. Nous avons quitté nos chaussures et couru si vite que, d'après Albert, nous avons dû battre le record des cent yards.

— Et vous êtes allés jusque là-bas en courant ?

— Exactement.

— Combien vous a-t-il fallu de temps pour arriver près de l'avion ?

— Ma foi, c'était pas commode à atteindre ; il nous a bien fallu une heure.

— Il n'y avait que vous et Albert ? Personne d'autre ?

— Personne.

— Et personne n'a pu arriver avant vous, faire main basse sur les diamants et disparaître ?

— Je ne vois pas comment, puisqu'il n'y a personne d'autre que nous dans le coin.

— Qu'avez-vous fait quand vous êtes arrivés près de l'avion ?

— Nous n'avons pas pu nous en approcher. Il y avait une sacrée fumée. J'avais peur qu'il explose. J'ai dit à Albert que nous devrions nous écarter. Il est reparti à travers bois pour donner l'alerte. Je l'ai imité. Il est allé jusqu'à la ville et a donné l'alerte.

— Aucun signe de vie près de l'appareil ?

— Personne ne pouvait survivre à cela, monsieur.

— Et votre fils ? demanda Ben. Où était-il ?

— Herman ? C'est le plus jeune. Je n'ai que deux enfants. Je ne sais pas où il pouvait être. C'est un bon garçon, mais il n'a pas bien sa tête. C'est Dieu qui l'a voulu ; nous ne le contrarions pas. Il s'occupe tout seul.

— Y a-t-il une chance pour que... commença Frank.

— Herman ne ferait aucune différence entre les diamants et les fleurs. Pour lui, c'est du tout comme.

— Il faut quand même en avoir une bonne couche pour ne pas reconnaître des diamants, commenta Ben.

— Herman ne voit pas l'utilité des diamants. Donnez-lui plutôt des cailloux pour les jeter dans la rivière, c'est tout ce qu'il demande.

Frank se caressa le front, en réfléchissant.

— Vous pouvez aller lui parler, dit M. Joseph.

— Nous l'avons déjà vu, déclara Ben.

— Cela vous ennuerait-il que nous jetions un petit coup d'œil par-ci par-là ? s'enquit Frank.

— Nous n'avons pas besoin de diamants, monsieur, dit le vieil homme. Nous avons nos terres, un toit et du pain. C'est tout ce que le Seigneur voulait pour nous.

— Enfin, néanmoins... insista Frank en se levant.

Le vieil homme le fixa sans se démonter, d'un œil matois.

— Regardez si vous y tenez.

Frank respira bien à fond puis secoua la tête. Ils ressortirent au soleil ; le vieil homme les suivit, tirant sur sa pipe.

— Vous pourriez peut-être nous montrer où l'avion est tombé, suggéra Frank. Nous vous paierons votre temps.

— Ça grimpe dur jusque là-haut, monsieur.

— Ça ne fait rien.

— Alors, allons-y.

Ils s'éloignèrent de la cabane et descendirent la colline en direction de la forêt qui commençait à quelques mètres de là et dont le vieux Joseph avec ses fils, dans une lutte interminable, s'efforçaient sans cesse de reculer les limites. Ils pénétrèrent dans l'ombre et la fraîcheur de la forêt que peuplait une multitude de bourdonnements d'insectes ; les arbres et les feuillages, les racines et les buissons formaient un fouillis inextricable.

Frank rageait intérieurement. C'était le vol de bijoux le plus réussi depuis dix ans. Exécuté avec perfection dans un appartement d'un grand hôtel londonien, par des experts. Les diamants avaient traversé Londres ruisselant de pluie dans un taxi, pour atterrir dans une bâtisse minable de Soho, dissimulés à l'intérieur d'un chien en peluche. On les avait emportés ensuite à l'aéroport et vidés dans la serviette de Solly Prendergast pour qu'il leur fasse franchir l'Atlantique jusqu'à Boston, et les achemine enfin à New York ; deux cent cinquante mille dollars, peut-être plus, qui venaient échouer là dans cette bon sang de forêt, sur le flanc de cette foutue montagne, parce que quelque chose avait flanché dans l'avion, chez le pilote ou dans les conditions atmosphériques.

Deux cent cinquante mille dollars de pierres étincelantes volées ou perdues quelque part dans cette maudite brousse !

Ils s'enfoncèrent encore dans la forêt. Il n'y avait plus de sentier maintenant. Les arbres et les buissons étaient de plus en plus épais. Mais le vieil homme semblait se faufiler au milieu d'eux comme un courant d'air, tandis que Frank et Ben fracassaient les branches,

trébuchaient, tombaient, juraient et grommelaient, ne cessant d'accrocher vestes et pantalons qui se déchiraient à qui mieux mieux.

— Comment diable ont-ils pu sortir les corps de là-dedans ? demanda Frank au vieil homme.

— Avec un de leur « aéros » qui restent sans bouger dans l'air, expliqua l'autre.

Un sentier s'ouvrit soudain devant eux et ils le suivirent, au grand soulagement des deux citadins. Ils virent bientôt un jeune homme sur le chemin. Il était grand et avait un air grave. Il portait une chemise bleue et une salopette. Il s'arrêta en les voyant, et les regarda venir, ses longs bras ballants le long de ses cuisses, semblable lui aussi à un personnage de bande dessinée.

— C'est Albert, dit le vieil homme.

— Que fait-il par ici ? questionna Frank.

— Nous avons des champs par ici, à la lisière de la forêt.

Ils arrivèrent à la hauteur d'Albert. Il les dominait tous de sa grande taille. Il avait des cheveux noirs bouclés et des sourcils épais. C'était un beau garçon, du genre sombre et mélancolique.

— Ces messieurs, l'informa le vieil homme, représentent quelqu'un de New York qui s'intéresse à l'accident d'avion.

— Heureux de vous connaître, dit Albert d'une voix à peine perceptible. Il avait de très longs bras aux muscles durs et souples qui saillaient sous la peau.

Ils reprirent leur marche, à quatre cette fois. La progression était très pénible, le sentier ayant disparu. Ils se frayèrent un chemin sur le flanc d'une montagne presque infranchissable. Frank et Ben durent demander une pause, et s'asseoir à bout de souffle, sur un grand rocher moussu. M. Joseph et Albert les regardèrent en silence, debout devant eux, attendant qu'ils soient prêts à repartir.

— Assez traîné, mon vieux, murmura Frank à Ben. S'ils peuvent le faire, nous aussi.

Il leur fallut presque deux heures pour atteindre le lieu de l'accident. Le spectacle était horrible : le grand avion terrassé gisait au milieu d'une forêt sauvage et dévastée. Ses ailes énormes avaient

fauché une large zone boisée. L'une d'elles avait été arrachée presque complètement, et pendait en arrière comme un membre brisé. L'avion mort restait figé dans la forêt, tel un vestige de la préhistoire, terrible et anachronique, mais la forêt récupérait ce qu'elle avait perdu, commençant à ramper vers l'avion et au-dessous de lui. La queue était enfouie sous une végétation déjà épaisse. Des herbes sauvages se dressaient le long du fuselage éventré.

— Le voilà, dit le vieil homme.

— Le choc a été rude, commenta Albert.

— Attendez ici, leur intima Frank. Il écarta les branches d'un buisson et marcha vers l'avion ; il se hissa sur la carlingue et passa sa tête par une porte. Une odeur épaisse de brûlé régnait à l'intérieur. Il n'y avait plus un seul objet intact ; tout n'était plus que métal tordu et fracassé. Les sièges avaient été projetés dans tous les sens ; les vitres étaient toutes brisées et des branches d'arbres surgissaient de place en place, témoins indifférents de la catastrophe.

Frank entra, écarta les sièges tordus et éventrés. Un silence spectral régnait dans la longue carlingue en forme de tube. De larges fragments de plancher avaient été emportés par le choc. Frank regardait partout, ses yeux errant de siège en siège. Il proféra un juron. À quoi bon se donner tant de mal ? Les gens du pays étaient venus là une douzaine de fois peut-être pour fouiner partout ; et puis il y avait eu les autres, ceux qui avaient sorti les corps. Sans aucun doute, tout avait déjà été passé au crible. Le vol de bijoux le plus sensationnel de la décennie, peut-être même du siècle, se terminait dans la brousse, avec des péquenots pour apprécier et applaudir.

Il pensa à Solly Prendergast qui s'était assis sur un de ces sièges, confiant et plein d'espoir et qui avait vu soudain le ciel se tordre, les arbres surgir, entendu les rugissements et les fracas de l'enfer mettre un point final à l'aventure. Il décocha un coup de pied rageur à l'un des sièges et sortit.

— Rien, annonça-t-il à Ben. Il regarda les deux paysans.

— Et vous, les gars, vous n'avez évidemment rien pris, là-dedans ? Vous avez été les premiers arrivés ici ?

— P'pa et moi, on a été les premiers, confirma Albert. Nous n'avons touché à rien. Il en est venu des tas d'autres après nous.

Frank se retourna vers l'avion.

— Bien, fit-il d'un ton résigné, nous ne pouvons rien de plus.

Ils commencèrent à rebrousser chemin dans la forêt. Ils marchaient depuis dix minutes environ, quand Ben fit soudain un écart et plongea un bras dans un buisson, pour le ressortir lentement, avec une serviette à son extrémité. Ils le regardaient tous. Il leva en l'air l'objet comme un trophée. Les Joseph fixaient sur lui un œil indifférent.

— La serviette de Solly, dit-il.

Frank la lui arracha des mains en un clin d'œil. La serviette était ouverte et vide. Il leva vers le vieillard un regard flamboyant.

— Alors, le père, lança-t-il. Où sont-ils ?

Ni M. Joseph ni son fils ne sourcillèrent. Ils restèrent plantés sur le sentier, aussi immobiles et indifférents que les arbres.

— Les diamants, espèces d'abrutis, cria Frank. Ils étaient là-dedans. C'est à Solly, dit-il en secouant la serviette vide. Il y avait pour deux cent cinquante mille dollars de diamants là-dedans. Ils n'y sont plus. Ne me dites pas que c'est un écureuil qui les a boulottés. Où sont-ils ?

— Nous n'avons jamais vu cette serviette, déclara M. Joseph.

— Quelqu'un a fouillé l'avion ; il a trouvé ça et prit les diamants, dit Frank. Jamais un type intelligent n'aurait laissé la serviette traîner dans le secteur. Donc, c'est l'un de vous deux.

— Nom de... rugit Albert.

— Avoue ! coupa Frank.

— Albert, dit tranquillement M. Joseph.

Le jeune homme se tourna vers son père.

— C'est-y toi qui les a pris ?

— Non, p'pa, répondit Albert d'un ton solennel. Je n'avais jamais vu cette serviette.

— Monsieur, dit Joseph, mon fils et moi, on n'a jamais vu cette serviette. Nous n'avons rien pris dans l'avion.

— Qui a fait le coup, alors ? demanda Frank.

— P'pa, intervint Albert, toujours tourné vers son père. Ce doit être Herman. Ce jour-là, il était tout seul.

— Herman ? questionna Frank.

— C'est mon cadet, expliqua le vieil homme. Il n'est pas bien dans la tête.

— Le pauvre type qu'on a vu sur le pont, commenta Ben.

— Ah ! oui, fit Frank en réalisant enfin. C'est lui qui les aurait pris ?

— Ce n'est pas impossible, dit M. Joseph, mais il ne pensait pas à mal. C'est le Seigneur qui a voulu qu'il soit comme ça. Il n'a jamais fait de mal à personne depuis qu'il est sur terre.

— D'accord, on le sait, coupa Frank. Pas la peine de venir me pleurer dans le gilet. Allons le trouver. Il y a deux cent cinquante mille dollars en jeu.

Ils repartirent à travers la forêt et redescendirent le versant abrupt. À un certain moment, Albert se retourna pour demander :

— De quelle compagnie d'assurances avez-vous dit que vous faisiez partie ?

— Greater New York, énonça aussitôt Frank.

— Jamais entendu parler, déclara Albert.

— Tant pis, dit Frank. Maintenant, en route.

Ils arrivèrent devant la cabane et continuèrent à descendre le sentier pour sortir de la forêt juste devant le petit pont qui enjambait la rivière. Herman était toujours assis, les jambes pendantes ; il laissait tomber de petits cailloux, un par un, perdu dans sa rêverie.

— Laissez-moi lui parler, monsieur, intervint le vieil homme.

— D'accord, acquiesça Frank. Et tâchez de lui rafraîchir la mémoire !

— Herman, demanda le vieil homme en arrivant près de son fils, dis-moi bien la vérité.

L'homme au visage triste et à la tignasse ébouriffée fixa sur eux des

yeux ronds en faisant tinter des cailloux dans sa main fermée. M. Joseph s'accroupit à côté de lui.

— Te rappelles-tu le jour où l'avion s'est écrasé dans la forêt ?

— Je m'en souviens, dit Herman.

— Te rappelles-tu où tu étais ce jour-là ?

— J'étais dans la forêt.

— Es-tu allé voir l'avion, Herman ?

Le regard vide de Herman se riva à celui du vieil homme, comme si Herman se rendait compte qu'il avait fait quelque chose de mal et cherchait à savoir quel était le degré de gravité de son acte.

— J'y suis allé, p'pa.

— Tu as pris quelque chose, hein ? Quelque chose dans une sacoche comme celle que le monsieur tient ici.

Ben leva la serviette.

Herman regarda la serviette, puis le vieil homme, et hocha affirmativement la tête.

— Y avait des cailloux dans le sac.

— Des cailloux ? dit vivement Frank.

Herman ouvrit la main et montra les cailloux qu'il tenait. Puis il les laissa tomber dans la rivière, un à un.

— Non ! hurla Frank.

— Voilà ce qu'il en a fait, cria Ben.

— Y voit aucune différence, expliqua M. Joseph d'une voix conciliante.

— C'est profond, ce truc ? demanda Frank en jetant un regard prudent au-dessus de la rambarde.

— Non, pas du tout, dit Albert.

Frank passa une jambe par-dessus le parapet. La maudite poutrelle

pourrie par l'humidité et le soleil oscilla sous le poids inattendu et céda avec un craquement sinistre. Frank commença de choir dans les airs, le visage effaré et surpris, la cravate en bataille ; puis il s'effondra dans la rivière avec un plouf énorme provoqué par un jaillissement d'eau qui retomba jusque sur les buissons de la rive opposée. Mais la rivière n'était pas très profonde. Assis au fond, Frank avait de l'eau jusqu'aux épaules. Il semblait à peine conscient de ce qui venait de se passer : il se mit à creuser avec frénésie sous l'eau, ramenant avec ses mains la boue et les cailloux à la surface, pendant que les quatre autres demeuraient stupéfaits de la rapidité de ses mouvements. Il s'arrêta pour lever les yeux vers eux :

— Où les a-t-il laissé tomber à peu près ? demanda-t-il.

— Il s'assoit toujours ici, répondit Albert.

Frank se redressa puis plongea de nouveau les mains sous l'eau. Herman fixait sur lui un regard tranquille, où perçait une pointe de surprise.

— Les cailloux ne restent jamais ici longtemps, dit Albert. Surtout avec toute la pluie que nous avons eue.

— La rivière était grosse, à ce moment-là, expliqua Joseph, et alors elle emporte tout.

— Même des rochers, ajouta Albert.

Ben mâchonna un juron et lança de toutes ses forces la serviette qui plana un moment dans l'air, scintillant au soleil, avant d'atterrir dans un fourré.

— Où peuvent-ils être ? s'exclama Frank en levant un regard désespéré, tandis que l'eau se ridait placidement autour de ses genoux.

— À présent ? s'enquit M. Joseph.

— Oui, bien sûr, espèce d'abruti ! cria Frank.

— Maintenant, ils ont descendu la rivière, et traversé le lac, ils doivent être dans le fleuve ou Dieu seul sait où, déclara Albert.

Frank était debout dans l'eau, les vêtements ruisselants, ses mains boueuses écartées, le visage tordu par la fureur, mais impuissant, désespéré. La poutrelle qui servait de parapet tomba dans l'eau et partit, emportée par le courant.

— Elle est bien bonne, celle-là, marmonna Ben.

— Ce corniaud mériterait qu'on le noie ! gronda Frank.

— Herman ne savait pas, dit M. Joseph.

Frank marcha dans l'eau d'un pas plein de lassitude. Il remonta sur la rive et regagna le pont. Puis il resta planté au bord de la plate-forme, le regard fixé sur le cours d'eau.

— Je peux vous prêter des vêtements secs, si vous voulez, proposa M. Joseph.

Frank se regarda et accepta d'un signe de tête.

— Volontiers, dit-il d'une voix lugubre.

En passant devant Herman, Frank se retourna soudain et lui allongea un terrible coup de pied ; Herman fut éjecté du pont ; il ne leva même pas la tête ; paisiblement, il fit une cabriole dans les airs, et retomba dans la rivière, toujours assis, il resta dans la même position au fond de l'eau, aussi imperturbable, mais tourna la tête pour les regarder partir vers la cabane.

*

* *

— Je suis désolé, monsieur, dit M. Joseph à Frank qui essayait de s'engoncer dans une combinaison beaucoup trop petite pour lui.

— Bouclez-la, dit Frank, en s'efforçant de boutonner une bretelle.

— C'est ça, approuva Ben, bouclez-la.

Quelques instants plus tard, ils sortirent de la cabane. Frank avait revêtu la combinaison pardessus son tricot de peau et gardé son chapeau à larges bords. Soudain, il s'arrêta.

— Attends une minute, dit-il à Ben. Je ne crois pas un mot de cette histoire. Pas un mot ! Je n'arrive pas à imaginer que même le dernier des crétins ait pu jeter des diamants dans une rivière.

— Je pensais la même chose, opina Ben. Tout ça, c'est du baratin.

— Passe-moi le flingue, commanda Frank. Ils se sont assez payé notre tête.

Ils repartirent vers la cabane. Debout dans l'embrasure de la porte, Albert les regardait. Soudain, il disparut et M. Joseph prit sa place.

Frank et Ben s'arrêtèrent devant la porte.

— Allez, papa, dit Frank en braquant son revolver vers le vieil homme, la comédie a assez duré. Nous voulons les diamants, et vite. Nous raconte pas que l'autre dingue les a balancés au jus. Ça ne prend pas !

— Je croyais que vous travailliez pour une compagnie d'assurances, répliqua le vieil homme.

— La voilà notre assurance, dit Frank en brandissant le revolver.

— Maintenant, accouche, ajouta Ben.

— C'est moi qui vais parler, dit une voix derrière eux, tranquille mais menaçante. Lâchez cette arme et tournez-vous.

— Et en vitesse ! ajouta Albert en émergeant du coin de la cabane, un revolver à la main.

Frank laissa tomber son arme. Quand Ben et lui se retournèrent ils virent Herman, un pistolet braqué sur eux ; il n'avait plus l'air placide ni malheureux ; ses yeux étaient vifs, son visage dur et mobile.

— Ce sont des flics, murmura Ben.

— Oui, des flics, confirma Albert. Il marcha vers eux et d'un coup de pied, il envoya promener le revolver tombé à terre. Des flics très patients qui attendent depuis des semaines que quelqu'un vienne chercher ces diamants, quelqu'un qui savait qu'ils étaient ici.

— Et où sont-ils ? demanda Frank.

— On les a emportés, depuis des semaines, dit Albert (inspecteur Kelly de la police de New York.)

— Allez, en route, commanda Herman (inspecteur Morgan de la police de New York.)

— Attendez une seconde, dit Frank. Qui est-ce ? demanda-t-il en désignant le vieillard.

— C'est M. Joseph, répondit Kelly. Et je voterai pour lui afin qu'on lui décerne l'Academy Award. Il nous a adoptés pendant plusieurs

semaines. Ses vrais fils sont allés en ville.

— Et la serviette ? Vous l'aviez mise exprès là-bas ?

— Tout juste. Nous avons été surpris que vous ne l'ayez pas repérée du premier coup. Nous voulions voir jusqu'où vous iriez, expliqua Kelly. Maintenant, en route, les gars, je commence à en avoir marre de jouer au fermier.

Diamonds in the rough.

Traduction de Stéphane Rouvre.

COMMENT S'EN DÉBARRASSER...

par C.B. GILFORD

Tout d'abord, il y eut la découverte du revolver. Une découverte vraiment surprenante, quand on pense qu'il n'y avait jamais eu dans cette maison d'arme plus dangereuse que le tisonnier de la cheminée. Ce n'est pas qu'un tisonnier ne puisse être dangereux, mais on peut tout de même l'utiliser à des fins pacifiques. Un revolver, c'est tout autre chose.

C'était un joli petit revolver nickelé, luisant, manifestement tout neuf. Il avait une allure délicate, presque féminine. La femelle de l'espèce revolver, en somme. Et il était là, dans le tiroir du bureau de la bibliothèque.

Dans un bruissement soyeux de sa longue robe, Jennifer Dangerfield venait de descendre l'escalier pour aller chercher un timbre. Cette célibataire d'un demi-siècle était une femme d'aspect redoutable ; très grande, très large d'épaules, sans une once de graisse, pas maigre pour autant, elle arborait un visage sévère, presque rébarbatif. Elle se dirigea vers le fameux tiroir et poussa un hurlement en apercevant le revolver.

Le cri venant de la bibliothèque fut assez violent pour qu'on l'entende de l'extérieur. Des pas dévalèrent l'escalier quatre à quatre. Et les derniers échos de ce hurlement s'évanouissaient au moment où Philip Dangerfield entra dans la bibliothèque. Quand il vit que Miss Jennifer était seule, et qu'elle était saine et sauve, il s'arrêta net, fixant sur elle un regard étonné.

— Ma tante, qu'y a-t-il ?

Il était beau garçon ou plutôt bel homme. Il boitillait légèrement à la suite d'un éclat d'obus qu'il avait reçu à Château-Thierry et qui, plus d'un an après, le faisait encore souffrir. Il portait une chemise blanche à col haut et empesé. Sa cravate n'était qu'à demi nouée : il était en train de s'habiller à l'étage supérieur quand il avait entendu crier.

— Qu'y a-t-il ? répéta-t-il.

— Il y a un revolver dans ce tiroir, dit-elle en montrant du doigt l'objet comme si c'était une araignée ou un serpent.

Philip traversa la pièce, jeta un coup d'œil sur le tiroir ouvert et demanda :

— À qui est-il ? D'où vient-il ?

— C'est ce que je voulais te demander. Est-ce à toi ? Tu sais ce que je pense des armes à feu...

Oui, il savait ce qu'elle en pensait. Il avait rapporté de France un *luger* allemand comme souvenir, et elle l'avait obligé à s'en séparer.

— Ce n'est certainement pas à moi, dit-il. Je ne l'ai jamais vu.

— Alors, c'est quelqu'un qui l'a introduit dans la maison. Ta femme peut-être ?

Elle prononça ces derniers mots avec une moue méprisante sur ses lèvres minces.

Le visage de Philip s'empourpra au-dessus du col empesé.

— Je vais le lui demander.

Il sortit de la pièce et, du bas de l'escalier, lança :

— Ivy, peux-tu descendre une minute ?

— Tout de suite, chéri.

La réponse tinta comme le son argentin d'une clochette. Une voix splendide. Et la jeune femme qui apparut en haut des marches était tout aussi splendide.

Ivy Dangerfield avait vingt-trois ans. Son visage aux lignes très pures était d'une blancheur que soulignaient deux taches de couleur aux pommettes. Les lèvres roses et charnues étaient provocantes. Les yeux bleu gris et légèrement embués luisaient d'un vif éclat. Les cheveux d'un blond de miel auréolaient son visage d'un nuage vaporeux. Et sa silhouette ! Elle portait une blouse à col marin, ouverte sur le devant et ornée d'un nœud de ruban rouge placé très bas, trop bas peut-être pour être à la mode de cette année-là. Mais sa jupe bleu marine descendait jusqu'aux hauts talons de ses chaussures. La taille était aussi fine que possible. À tous points de vue, elle était splendide ! Une fille merveilleuse !

Philip lui tendit la main ; Ivy descendit l'escalier en courant pour le rejoindre. Il la mena dans la bibliothèque où Jennifer était restée. Les deux femmes n'échangèrent aucune formule de politesse.

— J'ai trouvé un revolver dans ce tiroir, dit Jennifer d'une voix impersonnelle. Vous appartient-il ?

Ivy tenait toujours la main de Philip mais elle n'avait pas l'air impressionnée.

— Oui, il est à moi, dit-elle.

Seul, Philip fut surpris.

— Chérie, je ne savais pas que tu avais un revolver !

— Je ne l'ai que depuis hier. Je l'ai vu à la devanture d'une boutique de prêteur sur gages, et je l'ai acheté tout de suite.

— Mais pourquoi donc ?

Elle lui pressa légèrement la main et se tourna vers lui en lui décochant un sourire indécis mais enchanteur.

— J'espère que tu voudras bien me pardonner, parce que, en fait, cela ne me regarde pas, je suppose...

— De quoi parles-tu ?

— Je me tracassais, vois-tu. Je ne t'en avais pas encore parlé, Philip, mais cela me trotte par la tête depuis que je suis venue habiter ici. Il y a tellement d'objets précieux dans cette maison, l'argenterie en particulier... et tous ces bijoux qui, pour être démodés, n'en ont pas moins une valeur énorme, j'en suis sûre... et l'argent que ta tante garde chez elle !... J'ai toujours trouvé que c'était trop tentant pour des cambrieurs. Et dangereux pour nous par la même occasion, tu ne crois pas ? Nous avons besoin de protection. Et puis, j'ai vu ce revolver à la devanture, et je suis tombée amoureuse de lui...

Elle adressait à Philip un sourire si charmeur qu'il ne put s'empêcher de sourire en retour. Ses doigts étaient enlacés à ceux de sa femme, et son être tout entier était absorbé par la contemplation de ses yeux. Il se dégagea lentement, avec effort.

— Tu vois, ma tante...

Jennifer fixait sur eux un regard froid et désapprouvateur.

— Bien sûr que je vois, dit-elle.

Elle passa devant eux avec raideur et sortit dans le hall.

Ils ne la suivirent pas, mais ils l'entendirent avec une certaine surprise manipuler le téléphone. Elle appelait la standardiste, lui demandait de lui passer la police.

— Le sergent Ramey, s'il vous plaît.

Sa conversation avec Ramey fut encore plus étrange. Sans lui en donner la raison, elle lui demanda de venir. Puis elle raccrocha et revint dans la bibliothèque.

— Le sergent Ramey sera là dans cinq minutes. Attendez-le ici, je vous prie.

Ivy lança à Philip un regard plein d'appréhension, mais son mari la rassura d'un geste. Elle se laissa mener près d'une chaise et s'assit. Philip arpenta nerveusement la pièce, devant la cheminée, observant sans cesse sa tante. Debout dans le hall devant la porte, celle-ci n'accordait pas le moindre regard à ses prisonniers. Le revolver gisait toujours au fond du tiroir.

— Tu sais, ma tante, dit Philip au bout d'un moment, s'il ne s'agit que de se débarrasser de ce revolver, je ne sais pas pourquoi tu as fait venir la police...

Un silence de glace lui répondit. Il ne revint pas à la charge.

Le sergent Ramey fut ponctuel. Il était venu à pied, mais le commissariat n'était qu'à quelque cent mètres de là. Ils entendirent son pas lourd faire crisser le gravier de l'allée, et sa main pesante agiter le heurtoir. Jennifer alla lui ouvrir et l'introduisit aussitôt dans la bibliothèque.

Ramey était un agent en civil. Cet athlète massif n'avait pas encore trente ans. Il paraissait doué d'une intelligence raisonnable, mais plutôt lente et dépourvue de finesse. Son front était barré par des sourcils noirs et touffus qui surmontaient des yeux gris profondément encastrés dans leurs orbites. Pour le moment, il paraissait essoufflé par le trajet.

— Vous vous souvenez de mon neveu, Philip, dit Jennifer. Et voici, Ivy, sa jeune femme.

Ramey dodelina du chef ; il faisait penser à un bull-dog.

— Le sergent Ramey, poursuivit Jennifer, s'est entretenu à plusieurs reprises avec moi à propos de ce qui semble inquiéter si fort Ivy, c'est-à-dire au sujet des objets de valeur que nous gardons dans cette maison. Maintenant, sergent Ramey, pourriez-vous à l'intention de ces jeunes gens répondre à ma question ? Pensez-vous que la police offre à cette maison une protection efficace ?

Le visage de Ramey rayonna de fierté.

— Bien sûr, mademoiselle Dangerfield. On ne vous a encore rien volé, n'est-ce pas ?

— Certainement pas, dit-elle en décochant à Philip et à Ivy un coup d'œil triomphant. Maintenant, sergent Ramey, voudriez-vous venir voir ce que j'ai découvert dans le tiroir de mon bureau ?

Elle le mena à l'autre bout de la pièce et lui montra l'objet. Ramey se pencha et examina le revolver avec intérêt, mais sans le toucher toutefois.

— À qui est-ce donc ? demanda-t-il.

— Il appartient à cette jeune personne, dit Jennifer et, l'air déterminé, elle se dirigea à grands pas vers la cheminée.

— Maintenant, sergent, venez ici, et asseyez-vous, s'il vous plaît. Je vais vous expliquer pourquoi je vous ai fait venir. Assieds-toi aussi, Philip. Là.

Les deux hommes obtempérèrent. C'était une femme qui savait imposer sa volonté. Elle-même s'installa près de la cheminée, et pendant un moment on n'entendit dans la pièce que les sifflements et les craquements des bûches. Les flammes jetaient des ombres mouvantes sur son visage, où ses yeux, aussi noirs que sa robe, luisaient d'un éclat immuable.

— Cette jeune personne, dit-elle enfin, raconte qu'elle a acheté ce revolver pour sauvegarder le contenu de cette maison, bien que ces objets ne soient pas sa propriété personnelle. Cela ne la regarde pas, direz-vous, sergent. Et cette jeune femme va se transformer d'elle-même en garde armé ! Dites-moi franchement, sergent, ne trouvez-vous pas que cette explication ne tient pas debout ?

Une tache rose monta le long de la gorge délicate d'Ivy et envahit

ses joues.

— Je le reconnais, tante Jennifer, s'empressa-t-elle de dire, c'était peut-être une idée stupide.

La quinquagénaire renifla avec mépris :

— Je pense, sergent, que cette idée n'est pas seulement stupide. Je suis persuadée qu'elle cache une intention tortueuse et obscure.

Philip interrompit le court silence qui s'ensuivit :

— Tante Jennifer, que veux-tu dire par là ? Explique-toi, je t'en prie.

— Ce que je veux dire ? Je pense que ta chère femme a acheté ce revolver pour m'assassiner.

Ivy se leva brusquement mais elle ne dit rien. Les mots semblaient trembler sur ses lèvres ; elle serrait ses poings délicats d'un geste convulsif. Philip se leva aussi, au bout d'un moment, mais il resta simplement à côté de sa femme, trop abasourdi pour dire quoi que ce soit. Ce fut le sergent Ramey qui parla enfin.

— Mademoiselle Dangerfield, cette accusation est grave. Et elle est fondée par un indice purement secondaire. C'est le moins qu'on puisse dire.

Jennifer ne se tenait pas pour battue.

— Si vous voulez me laisser continuer, sergent... Nous avons déjà établi, je suppose, que le prétexte fourni pour justifier l'achat du revolver était ridicule. Ajoutez-y ces faits. Je vaux plus d'un demi-million de dollars. J'ai fait un testament selon lequel mon neveu Philip, mon seul parent vivant, est mon héritier. Philip, comme vous le savez, a fait la guerre en France. Il y a deux mois qu'il est rentré aux États-Unis. Il a commis l'erreur de s'attarder à New York. C'est là qu'il a rencontré cette fille. Il l'a épousée au bout d'un mois seulement, et sans mon approbation. Dès son arrivée, je l'ai questionnée moi-même. Elle est réticente sur tout ce qui touche à son milieu familial et à ses activités passées. J'en suis arrivée à une conclusion précise : cette fille n'en veut qu'à ma fortune. Elle s'est aperçue que Philip avait une tante riche et assez âgée et elle l'a épousé à cause de la fortune dont il doit hériter. Cela n'est pas tellement joli. Mais j'ai réussi à tolérer la présence de cette fille parce que Philip semblait en être épris, pour le moment du moins. Je n'aurais jamais pensé, jusqu'à aujourd'hui,

qu'elle éprouverait une telle impatience de toucher l'argent et déciderait de hâter la marche des événements.

Le sergent Ramey pesait les paroles de Jennifer, les sourcils froncés, le visage contracté.

— Ces circonstances, dit-il enfin, laissent présumer la possibilité d'un recours à des voies de fait avec préméditation. Mais nous n'avons encore aucune preuve que quelqu'un ait voulu, ou veuille commettre un assassinat.

Jennifer adressa un sourire aux deux jeunes gens. Elle avait marqué un point.

— Ne vous méprenez pas, sergent. Je ne l'accuse pas d'avoir tenté de me tuer. Je ne vous demande pas de mettre qui que ce soit en prison. D'ailleurs, je ne saurais pas qui emprisonner. Vous savez, il est également possible qu'en dépit de ses protestations d'innocence, Philip soit aussi dans le coup. Comme vous l'avez peut-être remarqué, cette fille est jolie. Elle a pu lui tourner la tête.

Philip, stupéfait, était incapable de se défendre.

— Je me contenterai, sergent, de solliciter une autre faveur. Je vous ai déjà demandé de surveiller tout spécialement ma maison. Et vous vous en êtes remarquablement acquitté. Maintenant, je vous demande de me surveiller, moi. S'il m'arrivait quelque chose, si je disparaissais soudain pour une raison ou pour une autre, je voudrais que vous vous souveniez de ce que je viens de vous dire. Si jamais ils tentaient quelque mauvais coup, j'aimerais qu'ils ne s'en tirent pas comme ça.

Le sergent Ramey se leva. Sa large face exprimait le soulagement.

— Je peux vous le promettre, bien sûr, mademoiselle Dangerfield...

— C'est tout ce que je vous demande, dit Jennifer d'un ton impérieux. Merci, sergent.

Un peu embarrassé, peut-être, Ramey ne regarda pas du côté des deux jeunes gens.

— Au revoir, alors, dit-il en tournant les talons.

Philip ne reprit ses esprits que lorsque le sergent fut sorti de la

bibliothèque. Alors, il entraîna Ivy derrière lui et courut jusque dans le hall pour rattraper le policier devant la porte.

— Sergent Ramey, dit-il avec précipitation, vous ne pouvez pas croire ce que ma tante vient de vous dire. Ce n'est pas possible.

Mis au pied du mur, le sergent se dandina un moment d'un pied sur l'autre et se gratta la nuque.

— Un policier doit toujours être méfiant, dit-il enfin. Il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Vous croyez donc qu'Ivy ou moi nous pourrions vraiment assassiner tante Jennifer ?

— Non... pas nécessairement. Si vous n'avez pas l'intention de la tuer, il n'y aura pas de crime. Et alors, personne n'aura d'ennuis, ni vous, ni moi, ni la jeune femme. Personne. Enfin, nous verrons bien.

Philip, qui commençait maintenant à se remettre du choc initial, sentait l'irritation le gagner. Mais le sergent Ramey restait stoïque et impassible, comme une statue du devoir.

— Au fait, madame Dangerfield, dit-il, avez-vous un permis de port d'armes ?

— Non, reconnut Ivy.

— Alors, je pense qu'il vaudrait mieux pour tout le monde que vous me remettiez le revolver.

— Bien sûr, vous pouvez le prendre, explosa Philip. Bien sûr !

Il rentra dans la bibliothèque avec fureur et prit l'arme dans le tiroir. Jennifer le regarda faire sans formuler le moindre commentaire. Il revint dans le hall et fourra l'arme dans la main du sergent et dit :

— Maintenant, sortez !

Le sergent se permit un de ses rares sourires.

— Voilà qui est très bien joué, monsieur Dangerfield. Mais cela ne sert à rien. Nous autres, dans la police, il n'y a que les faits qui nous impressionnent. Oui, uniquement les faits.

Et après avoir lancé cet avertissement discret, le sergent mit le revolver dans sa poche, s'inclina devant Ivy et partit.

Ce soir-là, Philip et Ivy tinrent dans leur chambre une sorte de conseil de guerre. La pièce n'était pas grande. Philip y avait logé avant de partir à la guerre, et il y régnait encore une atmosphère masculine. Ce n'était pas l'endroit rêvé pour une jeune mariée, mais Jennifer n'avait rien proposé d'autre et Philip, qui ne disposait pas de ressources personnelles, s'était trouvé dans l'obligation d'accepter.

Ivy était assise au bord du lit ; les cheveux en désordre et les yeux pleins de larmes, elle n'en était pas moins jolie.

— Philip, dit-elle pour la douzième fois, ta tante est jalouse de moi et elle me déteste. Elle essaie de briser notre ménage ; mais elle ne pense pas vraiment que j'aie voulu la tuer.

— Nous ne la laisserons pas détruire notre union, répondit Philip pour la douzième fois.

Mais au lieu d'essayer de consoler sa femme par des caresses ou des baisers, il allait et venait dans la chambre comme pour accroître son irritation en se donnant de l'exercice.

— Emmène-moi loin d'ici, supplia Ivy une fois de plus. La fortune de ta tante ne m'intéresse pas.

— Moi, son argent m'intéresse. Et puis, c'est aussi une question de principes. Et il y a encore une autre raison. En France, j'étais mitrailleur. C'est le seul métier que j'aie jamais appris sur cette terre. Jennifer, je m'en aperçois maintenant, s'est arrangée pour que mon éducation soit la plus théorique possible. Et maintenant que la démocratie est sauvée, il n'y a plus de travail pour les mitrailleurs. Alors, qu'est-ce que je ferais si je m'en allais d'ici ? Je n'en ai pas la moindre idée ; je t'ai épousée, ma chérie, avec l'idée bien arrêtée de te donner le confort que tu mérites, avec l'argent de Jennifer, bien sûr. Je me refuse maintenant à te demander de vivre l'existence d'une femme d'ouvrier ou d'employé.

Ivy sourit devant la dévotion de son mari, mais la tristesse n'avait pas déserté son regard. Elle resta ainsi à réfléchir. Lui continuait d'arpenter la pièce.

— Philip, dit-elle au bout d'un très long silence, suppose qu'il arrive quelque chose à tante Jennifer ; imagine simplement...

Il lui fit face, surpris, le visage soudain pâle :

— Où veux-tu en venir ?

Comprenant son état d'esprit, Ivy s'empessa d'ajouter :

— Ne t'imagines surtout pas, Philip, que je voulais dire qu'il fallait s'arranger pour qu'il lui arrive quelque chose... non, pas du tout. Comment as-tu pu ?

Il regretta aussitôt sa question, se jeta à ses genoux devant elle et lui prit les mains.

— Je te demande pardon, ma chérie, dit-il. Tu vois à quel point je suis bouleversé. Pardonne-moi, je t'en prie.

— Bien sûr, dit-elle. Voici ce que je voulais dire, Philip. Ta tante a dit à ce sale type, le sergent Ramey, que s'il lui arrivait quoi que ce soit, n'importe quoi, tu comprends, cela viendrait d'une machination dirigée contre elle. Alors, tu vois, s'il lui arrive malheur, c'est automatiquement sur nous que cela retombera.

Il fixa sur elle un regard surpris.

— Mais nous serons innocents, bien entendu. Alors, on ne pourra rien prouver.

Mais Ivy garda la même posture, et comme Cassandra, elle continua d'envisager un avenir funeste, le regard perdu dans le vague.

— On a déjà vu des innocents se faire condamner. En mettant les choses au mieux, leur réputation est perdue. Mais certains vont finir leurs jours en prison. D'autres sont exécutés. J'ai lu des histoires de ce genre, Philip.

Elle se pencha soudain vers lui et l'embrassa.

— Partons d'ici, mon chéri, avant qu'il arrive quelque chose d'épouvantable. Je t'en prie, Philip. Je sens qu'il faut partir.

Il essaya d'apaiser ses craintes en lui caressant doucement les cheveux.

— S'il n'y a que cela, dit-il, c'est à nous de veiller à ce qu'il n'arrive rien de fâcheux à tante Jennifer. Tant qu'elle sera saine et sauve, ma chérie, nous n'aurons rien à craindre. Tu vois ?

Elle ne voyait manifestement pas, mais les caresses de son mari étaient si douces ! Ils s'aimaient tant... à cette époque-là.

Ivy étant d'une nature trop délicate pour ce genre de choses, Philip s'assura l'aide de la bonne, Sarah, pour mettre son projet à exécution. Mais cette fille renfrognée et replète n'avait plus l'enthousiasme de ses vingt ans, déjà largement dépassés, et Philip devait sans cesse la secouer.

— Les trois quarts des accidents se produisent chez soi, disait-il.

Sarah obéissait en grommelant. Elle n'arrivait pas à comprendre par exemple, pourquoi on lui reprochait de tenir ses parquets dans un tel état de propreté.

— Les parquets glissants sont dangereux, disait Philip. Enlevez-moi toute cette cire inutile. Mettez juste de quoi faire briller, c'est tout.

Et puis elle dut aussi faire disparaître de la maison tous les chiffons huileux et tous les produits inflammables.

C'était Philip lui-même qui s'occupait du poêle et de la chaudière. Il fit la chasse aux fioles de médicaments toxiques dont les étiquettes avaient disparu. Mais ce ne fut que le jour où il clouait le tapis au sommet de l'escalier, que Jennifer découvrit son manège.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-elle. Leurs rapports s'étaient singulièrement refroidis et c'était les premières paroles qu'elle lui adressait directement depuis la visite du sergent Ramey.

— Le tapis était décloué, expliqua-t-il, quelqu'un aurait pu risquer de se prendre les pieds dedans.

Elle dut comprendre immédiatement la raison de cette sollicitude mais elle éprouva une sorte de joie maligne à n'en rien laisser paraître.

— Tu ne t'étais jamais tant inquiété de l'état de la maison auparavant, mais maintenant, tu te fais du souci pour ta chère Ivy.

— Bien sûr, répondit-il d'un ton morne, sans essayer de la détromper.

Il ramassa son marteau et ses clous et s'empessa de filer mais avant qu'il ne disparaisse, elle lui cria du haut des marches :

— Attends une minute, Philip, je voudrais te parler.

Et elle dévala l'escalier à la hâte.

Lorsqu'il eut le temps d'y réfléchir après coup, Philip eut la certitude que Jennifer avait agi de propos délibéré. Il attendit docilement au pied des marches qu'elle l'ait rejoint. Cela se produisit quand elle fut à mi-chemin environ. Peut-être se prit-elle le pied dans l'ourlet de sa longue jupe, ou peut-être fit-elle un faux pas.

En tout cas, elle ne tenait pas la rampe, et elle descendait vite. Soudain, elle poussa un petit cri, et perdit l'équilibre. Terrifié, Philip laissa tomber ses outils et tendit les bras. Elle atterrit en plein sur lui.

Jennifer n'était pas une femme poids plume. Elle était bien en chair et avait une forte ossature. Sous le choc, Philip tomba à la renverse et elle se retrouva sur lui.

Elle se releva presque instantanément, se recoiffa d'un geste et brossa sa robe. Philip resta allongé, faisant l'inventaire des douleurs qui lui transperçaient le dos et les coudes. Elle le regarda avec un sourire ambigu.

— J'aurais pu me casser le cou, dit-elle. Tu m'as sauvé la vie, Philip. Merci.

Mais elle avait prononcé ces paroles d'une manière qui révélait qu'elle savait exactement à quoi s'en tenir sur ce qui avait dicté la conduite courageuse de son neveu.

Toujours à terre, il la regarda entrer dans la bibliothèque. Ce n'est que longtemps après qu'il réussit à redresser son corps endolori.

*

* *

C'est environ une semaine plus tard qu'assis ensemble dans la bibliothèque, Philip et Ivy entendirent le cri. Un hurlement qui aurait pu annoncer le jour du Jugement dernier. Il était poussé par Sarah et venait du premier étage. Philip bondit de sa chaise, sortit en courant et monta comme un fou vers la source de tout ce tumulte. Bien que gênée par sa jupe fourreau, Ivy trotta derrière lui.

Ils trouvèrent Sarah devant la porte ouverte de la chambre de sa maîtresse. La femme bafouillait des paroles incohérentes mais Philip la harcela sans pitié et finit par comprendre ce qui s'était passé. Moins d'une demi-heure plus tôt, Jennifer s'était couchée en se plaignant de maux d'estomac. Elle avait demandé à Sarah de venir la voir de temps en temps. Sarah venait justement de se conformer à son désir et elle avait trouvé sa maîtresse inconsciente.

— Allez chercher le docteur Page ! cria Philip épouvanté.

Pendant que Sarah descendait l'escalier et sortait par la porte de devant, Ivy et lui s'aventurèrent dans la chambre. Jennifer était allongée, entièrement vêtue – elle avait même gardé ses chaussures – sur le couvre-lit de dentelle. Pâle, immobile, les yeux clos, les bras raidis serrés contre les flancs, elle avait l'apparence d'un cadavre.

— Elle est morte... souffla Ivy.

— Ce n'est pas certain. Voyons ça.

Pourtant, il s'approcha de sa tante avec précaution et, une fois près du lit, il se garda bien de la toucher. Il se pencha au-dessus d'elle et observa attentivement son visage. Puis, il mit la paume de sa main tout contre ses narines.

— Elle respire, chuchota-t-il. Ivy avait presque l'air déçue.

Philip se mit alors à tâter le pouls de sa tante.

— Elle est bien vivante, dit-il, mais les pulsations me paraissent assez lentes.

Ils se regardèrent un moment. Puis, sans s'être concertés, ils se mirent au travail. Ni l'un ni l'autre ne savait que faire, mais il fallait faire quelque chose. Ivy prit une serviette, l'humecta légèrement et massa le front de Jennifer. Philip frottait les poignets de sa tante, essayant d'activer la circulation et de faire revenir un peu de vie.

Ils étaient encore occupés à ce travail quand le sergent Ramey les interpella de la porte de la chambre.

— Alors, que se passe-t-il ?

Ils tressaillirent tous deux comme des coupables, comme s'il les avait surpris en train de tuer Jennifer et non d'essayer de la ranimer.

— Je passais par là et j'ai vu la porte de la rue grande ouverte, expliqua le policier. Ça m'a paru étrange, surtout avec ce froid.

— Sarah a dû la laisser ouverte, répliqua vivement Philip, quand elle est partie chercher le docteur Page.

— Le docteur Page ?

— Ma tante a été prise subitement d'un malaise. Nous ne savons

pas ce qu'elle a...

— Vous ne savez pas ?

Philip explosa soudain :

— Non, nous ne savons pas !

— Le sergent ne se départit pas de sa placidité coutumière.

— Nous verrons bien quand le docteur sera là. En attendant, je crois que vous feriez mieux de laisser cette pauvre dame tranquille.

— Nous essayons seulement de lui venir en aide.

— Mais oui, bien sûr.

Philip se détourna avec colère. Et en se retournant, il entrevit dans un coin de son champ visuel un phénomène étrange. Mais quand il regarda bien en face, et attentivement, ce qu'il croyait avoir vu avait disparu.

Et pourtant, il était bien certain d'avoir vu l'ombre d'un sourire tout à fait conscient sur le visage de Jennifer. Mais avant que Philip ait pu attirer l'attention du policier, le sourire s'était envolé.

*

* *

Jennifer Dangerfield ne mourut pas, bien entendu. Le docteur Page vint la voir à plusieurs reprises mais il ne fut jamais capable de formuler le moindre diagnostic. Jennifer se rétablit très vite, et elle n'accusa personne. Néanmoins, le sergent Ramey redoubla de vigilance. Il vint plus souvent voir ce qui se passait dans la maison, en moyenne une fois par semaine.

Le printemps vint, puis l'été. Le changement de saison semblait profiter à Jennifer ; mais il n'en était pas de même pour Philip et Ivy ; leur bonheur n'était pas sans nuage.

Il se produisait des incidents du genre de celui-ci :

Toute sa vie, Jennifer avait éprouvé à l'égard de l'eau une terreur morbide. Or, subitement, elle se prit d'un amour aussi morbide pour le canotage. Philip et Ivy, étant donné leur nouveau rôle de gardiens vigilants ne pouvaient pas la laisser partir seule sur l'eau. Si jamais il était arrivé quelque chose à leur tante, le sergent Ramey aurait pu

conclure qu'ils avaient saboté son embarcation. Ils furent obligés de l'accompagner et Philip, qui ramait pour les deux dames, vit ses mains s'orner de cals impressionnants.

L'inévitable arriva, Jennifer fit chavirer le bateau. Ils étaient certains qu'elle l'avait fait exprès, et qu'en réalité cet incident était le point culminant de toute la comédie qu'elle avait montée.

Ils étaient au milieu d'un assez grand lac, dans un parc, quand Jennifer aperçut une connaissance sur la berge.

— Sergent Ramey ! cria-t-elle en levant et en agitant violemment les bras.

Le résultat ne se fit pas attendre. Philip, qui n'était pas un nageur émérite, réussit pourtant, au prix d'efforts herculéens, à ramener Jennifer à la berge. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il se souvint de sa femme, qui était alors fort mal en point et aux trois quarts noyée. Ce fut le sergent Ramey le héros du jour ; grâce à sa connaissance approfondie des méthodes de respiration artificielle, il sauva Ivy, quand Philip l'eut ramenée à terre.

Cet incident marqua un tournant dans la vie du couple : leurs relations si délicates et si complexes ne furent plus jamais tout à fait les mêmes.

— Tu m'as laissé couler, répétait sans cesse Ivy, pour t'occuper d'abord de ta chipie de tante.

— Mais tu ne t'es pas noyée, répondait-il avec une certaine logique. Et tu sais très bien ce qui se serait passé si Jennifer était morte, juste sous les yeux du sergent Ramey.

— Tu t'intéresses plus à l'argent de ta tante qu'à moi.

— Me permettras-tu de te rappeler, ma chère, que ma tante subvient seule à nos besoins, présents et futurs. C'est cela ou alors aller mourir de faim dans les rues. Nous n'avons pas le choix.

— Je préfère mourir de faim.

— Pas moi. Et je ne te laisserai pas en arriver là.

— Tu aimes mieux continuer à servir de garde du corps à ta tante.

C'était en effet ce qu'était devenu Philip. Ivy aussi d'ailleurs. Bien

qu'elle refusât de le reconnaître, Jennifer était ravie de cette nouvelle situation. Elle pouvait courir toutes sortes de périls, elle s'en tirait toujours saine et sauve. Et le résultat fut qu'elle se mit à rechercher les sensations fortes.

*
* *

Ce jour-là, Jennifer s'était échappée et personne, pas même Sarah, ne savait où elle était allée. Philip était terriblement inquiet. Il s'installa dans la bibliothèque et se mit à boire du cognac ; il avait pris cette habitude en France, et quelques semaines plus tôt il s'était remis à l'alcool. Ivy s'était assise et le regardait boire.

— Dieu seul sait ce qu'elle fait, dit-il soudain. Elle est peut-être quelque part en train de se tuer.

— Ce n'est pas moi qui le regretterais, dit Ivy.

— Moi non plus, si elle s'arrangeait pour le faire de façon à ce que personne ne puisse croire que nous avons contribué à sa mort. Mais je doute sérieusement que la tante Jennifer nourrisse d'aussi bonnes intentions à notre égard. Ce serait en demander trop.

Leur conversation fut alors interrompue par un bruit. On eût dit quelque chose qui s'approchait lentement car le bruit augmentait en volume et en intensité, d'une façon impitoyable. C'était un ronflement saccadé, ponctué de temps en temps par des gémissements et des explosions. C'était vraiment effrayant.

D'abord étonnés, puis pétrifiés pendant un moment, les deux jeunes gens coururent enfin jusqu'à la porte pour voir quelle était la cause de ce tapage. Une chose monstrueuse s'arrêtait devant la barrière des Dangerfield. C'était énorme, terne et noir, et un nuage de poussière l'enveloppait. Quand elle s'immobilisa, le vacarme cessa, et Jennifer émergea du nuage de poussière. Elle portait des lunettes de chauffeur et une exultation débordante se lisait sur son visage.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle en pointant fièrement son index vers sa nouvelle acquisition.

Ils étaient trop horrifiés pour répondre.

— Je l'ai achetée aujourd'hui. Et comme vous pouvez le voir, je sais déjà conduire.

Dans la chambre, Ivy faisait sa valise. Philip la regardait d'un œil morne. Il ne semblait pas se rendre tout à fait compte de ce qui lui arrivait.

— Où vas-tu aller ? demanda-t-il quand elle appuya sur le couvercle de la valise pour essayer de la fermer.

— Je ne sais pas. N'importe où. Je ne veux plus rester ici.

Il alla jusqu'à elle et posa ses mains sur ses épaules. Elle pivota sur place, et se dégagea de son étreinte. Ce n'était plus la même Ivy qu'au début de leur mariage. Elle n'était pas moins belle, mais ce n'était plus la douceur de ses traits qui la rendait jolie. Ses yeux étaient à la fois de feu et de glace.

— Ta tante est un vrai démon, Philip. Je ne peux plus la souffrir. Je ne peux plus supporter de vivre comme ça, de passer mon existence à essayer de la garder en vie alors qu'elle fait tout pour qu'il lui arrive quelque chose.

— Ivy!

— Ne prends pas un air aussi indigné, Philip. Au fond, tu es bien de mon avis. Pourquoi ne le reconnais-tu pas ?

Il parut déconcerté pendant un instant.

— Évidemment, je pense comme toi...

— Et alors, que comptes-tu faire ? lança-t-elle sur un ton de défi.

Leurs regards se figèrent soudain. Indiscutablement, la même idée leur était venue à l'esprit, exactement au même moment.

— C'est la seule chose à faire, n'est-ce pas ? dit-elle enfin.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Ce serait un geste d'autodéfense. Nous pouvons toujours le dire pour soulager notre conscience, en tout cas.

— Le sergent Ramey ne verra peut-être pas cela du même œil.

— Le sergent Ramey ne le saura jamais. Il ne se doutera seulement de rien.

— Un accident...

— Oui, c'est ça. Un accident... C'est la seule façon.

*

* *

Leur plan était positivement diabolique. Il était simple, habile et absolument sans danger car il comportait un alibi indiscutable pour l'un comme pour l'autre. Il impliquait également une certaine ruse cruelle et barbare. Et le plus surprenant, c'est qu'il avait été entièrement fécondé dans la jolie petite tête d'Ivy. C'était un plan parfait.

Le plus beau de tout, c'est qu'il utilisait certaines des manies de Jennifer que le sergent Ramey connaissait très bien. Les grandes lignes étaient déjà fixées, et l'accident, quand il se produirait, apparaîtrait à tout le monde comme un phénomène naturel. Nul n'y verrait la trace d'une intervention humaine.

Jennifer alla à la messe ce dimanche-là, comme d'habitude. En rentrant chez elle, elle se changea immédiatement pour revêtir sa tenue d'automobiliste. Elle avait pris l'habitude d'aller faire un tour le dimanche, en voiture, et de pique-niquer dans la nature. Philip et Ivy avaient déjà enduré une demi-douzaine de fois ces « réjouissances » dominicales, mais, ce jour-là, ils se firent tirer l'oreille.

— Non, ma tante, pas aujourd'hui, annonça Philip.

Il venait de sortir du garage, les mains et la combinaison étaient maculées de taches de cambouis.

— Tu me laisses sortir toute seule avec la voiture ? demanda Jennifer d'un ton incrédule.

— J'y ai travaillé toute la semaine, dit Philip. Elle est en parfait état.

Il disait la vérité. Il avait été bel et bien obligé de devenir un as de la mécanique. Le sergent Ramey n'aurait pas manqué de le lui reprocher, si les freins ou la direction avaient lâché. Quant à Jennifer, elle connaissait naturellement très bien les véritables raisons de la dévotion soudaine de Philip pour l'automobile.

— Mais je vais dans les bois de Sloan, insista-t-elle. Il y a cette ancienne carrière...

Philip n'ignorait pas l'existence de cette carrière. N'avait-il pas

empêcher sa tante d'y tomber trois semaines plus tôt ? Mais il demeura inflexible.

— Et il y a les sables mouvants. Je pourrais m'y enliser.

— Tu sais très bien maintenant où se trouve cet endroit dangereux, ma tante. Tu peux éviter d'y aller, cette fois.

— Et il y a des bêtes sauvages. Sûrement des ours et des loups...

— C'est ridicule, ma tante. Il n'y en a pas et tu le sais très bien.

— Des serpents venimeux en tous cas. Comment les appelles-tu ? Des trigonocéphales ?

— Oui, c'est ça. Mais maintenant que tu sais comment ils sont, ma tante, je suis certain que tu sauras les éviter.

Elle était furieuse, il s'en rendait compte. Il ne craignait qu'une chose : qu'elle renonce à partir seule. L'argument qu'il avait gardé pour la fin était un chef-d'œuvre de psychologie.

— Maintenant que tu en parles, ma tante, je trouve aussi que les bois de Sloan sont tout à fait dangereux pour le pique-nique. Pourquoi ne vas-tu pas ailleurs ? Tu devrais. Nous irons là-bas ensemble une autre fois.

Elle eut un sourire pervers.

— Je suis tout à fait décidée, dit-elle. Et s'il m'arrive quelque chose, tu sais très bien sur qui en retombera la responsabilité.

Il discuta aussi longtemps qu'il crut nécessaire de le faire, puis quand elle lui en eut donné l'ordre, il alla dans la cuisine prendre le panier contenant les provisions pour le pique-nique. C'était le travail d'Ivy. Tous les dimanches elle préparait le repas. La jeune femme attendait dans la cuisine, avec le panier. Elle était en train d'en fixer le couvercle. Quand elle se tourna vers lui, Philip vit qu'elle était pâle et effrayée.

— Y va-t-elle toujours ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

— Oui. Entêtée comme elle l'est ! Elle croit que nous allons nous tracasser à son sujet, et ça lui fait plaisir. Tout est prêt ?

Elle fit oui de la tête.

— Le repas habituel. Tout paraîtra donc normal. Le serpent est là, au-dessus.

— Es-tu sûre qu'il la mordra ?

— Il a déjà essayé de m'enfoncer ses crocs. Mais quand il a vu que je l'enfermais, il s'est débattu avec furie. Je suis certaine qu'il se sauvera après l'avoir mordue. Ainsi personne ne pourra savoir qu'il était dans le panier.

Philip la serra dans ses bras avec une joie sauvage.

— Ma chérie, dit-il, tu es absolument merveilleuse. Je suis fier de toi. Ton idée est splendide. Et quel courage tu as déployé ! Je n'aurais jamais réussi à tout préparer.

Ivy frissonna dans ses bras.

— Ça n'a pas été facile, reconnut-elle, même avec la canne, il fallait faire vite.

La canne – avec une paire de gants énormes et épais – était sur l'étagère. Ivy se dégagea de l'étreinte de son mari et se saisit de l'instrument, fascinée, semblait-il, par le souvenir de son exploit.

— J'ai fait exactement comme pour capturer le serpent dans les bois de Sloan.

La canne était solide avec une fourche à son extrémité, un peu comme une fronde de gamins, mais les dents avaient à peine cinq centimètres de long. Quant au manche, il avait un bon mètre de longueur.

— J'ai soulevé le couvercle de la boîte dans lequel le serpent était enfermé, avec la canne bien entendu. Il a montré la tête, m'a regardé, et il est sorti. Je m'y attendais ; alors, je suis restée à l'écart. Et puis, j'ai réussi à lui coincer la tête sur le plancher. Elle joignit le geste à la parole. Une fois immobilisé, il n'y a plus qu'à le prendre juste au-dessous de la tête. Bien entendu, il s'enroule autour de ton bras avec rage, mais il faut bien se garder de le lâcher. Brr... J'en ai encore le frisson.

Philip tremblait, le visage couvert de sueur. S'il avait laissé à sa femme la partie la plus dangereuse du travail, c'était plus par lâcheté que par manque d'amour pour elle ; il était encore très épris.

— Tu aurais dû te servir de ces gants, reprocha-t-il ; l'homme qui me les a vendus m'a dit qu'ils convenaient très bien pour se protéger les mains des serpents, dans les bois.

— À quoi bon, dit Ivy en remettant la canne sur l'étagère. Je n'aurais pas pu tenir le serpent aussi bien avec ça. Et puis, mon chéri, il ne fallait pas qu'il morde les gants. Il faut mieux qu'il garde tout son venin pour Jennifer, tu sais.

Philip dut s'incliner devant l'incontestable supériorité de sa femme.

Ils sortirent le panier tous les deux. Jennifer était plantée devant le miroir du vestibule à nouer le ruban de son bonnet sous son menton. Debout à côté de la porte du jardin, le sergent Ramey attendait.

— Le sergent est passé pour voir si tout allait bien, lança Jennifer. J'avais beaucoup de choses à lui dire, et comme je partais seule je l'ai invité à participer à mon pique-nique. Donne le panier au sergent, Philip. Il va le porter dans la voiture.

Il y eut un long moment de silence, pendant lequel Philip semblait essayer de retrouver l'usage de la parole. Son visage était d'une pâleur mortelle et ses yeux vitreux avaient perdu toute expression. Le sergent Ramey, leva un sourcil soupçonneux et fit un pas vers le panier.

C'est Ivy qui intervint. Le regard enflammé qu'elle lança vers son mari et le sourire amène qu'elle décocha au sergent, juraient curieusement.

— Je sais que le sergent aime les prunes en boîte, dit-elle. Ramène le panier dans la cuisine et mets-y une boîte de mirabelles, Philip.

Il lui tendit le panier.

— Je ne sais pas où elles sont.

Mais elle ne voulut pas le lui prendre.

— Elles sont sur la première étagère, mon chéri. Elle avança de quelques pas et lui dit, par-dessus son épaule :

— À moins que tu ne préfères que le sergent s'en passe.

Mis au pied du mur, Philip battit lentement en retraite vers l'office. Quand il eut disparu, Ramey dit.

— Il n'a pas l'air en forme.

— Il est fatigué en ce moment, expliqua Ivy.

— Il ferait bien d'aller voir un docteur.

— Oui, c'est ce que je lui ai dit.

À ce moment, Philip réapparut, courant presque. Il portait le panier. Et aussi la canne fourchue. Et il avait enfilé les gants énormes et épais.

C'est le policier qui remarqua le premier cet accoutrement bizarre. Il prit le panier que lui tendait Philip, et ne put s'empêcher de dire :

— Puis-je vous demander, monsieur Dangerfield, la raison de cet équipement insolite ? Les conserves de prunes sont-elles dangereuses à ce point ?

L'astucieuse Ivy intervint à temps pour empêcher le sergent de formuler d'autres commentaires soupçonneux.

— Philip a acheté la canne et les gants, expliquât-elle en éclatant de son rire argentin, pour les donner à sa tante, afin qu'elle puisse se protéger des serpents quand elle va en pique-nique. Philip se fait tellement de souci pour sa tante, vous savez, sergent. Philip chéri, donne donc tout cela à tante Jennifer.

Stupéfait, Philip tendit la canne puis les gants. Jennifer les prit en formulant des paroles de gratitude. Le sergent n'était pas tout à fait aussi convaincu. Manifestement, cet incident le troublait encore. Il allait sans doute loger cela dans un coin de son cerveau, pour s'en resservir plus tard, à l'occasion. Puis Jennifer et lui prirent congé. De la rue, parvinrent le vrombissement puis le crachotement du moteur de l'auto. Le son alla crescendo puis commença à décroître. À bout de forces, Philip s'effondra sur une chaise.

— Où est le serpent ? demanda Ivy.

— Dans la poubelle.

— Vivant ou mort ?

— Tout à fait vivant quand je l'ai vu pour la dernière fois. Mais il va peut-être s'étouffer là-dedans. Nous n'avons plus que cet espoir, maintenant que tout notre équipement est parti...

— As-tu été mordu ?

— Non, les gants seulement. Deux fois.

Ivy s'assit elle aussi, bien droite, le visage empreint d'une tristesse infinie.

— Cela aurait si bien marché sur Jennifer !

— Déjà sur moi, ça a failli bien marcher. Pourquoi m'as-tu dit de le sortir ? Je pourrais être mort en ce moment.

— Nous sommes dans le coup tous les deux, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sans manifester la moindre sympathie. Alors, il est normal que nous partagions les risques.

Il tremblait encore, des gouttes de sueur perlaient à son front.

— Bien, puisque c'est comme ça, il va falloir trouver autre chose de moins dangereux.

Le visage d'Ivy se durcit. Elle n'était plus aussi jolie qu'autrefois maintenant.

— D'accord, dit-elle, commençons tout de suite à chercher. Si nous n'avons aucun espoir en vue, nous allons devenir fous l'un comme l'autre.

*

* *

C'est au cours de l'hiver que Jennifer, lasse du caractère aseptisé de son existence, s'enticha pour une nouvelle manie moderne : elle se mit à fumer. Philip et Ivy réagirent avec calme ; ils attendaient la bonne occasion. C'est Sarah qui protesta. Le tabac convenait mal aux femmes et il empestait la maison, disait-elle.

Mais quand Jennifer s'alita pour une légère crise de rhumatisme, Sarah s'inquiéta pour de bon. Elle avait entendu dire qu'il était très dangereux de fumer au lit. Souvent les gens grillaient comme des torches. Jennifer rétorquait avec calme que les cigarettes étaient l'un des rares plaisirs qui lui restaient. Et elle était certaine que sa famille ne laisserait pas un accident se produire.

Elle communiqua cet espoir directement à son neveu et à sa nièce. Et tous deux répondirent d'une voix onctueuse qu'ils allaient ouvrir l'œil.

— L'occasion est bonne, dit Ivy à son mari quand ils se retrouvèrent seuls. Sarah pourra dire qu'elle avait prévenu Jennifer. Et rien ne pourra prouver que ce n'est pas Jennifer qui a mis le feu toute seule.

— Cette idée me plaît, dit Philip. Cette vieille taupe est allée trop loin, cette fois. Elle s'est permis de courir un tas de risques en s'imaginant que nous nous casserions le cou pour la protéger. Je suis sûr que c'est pour ça qu'elle s'est mise à fumer. J'en ai la conviction. Personne, pas même le sergent Ramey, ne pourra prouver qu'il y a eu crime. Qu'il essaie !

Ils décidèrent de passer à l'action immédiatement. Jennifer pouvait cesser de fumer d'un moment à l'autre et l'occasion s'envolerait. C'était maintenant, cette nuit même, qu'il fallait agir, pendant que Sarah était encore sous le coup de son émotion. Et puis, ils n'avaient que trop attendu !

Jennifer, à cette époque-là, passait au lit la plus grande partie de son temps. Elle descendait pour les repas, mais elle se retirait très vite. D'après leurs estimations, elle était toujours endormie à dix heures. Pour ne pas risquer une intervention prématurée, ils décidèrent d'attendre onze heures.

Ils sortirent de leur chambre en vêtement de nuit, et, une fois sur le palier, ils tendirent l'oreille. De la chambre de Sarah parvenaient des ronflements sonores. Quant à Jennifer, elle respirait d'un souffle lourd, profond et régulier. Ils poussèrent la porte sans bruit et se coulèrent dans la chambre. Un froid rayon de lune filtrait à travers les rideaux et jetait sur le lit une pâle clarté. Les épaules enveloppées dans un châle duveteux, Jennifer reposait, manifestement endormie.

Ils ressortirent sur le palier, et eurent une dernière conversation à voix basse.

— Ça va être facile, chuchota Philip, elle dort comme une souche.

— Mais elle va peut-être se réveiller et crier, objecta Ivy en proie à une crise subite de pessimisme. Sarah pourrait alors accourir et la tirer hors du lit avant que le travail soit tout à fait fini. Et alors, Jennifer jurera qu'elle ne fumait pas quand elle s'est endormie. Oh ! Philip, que ferions-nous alors ?

Philip fit taire sa femme d'un baiser.

— Ma chérie, si vraiment Jennifer crie et si Sarah se réveille, nous

n'aurons qu'à créer un peu de confusion, c'est tout. Nous enverrons Sarah chercher les pompiers, et je suis bien certain qu'elle ira. Alors, il ne nous restera plus qu'à essayer de sortir ma tante sans y parvenir à temps bien entendu. Et si Sarah ne se réveille pas, à ce moment-là, nous dormirons nous aussi, pendant que le drame se produira.

Ivy acquiesça enfin d'un hochement de tête.

— Tu as les cigarettes de Jennifer ? demandât-elle.

Il sortit une cigarette de sa poche, et la plaça entre ses lèvres. Puis il craqua une allumette sur son ongle et approcha la flamme du bout de la cigarette. Il aspira une bouffée et une lueur rouge cramoisi scintilla dans l'obscurité. Ivy souffla sur l'allumette pour l'éteindre.

La main dans la main, ils rentrèrent dans la chambre. À pas de loup, ils se glissèrent jusqu'au lit et s'arrêtèrent pour procéder à un dernier examen des lieux. Jennifer n'avait pas bougé. Philip prit la cigarette de sa bouche, choisit un gentil petit pli bien net dans le châle de sa tante pour l'y placer et se pencha en avant, silencieux et rapide, la main tendue.

— Ainsi, vous voulez me tuer ! s'écria soudain Jennifer. Elle ouvrit les yeux tout grands et s'assit dans son lit.

Les deux conspirateurs étaient trop atterrés pour pouvoir ouvrir la bouche.

— Je m'en suis aperçue aussitôt que j'ai vu ce revolver, poursuivit Jennifer d'un ton triomphant. Depuis ce jour-là, je n'ai jamais plus dormi tranquille. Vous croyez que parce que je me couche la première, je m'endors la première ? Vous ne vous rendez donc pas compte que toutes les nuits je vais vous voir tous les deux, et je m'assure que vous dormez avant de m'assoupir moi-même. Alors, j'avais raison, n'est-ce pas ?

Elle riait presque tant elle était contente d'elle et de son habileté.

C'est Ivy qui se reprit la première.

— Nous allons attendre dans notre chambre l'arrivée du sergent Ramey, dit-elle d'un ton résigné, empreint d'une certaine amertume.

— Je n'ai pas l'intention d'appeler le sergent Ramey.

C'était le second coup de théâtre de la soirée et Jennifer ne pouvait

plus contenir sa joie.

— Vraiment ? s'exclama Ivy.

— Ce n'est pas la peine. Dans la plupart de mes activités, je bénéficie de la protection de mon gentil neveu et de sa gentille femme, qui ne pensent qu'à leur propre sécurité, bien entendu. Quant à leurs tentatives de meurtre maladroites, et à leurs efforts pour faire croire à un accident, j'ai parfaitement confiance en ma propre intelligence. Il y a longtemps que j'ai décidé que, si je ne suis pas plus astucieuse que vous deux réunis, je mérite de mourir et vous méritez tous les deux d'hériter de ma fortune. Mais je n'ai rien à craindre de ce côté. Et puis, ce petit jeu m'amuse... Bon ! maintenant, il se fait tard, si ça ne vous ennuie pas, vous allez me laisser dormir ; il en est grand temps.

Là-dessus, elle se recoucha et ferma les yeux. Les deux apprentis assassins n'avaient plus qu'à battre soigneusement en retraite. Ils sortirent à la hâte, fermèrent la porte derrière eux et filèrent vers leur chambre. Une fois chez eux, Philip s'aperçut qu'il tenait toujours la cigarette et qu'elle lui brûlait les mains. Il l'écrasa dans un cendrier en proférant un juron.

— Alors, es-tu décidé à quitter cette maison, maintenant ? demanda d'une voix vibrante Ivy qui sentait tout s'écrouler autour d'elle. Vas-tu lui procurer le plaisir de notre présence ici et la laisser continuer à se moquer de nous ? C'est absolument intolérable.

Philip s'allongea sur le lit, fixant sur le plafond un regard vide.

— Nous ne sommes pas des imbéciles, répondit-il d'une voix blanche. Seulement, nous avons une poisse incroyable.

— Moi, je laisse tomber, Philip. Il est impossible de tuer ta tante. Cette femme nous a jeté un sort. Si tu ne veux pas venir avec moi, je partirai toute seule. Décide-toi.

Il dit doucement :

— Sais-tu ce que Jennifer ferait si nous partions ? Elle absorberait un poison agissant lentement, et quand elle serait sur le point de mourir, elle jurerait au sergent Ramey que c'est nous qui lui avons administré le toxique avant de nous échapper, pour être loin d'elle au moment où elle mourrait. Le sergent nous ferait arrêter, et en un tournemain, nous aurions un crime sur le dos. Crois-moi, Ivy, c'est ainsi que les choses se passeraient.

Ivy s'assit. Des rides s'étaient soudain creusées sur son visage.

— Que faut-il faire alors, Philip ? demanda-t-elle d'un ton radouci.

— Ce que nous allons faire ? Nous allons continuer comme par le passé. Nous allons veiller à ce qu'il n'arrive rien à Jennifer, éviter tout accident qui puisse ressembler à un meurtre. Et continuer d'essayer de trouver le moyen de commettre un crime qui ait l'air d'un accident. Avec du temps, ma chérie, je suis sûr que nous y parviendrons.

*

* *

Ils étaient dans la bibliothèque quand le docteur descendit et leur apprit que Jennifer était morte. Ramey, qui avait laissé à Sarah des instructions précises pour qu'elle l'appelle aussitôt après l'événement, arriva quelques minutes plus tard. Ils le virent monter l'escalier. Peu après, il était redescendu et il les avait rejoint dans la bibliothèque.

— Alors, monsieur Dangerfield, dit-il, votre tante est morte.

— Oui, je le sais, rétorqua Philip qui n'avait aucune envie de faire preuve de politesse hypocrite envers le policier.

— Vous n'avez rien à dire, monsieur Dangerfield ?

— Non. Pourquoi voulez-vous que j'aie quelque chose à vous dire ?

— Sur la cause possible du décès de votre tante ?

— Sa mort est parfaitement naturelle, que je sache. Mais la cause exacte, c'est au docteur de vous la donner, inspecteur Ramey.

— Justement, monsieur Dangerfield. Disons plutôt que c'est au *coroner*. Vous aurez bientôt de mes nouvelles...

Philip perdit patience. Il se leva en proie à une violente irritation.

— Inspecteur Ramey, ma tante avait quatre-vingt-dix ans. Je crois qu'il est tout à fait flagrant qu'elle est morte de vieillesse. Vous ne pouvez pas envisager une autre hypothèse !

L'inspecteur leva ses sourcils gris. Son énigmatique sourire creusa davantage les rides de son visage. Il avait officiellement pris sa retraite depuis des années, mais il avait longtemps attendu cet instant.

— Nous verrons, monsieur Dangerfield, nous verrons.

Il sortit. Ils entendirent la porte claquer derrière lui. Quelques secondes plus tard, sa voiture s'éloignait.

Philip se tourna vers sa femme. Son regard erra un moment sur ce visage maigre et fatigué, sur les cheveux légèrement en désordre qui le couronnaient comme une auréole blanche et vaporeuse. Pauvre Ivy ! Puis il vit ses yeux qui brillaient d'un éclat fiévreux et il s'aperçut qu'ils la questionnaient.

— Lui as-tu donné quelque chose, Philip ?

— Non.

— Moi non plus.

— Ça me soulage...

— Vraiment ? Je suis heureuse de te voir si calme et si sûr de toi, Philip. Je viens de penser qu'elle a très bien pu s'administrer le poison toute seule.

The Dangerfield saga.
Traduction de Stéphane Rouvre.

LA MORT EN PRIME

par RICHARD HARDWICK

John Crowley et moi n'entretenions que des relations très espacées. Nous avions été ensemble à l'Université et travaillions tous les deux pour la Compagnie Industrielle Graves où nous nous rencontrions quotidiennement à l'usine, mais c'était là nos seuls liens d'amitié. L'avancement de Crowley avait été beaucoup plus rapide que le mien. J'attribuais cette ascension à son caractère intrigant et poursuivait, quant à moi, mon travail sans enthousiasme. Si je buvais un peu plus chaque année, ce n'était guère de ma faute. Je considérais que j'avais des excuses.

La lettre de Crowley me parvint le mercredi. J'ignorais qu'elle était de lui avant de l'ouvrir. Il n'y avait pas d'adresse au dos de l'enveloppe. C'était une grosse enveloppe jaune, qui contenait une lettre dactylographiée et une seconde enveloppe cachetée. Je posai celle-ci sur mon bureau et lus la lettre :

Cher Ted, je dois te dire que ma vie dépend de la façon dont tu suivras mes instructions. Premier point, n'ouvre pas l'enveloppe cachetée. Je dis cela autant dans ton intérêt que dans le mien.

Je regardai l'enveloppe jaune posée sur mon bureau. Je levai les yeux pour m'assurer que personne ne m'observait. Les employés et sténographes qui m'entouraient étaient plongés dans leur travail. Je glissai l'enveloppe dans le tiroir de mon bureau et poursuivis la lecture de la lettre.

Si je ne te donne pas de nouvelles avant jeudi 21 à six heures du soir, fais suivre cette enveloppe cachetée à la « Sentinelle du Courrier », à l'attention de Welborn Trawick.

C'était tout. Elle était signée, *John Crowley*. Je savais que la signature était authentique. Je l'avais vue plus d'une fois sur des lettres et bulletins de la compagnie.

Perplexe est un qualificatif bien faible pour exprimer l'état dans lequel je me trouvais lorsque je reposai la lettre. De toute évidence, Crowley craignait de perdre la vie et les raisons de cette crainte se trouvaient dans cette enveloppe jaune, placée dans le tiroir de mon bureau. Il me vint soudain à l'esprit que quel qu'en fut le contenu et le

danger de mort qu'elle faisait courir à Crowley, cette enveloppe pouvait tout aussi bien faire peser sur moi les mêmes menaces. Avant toute chose, je dois préciser que je suis le plus doux des hommes. Je ne suis jamais passé pour courageux. J'évite, par principe, les situations embarrassantes. Et voilà qu'une vague relation me plaçait, Dieu sait pourquoi, dans le même danger mortel que lui.

Ma première réaction fut de lui renvoyer aussitôt cette fichue enveloppe. Je parcourus la lettre une seconde fois et relus l'heure et le jour qu'il y avait mentionnés. Jeudi 21 à six heures du soir. C'était aujourd'hui mercredi. Je décrochai mon téléphone et demandai à la standardiste de me passer le bureau de John Crowley.

— Allô. Le bureau de M. Crowley.

— M. Crowley est-il là ? demandai-je.

— M. Crowley est en voyage, monsieur, répondit machinalement la secrétaire.

En voyage. Je jetai un coup d'œil sur l'enveloppe. Le cachet indiquait qu'elle avait été postée en ville, le 19 juin à sept heures du soir.

— Je suis... J'hésitai. Je suis un ami de John. Depuis quand est-il absent ? Savez-vous quand il rentrera ?

— Il nous a quittés vendredi dernier, monsieur, et sera de retour après-demain, dit la jeune femme. Voulez-vous me laisser un message ?

— Non. Non, merci, dis-je. Je raccrochai d'un air pensif. Il y avait donc cinq jours qu'il avait quitté la ville.

Cependant, le cachet de la poste indiquait que la lettre avait été postée hier, en ville. Je ne pouvais, logiquement, conclure qu'à une affaire de chantage. Crowley faisait chanter quelqu'un et quelque chose ne tournait pas rond. Mais pourquoi m'avait-il choisi comme intermédiaire ? De cela je n'avais pas la moindre idée.

Entouré comme je l'étais d'une douzaine d'autres bureaux, il me semblait avoir une bombe dans mon tiroir. La bibliothèque réservée aux ingénieurs se trouvait en face du bureau où je travaillais. Je sortis discrètement l'enveloppe du tiroir, pris une pile de papiers sur le bureau et sortis dans le couloir. J'entrai dans la bibliothèque et m'installai à une table derrière les étagères. Le regard fixé sur

l'enveloppe, je tentai de rassembler mes souvenirs. Nombre de détails qui m'auraient intrigué chez John Crowley s'expliquaient maintenant. Il ne gardait jamais longtemps la même voiture et habitait un luxueux appartement qui devait lui coûter au moins trois cents dollars par mois, j'en étais sûr.

Je compris brusquement que c'était cette petite enveloppe jaune qui avait donné tout cela à Crowley – et peut-être plus encore. Cette petite enveloppe jaune lui avait donné ce que sa formation, malgré un travail laborieux, n'aurait jamais pu lui apporter – ce que la mienne ne m'avait pas donné non plus. Un frisson d'excitation me parcourut. Mon avenir était là, devant moi, sur cette table ! Je regardai autour de moi. La bibliothèque était vide. Je déchirai l'enveloppe et en sortis une liasse de papiers. Je ne les lus pas immédiatement. Ce petit tas de papiers valait une existence humaine. Si je les gardais ma vie serait l'enjeu d'une simple erreur. Je décidai que si Crowley m'appelait avant l'heure convenue, je lui annonçerais simplement qu'il avait un associé. S'il ne m'appelait pas, les papiers m'appartiendraient. J'étais certain que Crowley réapparaîtrait. Mais ce que je ne comprenais toujours pas, c'était pourquoi il n'avait pas conservé ces papiers et pourquoi il me les avait envoyés à moi. Un geste de désespoir, sans doute.

Je chassai ces pensées et dépliai les papiers. Le premier était une lettre adressée à Welborn Trawick, rédacteur en chef de la « Sentinelle du Courrier ». Crowley y avouait ses activités de maître-chanteur. Je demeurai abasourdi. L'homme qu'il faisait chanter était Benjamin Graves, directeur de la Compagnie Industrielle Graves ! Benjamin Graves ! Patron d'un millier d'ouvriers, pilier de la société, exemple vivant de la réussite en affaires, citoyen modèle – en un mot, le symbole d'une réussite totale dans la vie.

Crowley était bref dans son exposé. Les documents étaient numérotés et pourtant, dans la dernière phrase de sa lettre, il laissait apparaître une certaine émotion. *S'il existe quelqu'un de plus vil qu'un maître chanteur, c'est un assassin*, écrivait-il avant de signer.

Je feuilletai les autres papiers. Ils contenaient les preuves détaillées du rôle qu'avait joué Graves dans un certain nombre de « rackets ». Les preuves concernant ses fraudes fiscales étaient suffisantes pour le mettre à l'ombre pendant quelques années.

Quel que fût l'homme qui avait réuni ces papiers, il avait dû jouir de la pleine confiance de Graves. J'étais certain que Crowley n'était pas celui qui avait constitué le dossier.

Le dernier document était bref et son écriture m'était totalement inconnue. Les caractères tremblés de la lettre indiquaient clairement qu'elle avait été écrite sous l'effet de quelque affliction. Je découvris bientôt la nature de cette affliction. L'auteur de la lettre était mourant lorsqu'il l'avait écrite. La lettre elle-même était une accusation contre Benjamin Graves que l'auteur dénonçait comme son assassin. Elle était signée Evan Saul.

Ce nom ne m'était pas étranger. Evan Saul avait été un ami de longue date de Benjamin Graves. Ils avaient fondé ensemble la Compagnie Industrielle Graves. Je repensai aux circonstances qui avaient entouré la mort de Saul. L'événement s'était produit peu de temps après que je sois entré à la Compagnie. Avait-on parlé d'un coup de fusil ? En tout cas, on avait conclu à une mort accidentelle. La lettre était contresignée par John Crowley. Ce qui expliquait tout. Comment Crowley était-il entré en possession des documents et pourquoi le meurtre d'Evan Saul avait-il été pris pour un accident ? Crowley était probablement arrivé immédiatement après que Graves eut tiré sur Saul. Effrayé, Graves s'était enfui et Crowley avait obtenu l'aveu du mourant. Il connaissait probablement l'existence des autres papiers et, peut-être même, avait été un complice de Saul dans une première opération de chantage.

Tout cela, bien sûr, n'était que suppositions. Saul et Crowley étaient tous deux éliminés, le premier sans aucun doute, le second selon toute probabilité. Midi sonna lorsque je remis les papiers dans l'enveloppe. J'éprouvai le besoin de réfléchir calmement. Mon plan devait être parfait ou je connaîtrais la même fin que Saul.

Les couloirs déversaient une foule d'employés. Je fourrai l'enveloppe dans la poche intérieure de mon pardessus et sortis de la bibliothèque. Dehors, le concierge me fit un signe de tête comme je franchissais la grille. J'arrêtai un taxi. Je n'avais guère l'habitude de prendre un taxi pour aller déjeuner. À vrai dire, je quittais rarement le bureau pendant cette heure de liberté. Mais cette journée était exceptionnelle à tous les points de vue. Ce que je ferais aujourd'hui transformerait mon avenir du tout au tout.

Je demandai au chauffeur de me conduire à la plage et me renversai sur la banquette de cuir comme il mettait le moteur en marche.

Quel avait pu être l'événement soudain et précipité qui avait conduit Crowley à m'envoyer l'enveloppe ? Il ne l'avait certainement pas prévu. Sinon, pourquoi Crowley m'aurait-il transmis ces

documents – qui avaient constitué son gagne-pain pendant si longtemps – et pris le risque de les partager avec moi ou de me donner l'idée d'aller les montrer à Graves ?

D'aller trouver Graves ne résoudrait rien, bien sûr – à moins d'y aller avec une proposition. Je n'avais jamais imaginé qu'une telle chose puisse m'arriver et, émotif comme je l'étais, je ne me sentais pas prêt à devenir maître chanteur du jour au lendemain. Et pourtant, une telle occasion ne se présenterait pas deux fois, l'occasion de tenir en mon pouvoir un homme éminemment riche. Un homme intelligent, aussi. Cela, je ne devais pas l'oublier. De nature sympathique, il était habile et rusé en affaires. Il était difficile d'imaginer que le gentleman aux cheveux blancs qui appelait presque les mille ouvriers de son usine par leurs prénoms, était un assassin.

Le taxi arrivait en vue de la plage. Entre les motels qui bordaient la rue, s'alignaient des bars, des cabarets et des restaurants. L'eau m'en vînt à la bouche. J'eus brusquement envie d'alcool.

— Arrêtez-vous là, dis-je au chauffeur, ayant repéré plusieurs bars à cet endroit précis de la rue. Je les connaissais bien. Le chauffeur freina. Je payai et descendis. Entrer dans un bar par la chaleur étouffante de midi était un peu comme trouver une oasis au milieu du désert torride. Je me hissai sur un tabouret et commandai un cocktail. Je n'avais pas l'habitude de boire de l'alcool – ou toute autre boisson plus forte que la bière – à cette heure de la journée. Mais à situation exceptionnelle, boisson exceptionnelle. J'avalai mon cocktail d'un trait et en commandai un second. Comme je le dégustai lentement, tout devint extrêmement clair dans mon esprit. Je vidai mon verre en souriant et me dirigeai vers la cabine téléphonique. Je composai le numéro de mon bureau.

— Allô, Sue ? Ted Wallace à l'appareil. Écoutez, je ne viendrai pas cet après-midi. Oui, c'est cela. Ce que vous direz à Osgood ? C'était le chef de bureau. Dites-lui d'aller au diable ! Je raccrochai en riant. Je savais qu'elle ne lui dirait pas cela, mais je savais aussi qu'Osgood exploserait lorsqu'elle lui dirait que j'avais téléphoné pour dire que je ne viendrai pas.

Mais lorsque Osgood me reverrait, j'aurais la hache en main. J'étais maintenant maître chanteur et le puissant Benjamin Graves serait ma victime.

Lorsqu'on se lance dans une affaire de chantage pour la première fois, on ne se précipite pas aussitôt chez la victime de son choix en lui disant de passer la monnaie sous prétexte de preuves irréfutables. D'autres peuvent le faire – mais moi je ne le fis pas. Je commençai par avaler une bonne quantité de cocktails. J'ai toujours eu un faible pour les cocktails-martini et le premier jour de ma nouvelle carrière devait être convenablement inauguré. Je regagnai mon appartement au petit matin, Dieu sait comment. Il me semble que je fus réveillé par la sonnerie du téléphone posé près de mon lit. Je tournai les yeux vers le réveil de la commode. Dix heures. La lumière, filtrant à travers les stores vénitiens me confirma qu'il était bien dix heures du matin. Je décrochai à grand-peine l'appareil et me recouchai sur l'oreiller.

— Allô ? Ma voix résonna étrangement, comme sortant du fond d'un puits.

— Wallace ? Osgood à l'appareil. Ce n'était pas spécialement le genre de voix qu'on aime entendre au réveil. Venez-vous ce matin ou dois-je considérer que vous ne faites plus partie de la maison ?

Sa voix était plus que sarcastique. La tête encore lourde de mes libations de la veille, je répondis :

— Faites tout ce que vous voulez mais cessez de m'appeler à cette heure indue ! Et je raccrochai brutalement.

Assis là, à moitié ivre, au bord de mon lit, la réponse que j'avais faite à Osgood me sembla soudain terriblement comique. Je songeai que j'aurais pu lui dire des tas d'autres choses aussi drôles et faillis le rappeler. Mais sitôt revenu à la position verticale, je me ressentis des suites fâcheuses de ma joyeuse nuit. Je perdais mon euphorie sous l'influence d'une solide gueule de bois. Je perdais nettement mon sens de l'humour lorsque je commençai à me dégriser.

Nous étions jeudi – le jeudi 21 juin. Je pris un bain, m'habillai et décidai d'attendre jusqu'à six heures de l'après-midi. Comme les effets de l'alcool se dissipaient peu à peu, je commençai à éprouver de sérieuses inquiétudes au sujet de toute cette affaire. J'arpentai la petite chambre. Les pensées se succédaient, rapides, dans ma tête. L'une d'elles, en particulier, ne cessait de me harceler. Pourquoi Crowley m'avait-il choisi pour envoyer les papiers ? J'étais certain qu'il était le seul à savoir où se trouvaient ces documents, exception faite de moi-même. Puis je commençai à me demander ce qui se passerait si quelqu'un entreprenait de lui faire dire où ils étaient ; et s'ils l'apprenaient ils ne manqueraient pas de venir me trouver.

Je me sentis soudain couvert d'une sueur glacée. Dans quelle histoire m'étais-je embarqué ? Si Graves avait fait assassiner Crowley, il n'hésiterait pas à me faire subir le même sort. J'imaginai ce qu'un homme était capable de faire lorsque, après avoir été victime d'un chantage pendant plusieurs années, il découvrirait que quelqu'un d'autre prenait la succession. Un simple meurtre risquait de ne pas le satisfaire. Après avoir lu les documents concernant les rapports qu'entretenait Graves avec le « milieu », je me rendis compte que je n'aurais pas agi plus stupidement en tentant d'attraper un tigre par la queue.

Il n'était pas tout à fait midi lorsque je fourrai les papiers dans ma poche et me précipitai en bas de chez moi. Le garage derrière la maison était presque vide. Il n'y avait pas d'autres voitures que la mienne. Comme je m'engageais sur l'allée cendrée qui menait au garage, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Chaque box vide constituait une cachette possible pour les hommes de Graves. Le vent, s'engouffrant dans le garage, fit claquer une porte derrière moi. Je sursautai. Je tremblais comme un enfant n'osant entrer dans une pièce obscure. Chaque muscle de mon corps était tendu. Je montai dans la voiture. Comme par miracle, le moteur se mit en marche et je me retrouvai dehors, roulant vers le Sud. Je roulai au hasard, savourant un anonymat qui me rendait peu à peu mon assurance.

J'achetai une bière au guichet d'un resto-route près de la baie. J'allumai la radio et écoutai quelque temps la musique. Le speaker annonça les nouvelles de la mi-journée comme j'avalais ma seconde bière et entamais un hamburger. J'écoutai d'une oreille distraite les informations habituelles – politique, relations internationales, résultats sportifs – autant de choses qui m'auraient intéressées en temps ordinaire. Lorsque le speaker commença à énumérer les nouvelles locales, je ne prêtai pas aussitôt attention au nom qu'il venait de prononcer – le nom de John Crowley. Je saisis seulement la dernière phrase.

« Crowley roulait apparemment à faible allure lorsque sa voiture quitta la route pour aller s'écraser au fond d'une gorge de cent cinquante mètres. Selon les déclarations de ses employeurs, la Compagnie Industrielle Graves, Crowley rentrait d'un voyage d'affaires. Cet accident est le trente et unième... » J'éteignis la radio.

Crowley était mort. Je savais qu'il ne s'agissait pas d'un accident. Je commandai une autre bière et repensai tristement à mon travail perdu qui, certes, ne m'aurait jamais valu la gloire mais ne m'aurait jamais attiré d'ennuis non plus.

Il fallait que je fasse quelque chose. Je n'étais pas spécialement impatient, à ce moment, de mettre en action mes projets de chantage. J'étais soucieux avant tout de prolonger mon existence jusqu'à ce que j'aie trouvé une solution. J'étais persuadé que Graves savait désormais qui détenait les papiers. J'étais également persuadé qu'il me recherchait. En ce moment même, ses hommes m'attendaient probablement dans mon appartement.

Une panique irraisonnée s'empara de moi. Je n'avais jamais eu si peur de perdre la vie.

C'est alors que j'aperçus la boîte aux lettres bleu, blanc, rouge, de l'autre côté de la rue. Le nom du rédacteur que Crowley avait mentionné dans sa lettre surgit dans ma mémoire. Une idée me traversa l'esprit. J'ouvris la boîte à gants et fouillai dans le tas de cartes routières et de lunettes de soleil brisées. Derrière deux ouvre-bouteilles, je trouvai un carnet de timbres-poste. Je les collai tous sur l'enveloppe et rédigeai l'adresse suivante : *M. Bill John, Poste Restante, East Side Branch, E. V.*

J'ajoutai dans le coin supérieur gauche : *En cas de non réclamation dans les cinq jours, retourner à : W. Trawick, Rédacteur, « Sentinelle du Courrier », En Ville.*

Trois fois de suite, je manquai de me faire écraser en traversant la rue. Lorsque la lettre eut disparu à l'intérieur de la boîte, j'eus l'impression d'être sorti, in extremis, de la chambre à gaz.

Le dossier était en lieu sûr. Pour un débutant, je ne me débrouillais pas si mal.

*

* *

Il me fallait aller voir Graves maintenant. Je pris la direction de mon appartement. Ce n'était peut-être dû qu'à l'aspect sinistre de l'immeuble, mais lorsque j'entrai dans le garage derrière la maison j'éprouvai la même sensation qu'en partant. Mes pas résonnaient anormalement sur l'allée cendrée et la porte de service de l'immeuble se referma trop brutalement lorsque j'entrai dans le hall. J'habitais au troisième étage et, comme d'habitude, je me trouvai légèrement essoufflé en introduisant la clef dans la serrure. Dès que j'en aurai fini avec Graves, j'emménagerai dans un immeuble avec ascenseur, pensai-je.

J'ouvris la porte, entrai. Une main puissante m'attrapa par le

revers de mon veston. Un bras me projeta violemment en arrière et, perdant l'équilibre, je fis un vol plané au milieu de la petite chambre avant d'aller m'écraser contre le mur face à la porte. Je me retrouvai à plat ventre sur le plancher, ne sachant trop à quoi m'attendre mais présumant toutefois que ce ne serait rien de bon.

Ils étaient deux, costauds, impersonnels. Ceux qui avaient fait parler Crowley, sans doute, avant de l'expédier par-dessus la falaise. Il m'apparut soudain que Graves devait être à bout de nerfs pour prendre ainsi le risque de voir les papiers publiés. Quelle preuve avait-il que je ne suivrais pas les instructions de Crowley et n'expédierais pas l'enveloppe ? En leur donnant mon nom, Crowley les avait sûrement mis au courant de ces instructions. Les documents pourraient être déjà entre les mains du journaliste – mais non ! Il n'était pas encore six heures du soir ! Si j'avais suivi les instructions de Crowley et n'avais pas ouvert l'enveloppe, ces gangsters auraient très bien pu me surprendre avec les documents et Graves serait définitivement hors d'affaire. Il semblait bien que j'étais dans le pétrin jusqu'au cou. Il n'y avait plus moyen de revenir en arrière.

— Debout, dit l'homme qui était le plus près de moi.

Sa voix était anormalement aiguë pour un individu de sa taille. Je me levai péniblement. Il me poussa sur le divan.

— Tu veux t'éviter des ennuis ? dit-il.

Derrière lui, l'autre frottait doucement sa main gauche contre la paume de sa main droite. Toutes les deux secondes, il abattait son poing avec un bruit de tonnerre. Tout cela était très subjectif.

Si leur projet était de m'épouvanter, la réussite était totale. J'avais la gorge sèche et tremblais de tous mes membres. Je réalisais que je me trouvais en présence de deux tueurs pour qui le mot « raison » était parfaitement inconnu. Ils se bornaient à suivre des instructions et j'étais certain que ces instructions dépendraient des réponses que je ferais à leurs questions.

— Que voulez-vous ? demandai-je, tout en sachant que ma question était parfaitement stupide.

— Ce que nous voulons ?

L'homme à la voix flûtée regarda l'autre avec un petit sourire. Il reporta son regard sur moi, mais cette fois-ci il ne souriait plus.

— John Crowley a dit que tu avais quelque chose pour nous. Une enveloppe. Ce furent ses dernières paroles.

— Paix à son âme, dit l'autre, d'un ton moqueur.

Je ne savais que faire.

— Je veux voir Graves. Je n'ai rien à faire avec vous. Je veux voir Graves !

Ce fut tout ce qui me vint à l'esprit.

— Crowley a dit que tu ne comprendrais peut-être pas. Il a dit que tu étais du même genre que lui...

Un poing énorme surgit brusquement devant moi et s'abattit sur mon crâne. J'éprouvai une douleur fulgurante dans l'oreille et m'effondrai au milieu des coussins. Je sentis du sang couler sur ma chemise.

— Attendez ! Je ne l'ai pas ! Appelez Graves ! Dites-lui qu'il faut que je le voie...

Ma voix se brisa comme un second coup de poing m'atteignait à l'estomac. J'avais roulé sur le plancher. Le souffle me manquait. La chambre sombra dans l'obscurité.

*
* *

J'entendais dans un demi-brouillard qu'on se servait de mon téléphone. J'ouvris péniblement les paupières. L'un des deux hommes tenait le récepteur de mon appareil.

— Il ne l'a pas. On a fouillé la piaule et la voiture. Il ne l'a pas. Il dit qu'il veut voir Graves.

Il hocha la tête plusieurs fois, puis raccrocha. Je me demandai combien de temps j'étais resté sans connaissance. Assez longtemps, sans doute, pour que l'un des deux descende au garage et fouille ma voiture.

Je m'apprêtais déjà à subir un nouvel assaut lorsque, à mon grand étonnement, les deux hommes quittèrent la place. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi ils m'abandonnaient avec quelques bleus alors qu'ils avaient tué Crowley. Décidément, la carrière de maître chanteur

se révélait de plus en plus compliquée et je n'avais même pas encore parlé à Graves.

Après un bain et quelques soins hâtifs à mon oreille fendue, je descendis au garage. L'intérieur de ma voiture était un vrai champ de bataille. Les coussins gisaient sur le sol du garage. Le tapis du plancher était déchiré. Le coffre vidé. Ils n'avaient rien négligé. Je remis tout en place et gagnai le centre de la ville. J'avais décidé que ma première étape serait la Compagnie Industrielle Graves mais je n'avais pas fait la moitié du chemin que déjà mes nerfs lâchaient.

Apercevant au loin les trois lettres du mot *Bar*, je sentis que non seulement ce serait une bonne idée de m'y arrêter, mais une nécessité.

Je n'avais jamais autant apprécié un verre d'alcool. Je pensai alors qu'il serait peut-être bon d'appeler Graves pour décider d'un rendez-vous. J'entrai dans la cabine téléphonique à côté du « juke box » et composai le numéro de l'usine. J'obtins la secrétaire de Graves.

Il ne suffit pas d'appeler le bureau de Benjamin Graves en disant : « Passez-moi Ben », pour entendre sa voix à l'autre bout du fil. La secrétaire proposa de me donner un rendez-vous si je lui expliquais l'objet de mon appel.

— Je m'appelle Ted Wallace. Il s'agit d'une affaire confidentielle.

— Un instant. Je vais voir si M. Graves est là.

Elle revint au bout de quelques secondes.

— Je suis désolée, monsieur. M. Graves est en conférence aujourd'hui. Voulez-vous passer jeudi prochain à deux heures ?

— Jeudi ! Mais c'est insensé ! dis-je brusquement. Écoutez-moi bien. Vous allez immédiatement prendre un crayon et inscrire mon nom sur un bout de papier. Puis vous irez le porter sur son bureau. Dites-lui que je serai là dans une demi-heure !

Elle ne devait pas être spécialement habituée à ce genre de traitement. Je crois bien que je lui avais cloué le bec. Elle marmonna enfin qu'elle allait faire une seconde tentative et quitta l'appareil. Je profitai de ce laps de temps pour passer la tête hors de la cabine et commander un autre verre. Le garçon me l'apporta comme elle revenait au téléphone.

— Monsieur Wallace ? M. Graves vous recevra dans une demi-

heure, dit-elle. Le ton de sa voix m'apprit qu'elle était plus qu'étonnée de voir le rendez-vous accordé.

— J'y serai.

Je faillis éclater de rire. J'aurais aimé voir la tête du vieil homme lorsqu'elle lui avait donné le message.

Je retournai dans la salle et vidai mon verre. Tout en contemplant les rangées étincelantes de bouteilles derrière le bar, je décidai qu'un verre de plus ne me ferait pas de mal. Il me ferait plutôt du bien.

Je commandai un double.

En dépit des fortifiants que je venais d'avalier, je me sentais légèrement nerveux en longeant le couloir de marbre qui menait au bureau de Graves. Il me semblait absurde d'être aussi inquiet. Après tout, c'était Graves qui était dans le pétrin – pas moi. Mais en repensant à Crowley et à mon oreille aplatie, cela ne me sembla pas tout à fait évident.

La secrétaire me fit entrer immédiatement et je me trouvai brusquement en face du grand homme lui-même. En le regardant, j'eus l'impression que les papiers qui attendaient l'imaginaire Bill Johns au bureau de poste d'East Side n'étaient qu'une énorme plaisanterie – une machination diabolique destinée à discréditer ce vieux gentleman aux cheveux blancs, au regard vif plein de bonté qui me souriait, derrière son bureau, comme si j'étais son fils préféré.

— Asseyez-vous, Ted.

Il m'indiqua le fauteuil à côté de son bureau.

— Cigare ?

Il poussa devant moi un coffret finement ciselé. Je ne fume pas, mais j'acceptai néanmoins. Benjamin Graves se renversa dans son fauteuil et alluma son cigare.

— Vous étiez un ami de John Crowley, n'est-ce pas ? dit-il derrière un nuage de fumée. Quel horrible accident ! Particulièrement regrettable lorsqu'on songe au brillant avenir qui attendait ce garçon.

Il avait parlé d'une voix douce mais il y avait quelque chose dans ses yeux, une pointe d'ironie, pouvant laisser croire qu'il allait ponctuer la fin de sa petite oraison funèbre par un retentissant coup

de poing.

— Je connaissais – vaguement – Crowley, dis-je, étonné de ne pas reconnaître le son de ma propre voix. Je ne savais même plus ce que je voulais dire.

Son regard pétilla derrière le nuage de fumée qui enveloppait le bureau et un sourire fugitif passa sur ses lèvres minces. Son visage se durcit soudain. Il regarda vers la porte derrière moi.

— J'avais demandé de ne laisser entrer personne !

Je me retournai. Une femme splendide se tenait dans l'encadrement de la porte. Ses cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules. Ses yeux sombres fixaient Graves d'une façon légèrement provocante. Ce regard n'était pas non plus dénué d'intelligence.

Sa voix ne détonnait pas.

— Est-ce une façon de parler à sa femme ?

Elle s'adressait à lui mais ses yeux ne me quittaient pas.

Le résultat ne se fit pas attendre. Il se leva et s'avança vers elle.

— Je suis désolé, chérie, mais les affaires sont les affaires. Descends tout de suite au club. Je t'y rejoindrai pour déjeuner.

Elle me regardait toujours.

— Tu ne nous présentes pas, Benjamin ? dit-elle.

J'oubliai momentanément l'objet de ma visite. Je ne m'attendais pas à une telle réaction de sa part. Il lui saisit le bras et la mit brutalement dehors.

— Je te verrai plus tard ! dit-il en claquant la porte derrière elle.

Lorsqu'il regagna son fauteuil on eût dit que rien n'avait interrompu notre conversation.

— Alors, de quelle affaire urgente vouliez-vous m'entretenir, Ted ?

Il souriait d'un air si bienveillant qu'il me sembla que je faisais une stupide erreur. Cet homme ne pouvait être celui dont parlait le dossier. Mais le souvenir de Crowley et du couple de tueurs de mon appartement me redonna courage.

— Je pense que vous êtes au courant, monsieur Graves. John Crowley m'a légué quelque chose. (J'étais satisfait du choix de mes mots.) Un objet auquel vous avez porté quelque intérêt pendant un certain temps, je crois.

Le vieil homme laissa tomber le masque aussi facilement qu'il l'avait mis.

— Je me demandais qui prendrait la succession, susurra-t-il. Je ne m'attendais pas à une mauviette de votre espèce.

Puis il me regarda droit dans les yeux et dit :

— Eh bien ?

Il me tendait la perche. Je n'avais plus besoin de tergiverser.

— Je dois vous dire monsieur Graves...

J'avais l'intention de l'appeler « Graves » tout court, mais le « monsieur » m'échappa.

— Je dois vous dire d'abord que les papiers sont en lieu sûr. S'il m'arrivait quelque chose, les documents seront transmis à qui de droit sans intermédiaire. J'ai tout prévu. Deuxièmement...

Benjamin Graves leva une main qui savait obtenir le silence lorsqu'elle le voulait.

— Laissez-moi vous dire quelque chose. Je suppose que vous avez lu ces documents. Vous savez donc aussi bien que moi ce que me vaudrait leur publication. Et je ne suis pas décidé à passer le reste de ma vie en prison. J'opterais plutôt pour le suicide. Mais laissez-moi vous dire aussi quelles en seraient les conséquences pour vous. J'avais pris mes dispositions pour qu'une certaine personne – dont il me faut changer maintenant le nom – soit prise en charge si jamais je suis obligé d'en arriver là. Vous connaissez le contenu du dossier que Crowley vous a laissé. Vous savez donc qu'il ne s'agit pas d'une menace en l'air. Vous commencez à figurer dans un grand nombre de testaments, ajouta-t-il, moqueur. Vous n'êtes qu'un amateur, Wallace. Vous avez eu beaucoup de chance jusqu'ici mais vous ne devriez pas tenter le diable. Vous vous attaquez à quelqu'un d'un peu trop fort pour vous.

J'étais venu lui poser un ultimatum et voilà que Graves avait complètement retourné la situation. Ce vieil homme, assis là devant

moi, qui me dictait ma conduite alors que je tenais sa réputation – sa vie même – entre mes mains, cela me rendait malade.

— Vous ne m'impressionnez pas, monsieur Graves. Vous savez, comme moi, que je vous tiens. Je veux cinquante mille dollars cash et cinq mille par mois, à compter de ce jour.

J'en avais la gorge sèche.

Il rit.

— Le coût de la vie a dû monter. Crowley était plus modeste. Je vous offre dix mille dollars cash et vous reprenez votre travail à salaire double. Réfléchissez, Wallace.

Il aspira une profonde bouffée et disparut un moment derrière un nuage de fumée. Puis émergeant de nouveau :

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit. Et ne prolongez pas trop ce petit jeu. Je tiens à ajouter que j'en ai plein le dos de toute cette histoire !

Son sang-froid m'irritait. Je me levai.

— Je maintiens mes conditions.

— Ne prenez pas votre irritation pour de la bravoure, Wallace, dit-il, à croire qu'il lisait en moi. Passez l'après-midi à réfléchir et venez me revoir à... – Il consulta sa montre – mettons, six heures au *Fernandia Yacht Club*. Mon yacht y est amarré. Nous y serons tranquilles pour bavarder.

J'allais sortir lorsqu'il m'arrêta.

— La tranquillité d'esprit est une chose fragile. Ne la sacrifiez pas pour de l'argent.

Il arborait un sourire paternel comme je refermais la porte.

C'était insensé cette manière qu'il avait eue de prendre l'initiative. Insensé – et inquiétant. Sans les cocktails, j'aurais sans doute sauté à pieds joints sur sa proposition. Il est d'ailleurs probable que, sans les cocktails, je n'aurais jamais eu le courage de monter jusqu'à son bureau.

Comment diable en étais-je arrivé là ? Tout en me dirigeant vers la sortie, j'essayai en vain de remettre mes idées en ordre. C'était quand même un peu fort ! J'étais venu lui poser mes conditions et j'en ressortais presque comme un mort en sursis ! Ce n'était pas la stupidité qui avait hissé Graves au poste qu'il occupait, mais c'était peut-être moi qui étais stupide.

Je laissai derrière moi le garage où j'avais garé ma voiture et entrai dans un bar pour réfléchir un peu. Je me hissai sur un tabouret, sans rien voir, ni rien entendre, et commandai un verre.

— C'est mauvais signe de boire seul – surtout pendant les heures de travail !

Je me retournai et l'aperçus : Mme Benjamin Graves. J'aurais été moins étonné si le Père Noël en personne s'était approché et avait commandé deux verres pour ses rennes. Elle se jucha près de moi sur un tabouret inoccupé.

— Vous travaillez pour mon mari, n'est-ce pas ?

Sa voix était aussi douce que tout à l'heure, dans le bureau de Graves, mais elle avait perdu son ironie. Non seulement elle était belle, mais elle sentait bon, un parfum de la meilleure qualité. Elle avait tout du mannequin ou de la starlette qui a eu la chance de se faire épouser par un homme âgé, capable de remarquer les belles choses et assez riche pour les acheter.

— En effet, madame Graves. Je travaille pour votre mari. Il m'a accordé un après-midi de liberté, lui déclarai-je à tout hasard.

Elle rit. Ce n'était pas un rire de politesse. Elle riait comme si j'avais vraiment dit quelque chose de drôle.

— Que diriez-vous d'offrir un verre à une dame ? demanda-t-elle. Surtout si le mari de cette dame a eu la gentillesse de vous accorder un après-midi de liberté. (Elle me regarda du coin de l'œil.) Ou peut-être vous mettait-il dehors pour avoir bu pendant les heures de service ?

— En fait, M. Graves me proposait une augmentation. Je lui ai répondu que j'allais y réfléchir. (J'avalai une gorgée.) Les impôts, vous comprenez. On ne peut accepter toutes les augmentations qui se présentent.

Elle rit encore.

— Quel genre de travail faites-vous ?

— Ne parlons pas de cela. Dites-moi plutôt ce que vous voulez boire.

Elle commanda un cocktail fantaisiste et tandis que le barman le secouait avec ferveur, je détaillai longuement Mme Graves. C'était vraiment une très belle femme – pas de celles qui se dissimulent derrière un rempart de rouge à lèvres, mascara et vernis à ongles. C'était une pièce hors série.

Que voulait-elle au juste ? Son entrée en matière – elle m'avait carrément demandé de lui offrir un verre – était une invitation pure et simple. Pourquoi ne pas en profiter ? Je tenais son mari sur des charbons ardents. Bien sûr, l'âtre était un peu encombré pour le moment, puisqu'il m'y avait mis à son tour. Mais en attendant d'en sortir, pourquoi ne pas profiter des jouets du vieil homme ?

— Parlez-moi de vous, dis-je. Pourquoi une femme aussi belle que vous a-t-elle épousé un homme qui pourrait être son grand-père ?

Elle ne parut pas offensée. Mais plutôt amusée.

— On ne m'a jamais posé la question aussi brutalement. Et si je vous disais que j'aime Ben ?

Je secouai la tête.

— Eh bien, disons que j'aime ce que Ben peut faire pour moi.

Je hochai la tête, étonné d'une telle franchise vis-à-vis d'un étranger. D'après ce que je savais de Graves, il n'appréciait pas tellement qu'on le tourne en ridicule.

Il circulait pas mal d'histoires sur le compte de la jeune Mme Graves, des aventures qu'elle aurait eues à l'insu de son mari. Je ne l'avais jamais vue jusqu'à ce jour et n'avais pas prêté foi à ces ragots. Je commençais à me demander maintenant si les histoires que j'avais entendues n'étaient pas exactes. Elle ne paraissait pas être du genre de femmes à se contenter des attentions d'un homme de soixante-cinq ans.

Avant que l'après-midi ne se termine, nous étions devenus amis intimes. Après le second verre, c'était « Ted » et « Carla ». Après le quatrième, elle m'invita à venir la retrouver le lendemain dans ce qu'elle appelait sa *garçonnière*.

— Si Ben vous donne congé, bien sûr.

Je me sentais de mieux en mieux.

— Vous ne me croiriez peut-être pas, dis-je, mais Ben m'accordera tout ce que je lui demanderai.

Elle rit.

— Voilà qui est amusant !

Une fois dégrisé, je me rends souvent compte que la boisson opère un curieux effet sur mes facultés intellectuelles. Ce qui aurait semblé étrange à la froide lumière du jour me paraissait tout naturel dans l'obscurité d'un bar. Carla me donna son numéro de téléphone et me demanda de l'appeler le lendemain matin. Elle se leva, me serra la main et s'éloigna.

Je la suivis des yeux. Elle était aussi belle vue de dos.

*

* *

Il était cinq heures et demie lorsque je pris ma voiture et me dirigeai vers l'ultra-chic *Fernandia Yacht Club*. Faute de sang bleu, la seule condition pour adhérer au club était un compte en banque de six à sept chiffres devant la virgule. Comme je garais la voiture et me dirigeais vers la grille d'accès du port d'embarcation, un petit gars en tenue de marin m'aborda sans hésitation.

— Vous êtes bien M. Wallace ?

— En effet.

— M. Graves vous attend. Si vous voulez me suivre...

Je descendis avec lui quelques marches de bois jusqu'à un canot automobile.

— Si vous voulez monter, je vais vous conduire, dit l'homme.

On embarqua. Le marin tira le démarreur, sortit du bassin en marche arrière et le petit canot s'éloigna doucement du port vers le yacht de Graves. Je commençai à éprouver de sérieuses inquiétudes. Tout en regardant la côte s'éloigner, je comprenais que j'avais commis une erreur en acceptant le rendez-vous de Graves. Je m'étais carrément jeté dans la gueule du loup. Le petit marin garda le silence

pendant la courte traversée. Il aborda habilement le yacht. Un individu qui semblait être le capitaine me tendit la main.

— M. Graves vous attend au salon, monsieur. Veuillez me suivre.

Nous descendîmes un long escalier bordé de nombreuses portes fermées et entrâmes dans une pièce claire et spacieuse. Graves était assis dans un grand fauteuil, un livre ouvert dans une main, un cigare dans l'autre. Comme j'entrais avec le capitaine, il leva les yeux.

— Bonjour, Wallace, dit-il sans bouger. Vous pouvez disposer, capitaine Pedersen.

Après que le capitaine eut quitté la pièce, Graves demeura silencieux un long moment. Il resta à me regarder avec le même petit sourire ironique que j'avais vu passer sur ses lèvres quelques heures auparavant. Je commençais à me sentir idiot. Il ne me proposa pas de m'asseoir, mais jugeant que la position assise me donnerait déjà une contenance, je m'installai sur une chaise en face de lui.

— Alors, Wallace, toujours aussi décidé ?

Il rit.

— Je me demande si vous réalisez ce que vous êtes en train de faire.

Il semblait plutôt se poser la question à lui-même.

Comme la plupart des gens, je n'aime pas tellement me sentir ridicule. Sa façon de me regarder, telle une bête curieuse, et de me parler en s'adressant aux murs, m'enleva le peu de bon sens qui me restait.

— Écoutez, Graves, lançai-je maladroitement. C'est inutile de faire durer cette histoire plus longtemps que nécessaire. Décidez-vous et je vous laisserai tranquille.

Je regardai autour de moi. La pièce et son ameublement avaient dû lui coûter une petite fortune. La somme que je demandais n'était pour lui que peu de chose.

— Effectivement, Wallace, la somme n'est pas au-dessus de mes moyens, dit-il comme s'il lisait mes pensées. J'en ai simplement assez de cette situation. Mon offre tient toujours. À vous de décider.

Son sourire et son aisance n'avaient rien de forcé. C'est moi qui devais avoir l'air d'être sur les charbons ardents. L'attitude de Graves me força à maintenir mes positions. J'étais décidé à ne pas revenir en arrière.

— Je m'en tiens à ce que je vous ai dit ce matin, Graves.

J'étais également décidé à laisser tomber le « monsieur ».

— Cinquante mille dollars maintenant, plus cinq mille par mois. Ce n'est pas grand-chose pour un homme comme vous.

— Effectivement, Wallace, cela ne me ruinerait pas. Cependant, nous sommes tous les deux à la même enseigne, si je puis m'exprimer ainsi. Vous n'ignorez pas que j'ai l'intention de tenir mes promesses tout autant que vous-même. J'ai laissé certaines instructions dans mon testament – officieux, bien sûr – vous serez tué dès que cette affaire sera rendue publique.

— Vos menaces ne changeront rien, dis-je.

— En outre, je ne suis pas un John Crowley.

Son sourire s'élargit. Il fit un signe de la main et une porte s'ouvrit au bout du salon. Un marin entra. Ce n'était pas le petit homme qui m'avait abordé sur le port. Celui-ci était un géant d'au moins un mètre quatre-vingt-dix. Son corps n'était que muscles. Sa figure de brute avait une expression quasi animale.

— Vous n'aviez sans doute pas prévu l'intermède qui va suivre, Wallace. Revenez donc me voir lorsque vous serez mieux disposé.

Il fit un signe de tête au marin. Les yeux globuleux de l'homme se fixèrent instantanément sur moi comme s'il attendait depuis longtemps cette rencontre. Et ce regard n'avait rien d'amical. Il me regardait comme si j'avais assassiné sa mère. Je ne me souviens que des quatre ou cinq premiers coups. J'avais l'impression de recevoir sur le crâne l'Empire State Building tout entier – des tonnes d'acier et de béton armé. Et Graves qui n'arrêtait pas de rire...

*

* *

Je me retrouvai allongé sur le sable mouillé. Au-dessus de moi, des étoiles scintillaient dans le ciel. Je tentai de me redresser. Mes muscles douloureux m'arrachèrent un cri. Je parvins enfin à m'asseoir après de

longues minutes d'efforts. Une sirène hurla dans le lointain. Je regardai autour de moi. À ma droite, je distinguai de faibles lueurs qui s'éclaircirent en même temps que mes esprits. C'était le *Fernandia Yacht Club*. J'étais donc assis sur la plage attenante au *Fernandia Yacht Club*. Dans le bassin, j'aperçus les feux de position du yacht de Graves. Comme je me tâtais pour voir si je n'avais rien de cassé, j'essayai de comprendre les raisons de ce traitement. La logique de Graves semblait solide. Il pouvait tout contre moi – sinon me tuer. Et je ne pouvais rien y opposer sans signer mon propre arrêt de mort.

Lorsque je pus enfin me lever, je commençai à me demander combien de fois cela allait se reproduire. Et avec cela, il n'avait toujours pas été question d'un règlement quelconque. Les bleus qui couvraient mon corps lui donnaient un nouvel avantage dans notre marché. La seule chose raisonnable à faire, bien sûr, serait d'accepter son offre. Quitter le bureau, prendre les dix mille dollars et vider les lieux. La somme me permettrait de voyager. Quelque temps, du moins.

Je remontai lentement vers la rue, pris ma voiture et me rendis à mon appartement. La pendule du tableau de bord indiquait trois heures et demie.

Trois heures et demie du matin. Je décidai de rentrer prendre un bain, faire un petit somme et appeler Carla Graves. Je n'avais pas oublié sa « bienveillance ». Peut-être y avait-il encore moyen de me tirer d'affaire.

Lorsque je m'éveillai, j'étais si courbatu que j'eus du mal à me lever. Le marin m'avait appliqué un traitement de professionnel. Pas une seule partie de mon corps qui ne me fît gémir. Et j'avais juste assez de whisky pour me rendre un minimum de force. Je fouillai dans les poches de mon pantalon et trouvai le bout de papier sur lequel Caria Graves avait inscrit son numéro de téléphone. Je me demandai ce qui serait arrivé si Graves l'avait trouvé sur moi. Peut-être n'aurait-il pas identifié le numéro, peut-être celui-ci n'était connu que des amis de Mme Graves – pas de son mari.

Carla répondit au troisième appel.

— Allô, Carla ? Ted à l'appareil. Tel Wallace. Votre invitation tient-elle toujours ?

— Non seulement elle tient toujours, mais je me sentirais insultée si vous me laissiez tomber !

— J'ai bien votre numéro de téléphone, mais pas votre adresse. Où

se trouve cette petite garçonnaire ?

— Vous ne la trouveriez jamais. Voici ce que vous allez faire : rendez-vous au resto-route qui se trouve au coin de Palm et La Vista – vous savez où ?

Je lui répondis affirmativement.

— Soyez-y dans une demi-heure, dit-elle.

Je pourrai de mon mieux les bleus les plus visibles et renouvelai le bandage de mon oreille fendue. Comme je me regardais dans le miroir de la salle de bain, je réalisai que je ressemblais plus à un champion de boxe qu'à un apprenti maître chanteur.

J'attendais depuis cinq minutes devant le restoroute lorsqu'une petite voiture décapotable de marque étrangère s'arrêta à ma hauteur. Carla était au volant.

— Salut ! dit-elle. Laissez votre voiture et monte dans la mienne.

— Pourquoi ne pas prendre les deux ? Je vous suivrai.

— Je préfère vous faire les honneurs de ma nouvelle voiture.

Réalisant qu'il ne serait pas judicieux d'insister, je descendis de ma bagnole et la fermai à clef. Je pris place dans la décapotable, à côté de Carla. Son sourire s'effaça lorsqu'elle vit ma figure.

— Mais que vous est-il arrivé ?

— Je vous raconterai cela plus tard. Où allons-nous ? Je meurs de soif. J'aimerais également vous entretenir de quelque chose.

Elle parut surprise.

— J'espérais que notre amitié serait simple et sans problèmes. Vous paraissez bien grave maintenant.

Carla conduisait vite. Trop vite à mon goût. Elle avait sans doute remarqué que j'étais un peu nerveux dans les virages, car elle éclata de rire et écrasa l'accélérateur. Elle daigna cependant ralentir à quatre-vingts kilomètres heure pour prendre un chemin de traverse. Après quelques minutes de conduite infernale et cahotique, elle s'arrêta devant une maison qui se dressait sur une falaise dominant la mer.

— Joli, n'est-ce pas ?

Joli était un faible mot. C'était magnifique. Une villa moderne entourée de palmiers et de plantes exotiques qui m'étaient inconnues pour la plupart.

— Allons nous baigner. Nous parlerons sérieusement plus tard, dit-elle.

Je suivis Carla le long d'un corridor climatisé et entrai, derrière elle, dans une chambre à coucher.

— Voilà la salle de bain, dit-elle en m'indiquant une porte. Vous n'avez qu'à choisir dans le tas de maillots. Rejoignez-moi sur la plage. C'est par là.

Du doigt elle me précisa la direction et sourit. Je me retrouvai seul.

J'entrai dans la salle de bain et choisis parmi les maillots, empilés sur l'étagère, un modèle du genre Tahitien. Avant de sortir, je visitai quelques minutes la maison. Nous étions seuls, Carla et moi, semblait-il. Les meubles et les tableaux constituaient une jolie petite fortune. Tout y était cher et de bon goût.

Des marches de pierre qui descendaient jusqu'à la plage. De la première d'entre elles, j'aperçus Carla qui m'attendait déjà. De la voir ainsi sur le sable lumineux me fit oublier pour la première fois l'univers de chantage dans lequel je vivais.

Dès que je fus en bas, Carla prit et me tendit une cruche de terre.

— Tenez. Servez-vous. Cela vous fera oublier vos douleurs !

Je portai la cruche à mes lèvres. Elle contenait un très bon cocktail-Martini. Ça commençait bien.

*

* *

Après le bain, nous nous assîmes sur le sable au pied de l'escalier. Il faisait un temps splendide. Pas un nuage dans le ciel. Pas un blanc d'écume sur la mer. Quelques gorgées de cocktail engagèrent Carla à me parler d'elle-même.

— Vous êtes intrigué par Ben et moi, n'est-ce pas ?

Je ne répondis pas, mais elle avait raison. J'étais très intrigué.

— Facile à deviner. C'est une question d'argent. Pas plus compliqué que cela. Il m'offrait son argent et je lui offrais...

Elle haussa les épaules et passa ses mains sur son corps.

— Il a la meilleure part dans le marché, dis-je.

— L'argent ne remplace pas tout, dit Carla.

Elle n'avait pas besoin de me le répéter deux fois. Je lui pris la main.

Au bout d'un moment, je tendis le bras vers la cruche et bus avec satisfaction. Carla, étendue et calme, avait les yeux levés vers le ciel. C'était vraiment un très bel après-midi.

J'aurais peut-être dû penser à certaines choses, mais qui serait capable de réfléchir entre une femme irrésistible et un cruchon bien garni ? Après le traitement dont m'avait gratifié son mari sur le yacht, j'estimais avoir pris, en quelque sorte, une revanche. Certes, je ne me flattais pas d'être le premier – ni le dernier – mais j'étais tout de même assez content de moi.

Le cocktail de Carla était excellent. Tout n'allait pas si mal, après tout. Je n'en étais pas à ma première aventure amoureuse bien sûr, mais j'étais toujours capable d'y mettre le holà lorsque je le voulais. Je m'arrêtais simplement lorsque j'estimais qu'il était temps. La lettre attendrait encore trois jours à la poste avant d'être transmise à Trawick. Je n'aurais qu'à me présenter à la poste avant ce délai pour le prolonger encore de cinq jours. Il me faudrait penser à une autre cachette lorsque Graves m'aurait fait un premier versement. Peut-être m'apercevrais-je que Carla pouvait faire une bonne associée ? Si elle disposait d'une telle arme contre lui, elle pourrait aller et venir sans crainte.

Je décidai de lui en parler – plus tard.

En fin d'après-midi, elle proposa une *party*.

— Je connais un tas de gens amusants, dit-elle.

À moins que votre travail ne vous en empêche ?

— Je n'ai aucun souci à me faire.

Imbibé comme je l'étais, c'était la vérité.

— Je dispose de trois jours de liberté.

— Trois jours ? Et après ?

Je lui fis un clin d'œil.

— Je dois voir quelqu'un au sujet d'une lettre.

— Vous êtes un homme plein de mystère ! fit-elle en riant.

Nous remontâmes à la villa et pendant qu'elle téléphonait je préparai de nouveaux cocktails. Bientôt une foule de gens arrivèrent en riant, qui, ensuite, burent et dansèrent. La fête avait pris tous les aspects d'une orgie. Tantôt, le soleil nous trouvait sur la plage, tantôt, la nuit nous ramenait à la villa. Et la fête reprenait là où elle s'était interrompue. Je n'avais plus aucune notion du temps. J'ignore combien cela aurait duré si je ne les avais pas entendus...

La fête commençait à perdre son entrain ce matin-là. Quelques invités se pressaient encore autour du bar. J'étais étendu sur un divan, racontant Dieu sait quoi à un jeune fêtard égaré lorsqu'une voix me fit dresser l'oreille. Je ne pouvais entendre ce qu'elle disait – mais cette voix m'était familière. Suffisamment familière pour capter mon attention. Elle me parvenait par la porte ouverte de la bibliothèque. Je me dressai sur le divan. Au début, je pensai que je faisais erreur, que le gin m'avait enlevé tout bon sens. Carla ne pouvait parler à cet homme.

Lorsque je compris qu'il n'y avait aucun doute possible, je restai hébété. Tout imbibé de gin que j'étais, le choc fut terrible. Cette voix ! L'homme qui parlait à Carla dans la bibliothèque – c'était le gangster qui m'avait si bien reçu chez moi l'autre matin. Que faisait-il ici ? Quel rapport y avait-il entre elle et lui ?

Cette prise de conscience fut loin d'être agréable. Tout commençait à s'éclaircir – à prendre forme telles les pièces d'un puzzle s'assemblant brusquement d'elles-mêmes. Le coup de téléphone de mon appartement. C'était Carla qu'il avait appelé, pas Benjamin Graves ! Ces deux jours d'orgie...

La seconde révélation fut encore plus foudroyante que la première. Depuis combien de temps étais-je là ? Deux jours, trois jours... ou quatre ? La lettre ! L'adresse du rédacteur au dos de l'enveloppe et la phrase impersonnelle que j'avais écrite dans le coin gauche de l'enveloppe :

— En cas de non réclamation dans les cinq jours, retourner à...

Il fallait que je sache quel jour nous étions. Il n'y avait pas de journal dans la maison. Et même s'il y en avait eu, comment aurais-je pu savoir s'il datait d'aujourd'hui, d'hier ou de Dieu sait quand. J'allai me renseigner auprès de deux ou trois personnes, assises au bar, et obtins autant de réponses contradictoires. Avait-on idée de poser une telle question ? Quelle bonne plaisanterie !

Je n'avais pas revu Carla depuis que je l'avais entendue dans la bibliothèque. Je sortis. Le choc de cette révélation avait eu pour effet immédiat de me dégriser. La voiture de Carla était au garage. Je pris place au volant et démarrai. J'avais l'estomac serré en pensant aux dernières paroles de Graves. « J'ai laissé certaines instructions dans mon testament : vous serez tué dès que cette affaire sera rendue publique. » Je revoyais encore son sourire.

Depuis cette fameuse nuit sur le yacht de Graves, j'avais perdu la notion du temps. Les nuits et les jours se mêlaient indistinctement dans mon esprit. Il fallait que je sache quel jour nous étions !

Après avoir retrouvé, non sans mal, le chemin du retour, je m'arrêtai devant le resto-route où j'avais garé ma voiture. Il était ouvert. Je m'installai au bar et commandai une tasse de café. J'allais demander au garçon quel jour nous étions lorsque j'aperçus un journal posé sur le marbre. Je le pris au moment où il m'apportait mon café.

— C'est celui d'aujourd'hui ? demandai-je.

Il le regarda négligemment.

— D'hier. La dernière édition.

Il s'éloigna. Je regardai la date. Mardi 25 juin. Il était trop tard. La lettre était déjà partie. Trawick n'allait pas tarder à la recevoir et Graves à se suicider. Et moi, je n'allais pas tarder à faire le grand saut. Quant à Carla, elle s'était fort bien débrouillée. Elle avait obtenu exactement ce qu'elle voulait. Débarrassée de Graves, mais pas de son argente, comme elle l'aurait été s'il avait surpris son petit jeu.

Tout s'expliquait maintenant : pourquoi Crowley m'avait envoyé les documents. Carla – ou l'un de ses hommes de main – avait dû échouer dans une première tentative pour supprimer Crowley, pensant que, comme la plupart des maîtres chanteurs, Crowley avait trouvé un moyen de dénoncer Graves au cas où lui-même mourrait. À tort, Crowley avait cru que c'était Graves qui tentait de le tuer. Aussi

m'avait-il envoyé les documents et avait-il désespérément essayé de joindre Graves pour lui proposer un nouveau marché. Mais, la seconde fois, les hommes de main de Carla ne l'avaient pas raté.

Pourquoi ne m'avait-elle pas tué ? Pourquoi n'avait-elle pas usé de la même méthode avec moi ? J'en avais trop dit pourtant. Je lui avais laissé supposer que j'étais le successeur de Crowley. Je lui avais même laissé deviner quel était le délai. Mais pourquoi me garder en vie, pourquoi ne pas me tuer comme elle avait tué Crowley ?

Parce que Graves pensait que c'était moi qui avais tué Crowley !

Bien sûr ! J'aurais pu le comprendre à certaines de ses paroles. Si l'on m'avait tué moi aussi, Graves aurait compris qu'il y avait un meurtrier inconnu dans l'affaire et n'aurait pas mis longtemps à soupçonner Carla.

Crowley, Graves et moi maintenant... Elle s'était servie de nous trois, nous faisait tous disparaître, et ensuite elle était libre et hors de cause.

J'aurais voulu avoir la force, le courage de l'arrêter, de la tuer. Mais j'étais faible. J'avais toujours été faible, et je resterais fidèle à moi-même jusqu'à la fin.

J'avalai le café brûlant et sortis. Ma voiture était garée au bout du parking. Je me dirigeai lentement vers elle et m'installai au volant. Il y avait une bouteille à la maison, dans le tiroir de la commode. Si je buvais assez vite, je ne les verrais peut-être pas entrer...

Beginner's luck.

Traduction de Christine Lauffray.

LES SURVIVANTS

par EDWARD D. HOCH

— On dirait qu'il va y avoir de l'orage, déclara Farn, sans s'adresser à personne en particulier. Je vais voir si toutes les persiennes sont bien fermées.

Il s'éloigna pour accomplir cette tâche, laissant M. Salmon et la femme venue de Paris terminer seuls leur maigre petit déjeuner.

— Il s'inquiète à cause d'un orage, dit la femme, en ramassant les quelques miettes éparpillées sur son assiette, alors que d'ici quelques jours, les retombées radioactives nous auront tous tués.

— Les orages peuvent être destructeurs au printemps, dit M. Salmon, en versant du sucre dans son café fumant, et bien entendu la pluie peut accroître le danger des retombées.

La porte du hall du petit hôtel s'ouvrit comme poussée par le vent et une haute silhouette solitaire apparut sur le seuil. À partir des yeux, le visage était caché par une écharpe en tissu écossais. La femme venue de Paris fut la première à se lever et elle courut accueillir l'inconnu.

— Nous ne savions pas qu'il y avait d'autres survivants ! Entrez ! Entrez !

— Merci, dit-il, la voix étouffée par l'écharpe et par autre chose.

— Votre figure...

— Le souffle de la bombe. Je suis gravement brûlé.

M. Salmon secoua la tête.

— Nous ne pouvons rien pour vous.

— Je ne désire qu'une chambre où demeurer. De toute façon, les retombées me tueront d'ici quelques jours. Je désire simplement une chambre.

— Les retombées nous tueront tous, dit la femme. Est-ce que vous avez vu Paris ?

— Je m'y rendais en voiture quand la bombe est tombée. C'était effroyable...

— Y a-t-il des survivants ?

— Quelques-uns... Ils hurlent, atrocement brûlés, à l'agonie... Vous avez donc la radio, ici ?

M. Salmon inclina la tête.

— Ils ont bien failli atteindre New York. Les Américains sont passés aux représailles.

Le vieux Farn, descendu de l'étage supérieur, trottina comme un lapin étonné en apercevant son nouvel hôte.

— Hello ! Je fermes les persiennes à cause de l'orage.

L'homme grogna :

— Je voudrais une chambre.

Farn agita le bras.

— Prenez-en une. Je ne fais plus payer personne. Vous êtes blessé au visage, monsieur ?

— Brûlé ; et coupé par le verre du pare-brise. Je ne resterai pas longtemps ici.

M. Salmon vit que le vieux Farn était très intéressé par le nouveau venu. Cette arrivée lui avait même fait oublier l'orage imminent. Il conduisit l'homme au premier étage, puis revint dans le hall.

— Vous croyez qu'il est vraiment brûlé au visage ? demanda-t-il. C'est peut-être un espion.

M. Salmon jeta un coup d'œil à travers les persiennes et ses yeux se posèrent sur la ligne des arbres brisés, le long de la colline.

— Les espions ne servent plus à rien maintenant, mon cher monsieur. À rien.

Dehors, le vent augmentait de violence, comme par réaction, semblait-il, contre la terrible force de la bombe. M. Salmon regarda une voiture renversée se balancer un moment, puis se coucher sur le flanc. Quelque part, en haut, une persienne se rouvrit et le vieux Farn

se leva d'un bond. La femme venue de Paris – M. Salmon croyait que son prénom était Magda – demeura assise sans bouger et il se dit qu'elle avait dû autrefois être belle. Ses traits portaient encore des traces de cette beauté, estompée par l'âge.

Le jeune étudiant américain, Bill Boone, fit irruption du salon, le visage bouleversé.

— Je viens d'entendre la *Voix de l'Amérique*, annonça-t-il. Ils viennent de bombarder Moscou et Stalingrad. Ils les ont effacés de la planète.

— Exactement comme Paris et New York, fit M. Salmon d'un ton sec.

— Peut-être qu'à New York, il y en a qui sont parvenus à se réfugier dans les abris. Si nous pouvions envoyer assez d'engins téléguidés aux Russes avant qu'ils n'aient le temps de nous bombarder davantage...

M. Salmon secoua la tête.

— Je parie que Londres que j'aime tant n'est déjà plus qu'un amas de décombres. C'est la fin, pour les deux adversaires.

Il plaignait particulièrement ce jeune Américain, qu'il soupçonnait d'être amoureux de la fille de Farn. Le jeune Boone ne semblait pas se rendre compte ni s'inquiéter du fait que tous allaient mourir des effets de la radioactivité. Il lui suffisait d'être vivant et de ne pas encore éprouver les symptômes mortels et familiers dont tout le monde avait si souvent entendu parler.

— Nous avons un nouveau compagnon, dit la femme venue de Paris, s'efforçant de se montrer amicale. Un homme qui se rendait à Paris. Il a le visage gravement brûlé.

Bill parut intéressé.

— Peut-être est-il la personnification de la mort, un squelette venu nous annoncer que notre heure a sonné.

M. Salmon eut un petit rire.

— Vous avez vu trop de ces films étrangers fantastiques, jeune homme.

La femme dit brusquement :

— Je suis d'accord avec M. Farn. Je crois que c'est un espion.

— Qu'est-ce qu'il pourrait bien espionner ? demanda le jeune Américain. Une ville en ruines, avec un million de cadavres ? Il n'y a même pas eu un avion dans le ciel depuis que la bombe est tombée.

M. Salmon avait terminé son café et s'adossait à sa chaise de rotin.

— Je trouve que c'est un miracle que nous autres soyons encore en vie. Même si ce n'est que pour quelques jours. Vous savez... Je n'ai pas la prétention de comprendre la mentalité américaine, mais en Angleterre nous n'aurions jamais cru que les choses se passeraient ainsi. Et je n'aurais certainement pas pensé que je discuterais tranquillement de l'événement en buvant une tasse de café. J'aurais imaginé – si du moins j'avais imaginé quelque chose – que tout le monde courrait frénétiquement dans tous les sens ou irait se tapir dans ces abris anti-atomiques construits par les Américains.

— C'était peut-être une bombe propre, dit Boone. Peut-être que nous ne mourrons pas.

Mais la femme de Paris avait une réponse toute prête.

— En ce cas, pourquoi les secours ne sont-ils pas arrivés ? Pourquoi personne n'est-il venu voir si nous étions morts ou vivants ? Je vais vous le dire : parce que le niveau de radiations est trop élevé.

— Nous saurons ça assez tôt, déclara Farn. Les premiers symptômes...

Il s'interrompit brusquement en voyant entrer sa fille. Hilda était une belle créature de dix-neuf ans qui avait passé presque toute sa vie en France. Elle aimait son père et tous les Américains. Elle était beaucoup trop jeune pour mourir.

— Hilda, nous avons un autre réfugié, en haut. Un homme.

— Un autre homme ? Un Américain ?

— Je ne crois pas, dit son père. Il déclare s'appeler Yaze. C'est peut-être un Polonais ou un Russe.

— Un Russe ! Que pensez-vous de lui, Bill ? ajoutât-elle en se tournant vers Boone.

Boone haussa les épaules.

— Je crois que cet homme est, lui aussi, une victime comme nous autres. Pourquoi le soupçonner de mensonge ?

Il les quitta et rentra dans le living-room pour écouter la radio.

M. Salmon reprit le livre qu'il avait commencé à lire puis, s'apercevant que la femme venue de Paris s'était de nouveau assise près de la fenêtre close, il alla la rejoindre.

— Vous voyez quelque chose dehors ?

— Le vent, répondit-elle.

— Vous n'en voyez que les effets... Vous ne voyez pas le vent lui-même.

Il eut un peu l'impression d'être un instituteur reprenant un élève fautif.

— Non, c'est le vent que je vois, insista-t-elle calmement, en le regardant allumer sa pipe.

— Autrefois, quand j'étais enfant, j'aimais le vent. C'était amusant, vous savez... on pouvait lancer les cerfs-volants sur les collines et voir les chapeaux des gens voltiger à travers Piccadilly. Mais c'est bien loin, tout ça.

— Il y a beaucoup de vent, à Londres ? Je n'y suis allée qu'une fois.

Il chercha dans sa mémoire.

— Pas au point d'en avoir les nerfs fatigués.

La voix mélodieuse de la jeune femme lui donnait envie de la toucher, d'effleurer ses doigts encore juvéniles si légèrement posés sur le bras du fauteuil d'osier.

— Londres me manque. Comme Paris doit vous manquer, je suppose.

— Paris n'est pas une ville dont on a la nostalgie, monsieur Salmon. Vous y êtes toujours en esprit, du moins est-ce mon cas. C'est une cité féminine, de même que pour certains, Londres est une cité masculine.

Elle regarda un instant dans le vide, évoquant peut-être la capitale telle qu'elle l'avait vue jadis.

De l'autre pièce monta la voix de la radio, une émission en langue anglaise qui fit bondir M. Salmon de son siège.

— On dirait que c'est la BBC.

Il entra dans la vaste salle où Bill était penché sur le poste à ondes courtes.

— C'est Londres ?

L'Américain inclina la tête et les autres s'assemblèrent pour écouter :

— Je répète que Londres a survécu. Aucun engin téléguidé n'est tombé sur la capitale. Selon les milieux officiels, trois fusées ont été lancées de la Russie centrale, en direction de Londres, New York et Paris. Mais, pour une raison inconnue, celle qui avait Londres pour cible a fait long feu ou a été détournée de sa course. Paris a été totalement détruit par un coup direct, et les retombées sont si importantes que les équipes de secours n'ont pu approcher des ruines. La zone de ces retombées mortelles a été élargie par une tempête qui souffle sur le centre de la France et l'on croit qu'au moins trois millions de personnes habitant cette région sont mortes ou mourantes...

Les auditeurs échangèrent des regards plus résignés qu'affligés. Leurs pires craintes s'étaient vérifiées.

— ... L'engin qui visait New York est tombé, en fait, à une quinzaine de kilomètres au sud de Manhattan dans le New Jersey. Toutefois, les premiers rapports parlent de lourdes retombées dans une zone d'habitation, où il y aurait eu de nombreuses victimes. Washington a immédiatement annoncé que des engins Polaris avaient été lancés avec succès sur Moscou, Stalingrad et d'autres cités russes. Ici, à Londres, le gouvernement a ordonné l'évacuation massive de la capitale, car on craint à tout moment une autre attaque. Mais les gens ne semblent pas pris de panique et dans les rues, on ne paraît pas se rendre compte que le monde subit ce qui pourrait être le dernier et le plus grand des conflits mondiaux...

L'électricité statique de la tempête qui menaçait se fit plus intense et Boone éteignit la radio.

— C'est tout pour le moment, je suppose.

— Ça suffit ; ça suffit largement, déclara la femme venue de Paris.

Ils se séparèrent alors, chacun se frayant un passage parmi les meubles de la pièce, ne cherchant qu'à être seul avec ses pensées. La jeune Hilda sanglotait silencieusement et lorsque Boone s'approcha d'elle, elle dit simplement :

— Je ne veux pas mourir. Pas encore.

Le vieux Farn suivit M. Salmon hors de la pièce et demanda, lorsqu'il fut certain que personne ne pouvait les entendre :

— Quand cela viendra-t-il ? Quels sont les symptômes ?

M. Salmon sentit son cœur se serrer.

— Ça dépend de l'importance de la dose. Au bout de plusieurs heures d'exposition aux radiations, on est en proie à des nausées et à des vomissements... ils peuvent se manifester d'un moment à l'autre, à présent. Certains d'entre nous mourront au bout d'une semaine. D'autres pourront guérir et vivre pendant près d'un mois avant de mourir d'ulcères et de fièvre.

Farn s'était détourné et M. Salmon se dit qu'il avait peut-être même cessé de l'écouter.

Dehors la douce brise du matin s'était transformée en vent d'orage et le ciel était couvert de nuages noirs. M. Salmon se rappela l'explosion de la bombe, à l'aube, la flamme lointaine et le champignon de fumée qu'il avait vu cent fois, aux actualités. Comme un signe céleste annonçant la fin du monde.

Il sortit et s'assit un long moment, fouetté par le vent, jusqu'à ce que les premières gouttes de pluie s'écrasent sur ses lunettes, lui rendant la vision agréablement floue. Il se sentait nauséux et savait que les premiers effets des radiations allaient se déclencher en lui.

— Monsieur Salmon ! Monsieur Salmon ! Venez vite !

Il releva les yeux en entendant la voix terrifiée d'Hilda. Qu'est-ce qui pouvait bien bouleverser encore davantage un être déjà à l'ombre de la mort ?

— Je viens, dit-il calmement, en se levant. D'ailleurs, il commence

à pleuvoir.

— Monsieur Salmon... il est arrivé quelque chose *d'affreux* !

— Je sais, dit-il, je sais.

— Non, pas la bombe... *autre chose* ! C'est M. Yaze... quelqu'un l'a tué...

*

* *

Yaze était affalé sur la petite table de chevet, dans sa chambre, la tête sur les bras, dans l'attitude paisible d'un dormeur qui peut s'éveiller d'un instant à l'autre. Il tournait le dos à la porte ouverte et un couteau sinistre – un couteau à pain pris en bas, dans la cuisine – était enfoncé profondément entre ses omoplates. Il avait très peu saigné, mais M. Salmon le savait : c'était parce que la lame était restée dans la blessure.

— Qui a bien pu faire ça ? demanda le vieux Farn.

— Nous ne sommes que cinq ici, dit Bill Boone, énonçant ainsi l'évidence. Nous ne sommes que cinq.

M. Salmon se gratta la gorge.

— Ce n'est pas tant le nom de l'assassin qui m'intéresse que le *mobile* de son acte. M. Yaze était condamné à une mort rapide, encore plus sûrement que nous, puisqu'il s'est trouvé plus près du point d'impact. Nous le savons tous... nous avons tous entendu le bulletin d'informations. Alors pourquoi l'un d'entre nous – car ce ne peut être que l'un d'entre nous – se serait-il donné le mal de le poignarder avec un couteau à pain ? C'est ce qui s'appelle *tuer un mort*.

Un silence accueillit ses paroles. Puis la femme venue de Paris murmura :

— Retournez-le. Il faut que nous voyions son visage.

— Oui, dit Farn. L'un de nous le reconnaîtra peut-être.

M. Salmon ne montrant pas le moindre enthousiasme à remuer le cadavre, Bill Boone étendit la main et souleva de la table rustique le visage de Yaze. Ce visage était celui d'un jeune Français, assez beau garçon. Il ne portait aucune trace de blessures ou de brûlures. Pour

une raison inconnue, l'homme qui s'était présenté sous le nom de Yaze avait menti. La vue de ce visage intact emplît M. Salmon de tristesse ; il songeait qu'un moment pareil aurait dû être celui de la vérité et de l'honnêteté. Il était inconcevable qu'un moribond ait jugé nécessaire de mentir à cinq autres moribonds.

— Quelqu'un le reconnaît-il ? demanda M. Salmon.

Il y eut un murmure négatif. L'homme était arrivé de nulle part dans leurs pauvres vies et il était reparti.

— Il n'était personne, déclara la femme de Paris. S'il est mort un peu plus tôt qu'il n'aurait dû, il n'y a pas là de quoi s'affliger. Peut-être est-ce lui qui a eu de la chance, et pas nous.

— C'est vrai, renchérit Boone. On ne peut guère appeler ça un meurtre, puisqu'il était déjà mourant. Ça ressemblerait plutôt à un acte d'euthanasie.

— Il faut enterrer le corps, dit le vieux Farn, qui sentait déjà ce qu'il pouvait y avoir d'inconvenant à héberger un cadavre dans son petit hôtel. Au fond du jardin.

Mais Boone murmura d'un ton dédaigneux :

— À quoi bon ? À quoi bon enterrer un mort alors que le monde entier se meurt ?

— Il faut l'enterrer, répéta Farn avec énergie. Et, sous le regard des deux femmes, les hommes descendirent le corps de Yaze, enveloppé d'un drap enlevé au lit intact. Ils découvrirent, non loin de l'hôtel, un endroit abrité par une pinède qui s'assombrissait déjà, et, après avoir écarté les aiguilles desséchées, ils creusèrent une tombe peu profonde.

Quand ils revinrent à l'hôtel, ils trouvèrent Hilda en train de vomir dans la salle de bain. Personne ne savait si ce malaise était dû à ce crime brutal ou aux premiers symptômes des effets de la radioactivité...

*

* *

Lorsque l'orage se fut éloigné et que le soleil eut à nouveau percé les nuages gris, M. Salmon sentit grandir son inquiétude. L'un d'entre eux était un assassin. L'un d'entre eux avait plongé un couteau dans le dos de Yaze. L'un d'entre eux, malgré l'approche imminente de la

mort, avait jugé ce crime indispensable.

Il trouva Farn en train de tripoter les boutons de la radio, mais on n'entendait plus que des parasites.

— Vous avez capté quelque chose ?

Le vieil homme détourna son regard du poste, qui jetait une faible lueur.

— J'ai cru entendre une émission en langue russe, il y a quelques minutes. Mais je ne comprends pas le russe.

— Londres ?

— Londres n'émet plus, semble-t-il.

M. Salmon soupira et sortit de la pièce. La femme venue de Paris se promenait le long de la route, attendant peut-être une voiture qui n'arriverait jamais. M. Salmon la rejoignit et sourit en la voyant tressaillir.

— Ce n'est que moi. Vous partiez ?

— Ils me croient tous coupable, lui dit-elle.

Et il fut surpris d'entendre sa voix trembler ; elle semblait brusquement sur le point de fondre en larmes.

— Ils croient que je l'ai tué, simplement parce que nous venions tous deux de Paris. N'est-ce pas *stupide* ?

— Je suis certain que vous vous trompez. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut nous faire à présent, de savoir qui l'a tué ?

Mais il savait que la chose avait de l'importance pour chacun d'eux. Ils s'accrochaient encore aux dernières bribes de la civilisation, bien que le monde croulât autour d'eux. Le crime devait être puni, malgré tout.

— Qui est-ce que ça peut être, monsieur Salmon ? Et *pourquoi* ?

Il lui sourit.

— Ça peut être n'importe lequel d'entre nous. Même moi.

— Oh ! non... certainement pas !

Il eut un petit soupir.

— Non, moi je suis la dernière personne qu'on pourrait soupçonner. Je n'ai jamais été capable de tuer, même pendant la guerre.

— Serait-ce l'Américain – Bill Boone ?

— Il n'est pas plus suspect que les autres, dit M. Salmon. En fait, si Yaze venait voir quelqu'un, c'était sans doute Farn ou sa fille. Après tout, c'est *leur* hôtel. Mais j'ai une autre idée, je devrais dire une théorie.

— Une idée ? Vous croyez savoir qui l'a tué ?

— Non, mais je connais peut-être le mobile.

— Vous êtes un homme sage, monsieur Salmon.

Ses paroles le firent sourire.

— La sagesse vient avec l'âge, ma chère enfant, et comme il est fort improbable que je vieillisse beaucoup davantage, il est évident que je suis à présent au zénith de ma sagesse.

Ils se promenèrent encore un moment, puis il entra dans l'hôtel par la porte du fond, pensant trouver Hilda dans la cuisine. De la vaisselle s'empilait sur l'évier, mais Hilda n'était pas là. M. Salmon poussa un profond soupir et monta à sa chambre. Lui et Boone occupaient des chambres voisines, au second étage, séparées seulement par les minces cloisons de plâtre ; et ce fut ainsi que, ayant entendu des murmures étouffés, au petit matin, M. Salmon se douta de la liaison entre Boone et Hilda.

Une fois dans sa chambre M. Salmon s'approcha du lit délabré, tiré contre le mur, et s'y étendit de tout son long. Ainsi couché, il avait l'oreille collée au mur et pouvait entendre les sons et les paroles, montant de la chambre voisine. Au début, il ne perçut rien, pas même la respiration irrégulière et saccadée de Boone. Puis il entendit ce murmure étouffé, à peine plus sonore que le frémissement de la poussière dans l'air tranquille, qui lui prouvait le bien fondé de ses suspicions.

Au bout d'un moment, la voix frêle de Hilda lui parvint aux oreilles, à travers le mur.

— Bill... si seulement nous avions un endroit où aller. Où nous puissions échapper à la mort.

— Il est déjà trop tard.

— Je sais... je peux déjà sentir les atteintes du mal. Est-ce que ce sera très douloureux ?

— Pas tant que nous serons ensemble.

Un silence, puis :

— Bill... ce n'est pas toi qui a tué cet homme, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Pourquoi aurais-je tué un inconnu ?

— C'était un inconnu pour nous tous et pourtant quelqu'un l'a assassiné.

— Cette femme de Paris. C'était sans doute son ancien amant. D'ailleurs, qu'est-ce que ça fait, à présent ?

— Bill...

— Viens !

Puis ce fut le silence et M. Salmon renonça à espionner davantage. La vie continuait, même au milieu de la mort. Il sortit silencieusement de sa chambre et descendit.

À présent que l'assassinat d'un homme appelé Yaze prenait les proportions d'un puzzle irritant, M. Salmon regrettait que personne n'ait songé à vider les poches de la victime avant de l'enterrer. Cette pensée le tracassa tellement qu'il décida de passer à l'action. Le corps de Yaze avait été abandonné, entouré d'un drap, dans une tombe peu profonde, sous quelques centimètres de terre seulement. Il ne serait pas difficile de retourner jusqu'à la pinède et de fouiller les poches du mort. M. Salmon jeta autour de lui un regard prudent, pour s'assurer que personne ne l'observait. Boone et Hilda étaient toujours occupés, certainement, et ni Farn ni la femme de Paris n'étaient en vue. Bon... il allait courir le risque. La moindre chose trouvée dans les poches lui fournirait une indication quelconque.

Les aiguilles de pin sèches crissèrent sous ses pieds tandis qu'il se dirigeait vers la tombe et un écureuil effrayé bondit dans les fourrés. Les animaux vivaient encore et M. Salmon interpréta la chose comme

un bon signe. À coup sûr, les retombées radioactives tueraient ces petites créatures bien plus vite que les humains. Il écarta la terre qui laissait apercevoir des taches blanchâtres et, au bout d'un moment, il eut dégagé tout le drap. Le corps semblait tel qu'ils l'avaient laissé et presque aussitôt, les doigts de M. Salmon découvrirent un objet dur dans la poche du veston. C'était un automatique plat, calibre 22, de fabrication italienne – une arme de femme, mais très dangereuse à bout portant. M. Salmon l'enfouit dans sa propre poche.

Il y avait encore autre chose dans celle du mort ; un objet beaucoup plus intéressant, étant donné les circonstances. C'était un mince tube, muni d'un cadran calibré l'une de ses extrémités, et il ne fallut qu'un instant à M. Salmon pour se rendre compte qu'il s'agissait d'un détecteur de radiations, d'un modèle inconnu. Avec une hâte née sans aucun doute de ses propres craintes, il éleva l'instrument en l'air et observa les oscillations de l'aiguille fatale. 100... 110... 120...

120 : la différence entre la vie et la mort.

Les repères étaient en roentgens et à 120, M. Salmon savait que la vie humaine n'était pas en danger. Quelques malaises, peut-être, encore n'était-ce pas certain. Si l'aiguille était montée jusqu'à 400, c'était la mort probable ; à 600, il n'y aurait eu aucun survivant. C'était l'un de ces caprices du vent qui avait détourné la pluie, et les retombées, du petit groupe d'êtres humains.

Il laissa tomber l'instrument dans sa poche, et continua ses recherches. Mais elles n'offrirent plus aucun intérêt. Une carte grise portait l'adresse du mort dans une petite ville, à cent cinquante kilomètres à l'est de Paris, mais M. Salmon s'en était déjà douté. Puisque le visage de Yaze était intact, il avait menti en racontant qu'il était entré dans Paris en voiture. Il devait être venu de plus loin, après la chute de la bombe, et sans doute avait-il caché sa voiture quelque part dans les parages.

M. Salmon la retrouva après vingt minutes de recherches ; elle était arrêtée à quelque distance de l'autoroute, sous des arbres. La banquette arrière était recouverte de cartons ; au fond de l'un d'eux se trouvait une pile d'argenterie, plus une paire de chandeliers en or. Une autre boîte contenait une quantité de montres-bracelets, de qualité luxueuse. La profession de M. Yaze n'était que trop évidente : détrousseur.

Il s'était dirigé vers Paris en voiture, armé d'un pistolet et d'un détecteur de radiations, et avait ramassé les biens abandonnés des

morts et des fuyards. En mettant les choses au mieux, c'était là une occupation aléatoire et pour Yaze, elle avait été fatale.

M. Salmon laissa la voiture là où elle se trouvait et revint lentement à l'hôtel. Il trouva tous ses compagnons groupés devant le poste de radio, écoutant une émission en anglais, entrecoupée de parasites et qui semblait venir de loin.

— C'est Radio-Dublin, dit Boone. Londres a disparu...

— Oui, répondit machinalement M. Salmon, comme s'il l'avait toujours su.

— L'Irlande et certains pays neutres s'efforcent d'obtenir un cessez-le-feu, mais il est peut-être déjà trop tard. La panique règne aux États-Unis, les gens se précipitent dans les abris anti-atomiques, d'autres courent n'importe où, comme des fous. D'après certaines rumeurs, Chicago et Washington ont été atteints par des bombes, il y a une heure, mais ces rumeurs n'ont pas été confirmées.

— Ça suffit, dit Farn. Nous allons tous mourir, et la fin viendra assez vite sans que nous compatissions aux souffrances des autres, par-dessus le marché. Il faut que nous mangions, à présent, pour garder nos forces.

M. Salmon se rendit compte qu'il avait faim. Tant de choses s'étaient passées depuis leur dernier repas... et tant de choses se passeraient encore. Il songea à Yaze, le pillard, étendu dans sa tombe, sous les pins, et aux millions d'autres gens qui mouraient peut-être en cet instant même, où d'autres engins tombaient du ciel sur Liverpool, Détroit, Hong Kong ou Stalingrad. Au milieu de tant d'horreurs, savoir qui avait tué Yaze avait-il vraiment de l'importance ? Ne pouvait-il, lui, Salmon, s'en aller tout simplement sans se préoccuper d'une mort parmi tant d'autres ?

Ils s'assirent à la longue table centrale, où cinq chaises demeuraient vides. M. Salmon prit place aux côtés de la femme venue de Paris, en face de Farn et d'Hilda, Boone présidait, Dieu sait pourquoi, au bout de la table.

— Nous n'avons plus éprouvé de malaises, déclara la femme de Paris. Peut-être survivrons-nous.

— Il est trop tôt pour l'affirmer, dit le vieux Farn. Notre sort se décidera d'ici une heure ou deux.

Le repas était bon et nourrissant et Hilda avait sorti, pour la circonstance, une bouteille de vin. Ils mangèrent et burent, et, pendant ces brefs moments, devisèrent joyeusement. Dans un coin, la radio crépitait et vrombissait, sans que nul n'y prêtât attention ; elle envoyait de temps à autre un message urgent, mais dans une langue incompréhensible. Ce n'était qu'une autre ville qui disparaissait, quelque part.

Ils se levaient de table, repus et momentanément heureux, lorsque Bill Boone fut pris d'un malaise. L'Américain se plia en deux et se mit à vomir, et Hilda courut vers lui avec une exclamation terrifiée.

M. Salmon observait la scène.

— Il est en train de mourir ! hurla la femme de Paris. Nous allons tous mourir !

M. Salmon mit sa main dans sa poche et en sortit le petit automatique 22. Il dit, en détachant les mots :

— Monsieur Farn... vous avez exactement dix minutes pour trouver un antidote au poison que vous avez donné à Boone. Si vous refusez ou que vous niez votre culpabilité, je vous tirerai une balle dans la tête...

*

* *

Plus tard, lorsque les nuages se rassemblèrent de nouveau dans le ciel, la femme venue de Paris se détourna de la fenêtre :

— Je n'arrive pas à y croire ! Le vieux Farn a vraiment tué Yaze et tenté de tuer le jeune Boone ?

M. Salmon, qui était en train de faire sa valise, inclina la tête.

— Oui, c'est vrai, hélas ! Il a tué Yaze non pas parce que nous allions tous mourir, mais parce que Yaze savait qu'aucun de nous n'allait mourir. Je suppose qu'en le conduisant à sa chambre, il a vu la figure de Yaze, a constaté qu'elle ne portait pas trace de brûlures et a compris que cet homme était un pillard. Yaze lui a probablement dit la vérité, à savoir que le taux des retombées n'était pas assez élevé pour être dangereux et le vieux Farn a brusquement trouvé l'idée du crime parfait. Il allait supprimer le jeune Américain qui lui volait sa fille – le supprimer sous nos yeux – et jamais personne ne le soupçonnerait. Il l'empoisonnerait tout simplement avec une substance

chimique ayant des effets analogues à ceux de la radioactivité. Mais, bien entendu, avant de tuer Boone, il fallait d'abord se débarrasser de Yaze, la seule autre personne qui *savait* qu'aucun de nous n'allait mourir.

— Il a tué un homme simplement pour camoufler un autre assassinat ?

M. Salmon inclina la tête.

On voit ça tous les jours, mais l'ordre des crimes est généralement inversé.

— Mais comment avez-vous su que c'était Farn ?

— Une fois que j'aie eu découvert le détecteur de radiations dans la poche de Yaze, le reste était tout simple. L'assassin devait à tout prix se débarrasser d'un instrument qui aurait ruiné ses projets. Il l'a donc laissé enterrer en même temps que le cadavre. Je me suis rappelé que Farn avait insisté pour qu'on enterre Yaze et je me suis également rappelé qu'il avait été le seul à rester en compagnie de cet homme, immédiatement après son arrivée. Je n'étais pas certain que Boone allait être la seconde victime, mais lorsqu'il a été pris de vomissements dus, de toute évidence, à un empoisonnement, j'ai été forcé d'agir de façon un peu mélodramatique pour le sauver.

— Et vous y êtes parvenu. Farn n'a pas été long à fournir un antidote.

— Il n'a pas vraiment la mentalité d'un tueur. Il n'a agi ainsi qu'à cause de sa fille. Évidemment, si la question des retombées n'avait pas compliqué le problème, Farn aurait été le suspect numéro un. Le couteau venait de sa cuisine. Et il connaissait bien entendu l'endroit où les insecticides, les poisons et les médicaments étaient entreposés dans l'hôtel. C'est lui qui pouvait le plus facilement empoisonner la nourriture de Boone, et de Boone seulement.

— Hilda et Boone sont-ils déjà partis ? demanda la femme de Paris.

— Ils sont sur le point de partir.

— Et Farn ?

M. Salmon haussa les épaules.

— À l'heure actuelle, il n'existe plus de loi permettant de statuer

sur son cas. Mais je crois que la perte de sa fille lui ôtera le goût de vivre.

— Vite ! Il va pleuvoir.

M. Salmon fronça les sourcils.

— Voilà qui va sans doute accroître le danger des retombées. Il faut que nous quitions rapidement cette zone. Peut-être vaut-il mieux se diriger vers le sud...

— M'emmènerez-vous à Londres ? Un jour ?

— Je crains qu'il n'y ait plus de Londres.

— Étiez-vous... étiez-vous une sorte de détective ?

— En Angleterre ?

Il y avait si longtemps de cela.

— Oui. J'ai travaillé un certain temps pour Scotland Yard. Dans ma jeunesse.

— Je m'en doutais. Vous êtes un homme tellement extraordinaire.

— Je ne suis plus qu'un vagabond.

Au moment où ils quittaient l'hôtel pour la dernière fois, la femme de Paris leva vers le bâtiment des yeux mélancoliques.

— Est-ce la peine de nous enfuir, M. Salmon ? Bientôt, les retombées couvriront tout.

— Si cela vaut la peine de s'enfuir ?

Il regarda un moment le ciel assombri.

— Je crois que tant que l'on est vivant, cela vaut la peine de fuir, de se cacher, de vivre. Un jour, ils arrêteront le massacre et avec un peu de chance, nous serons encore là.

Au-dessus de leurs têtes éclata un grondement de tonnerre, comme si le ciel eut fait écho à ses paroles...

Dial 120 for survival.

Traduction de Catherine Grégoire.

UN PEU DE PITIÉ !

par CLARENCE LEINO

Je levai les yeux du viseur de mon fusil et attendis le moment où je tuerais Nick Forrest. Mon seul regret était de ne pouvoir prendre le temps de l'avertir de ce qu'il l'attendait. J'aurais aimé qu'il en bave.

J'étais étendu sur le surplomb calcaire qui commande le virage en épingle à cheveux de la route couverte de gravier. La voiture conduisant Forrest à la prison d'État allait ralentir à cet endroit. Et lorsqu'elle ralentirait, j'expédierais une balle à travers la vitre latérale, à l'endroit même où Nick serait assis, enchaîné par des menottes à l'un des agents.

Il y avait presque trois mois que Nick avait tué ma sœur.

Suzanne n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle avait rencontré Forrest. C'était une de ces gosses innocentes qui contemplent le monde avec de grands yeux et ne peuvent pas croire qu'il y a de mauvaises graines qui marchent sur deux jambes.

Nick était un joueur de petite envergure, mais il était beau garçon et savait parler aux femmes. Suzanne n'en demandait pas plus.

J'avais de meilleurs yeux qu'elle et j'essayais de la mettre en garde, mais elle s'était déjà forgé ses certitudes. Pour elle, je n'étais qu'un grand frère qui ne cesse de seriner à sa petite sœur que personne n'est assez bien pour elle.

Alors, elle m'adressait un sourire patient : elle était grande maintenant et elle savait ce qu'elle faisait.

Et peut-être bien qu'au bout d'un moment j'en arrivais à espérer que je m'étais trompé à propos de Nick. On nourrit ce genre d'espoir quand on veut, que sa petite sœur soit heureuse. On peut se convaincre que tout marchera très bien. On a déjà vu des grands frères se tromper...

Aussi quand Suzanne épousa Nick, j'étais là et je souriais comme tout un chacun.

Mais cette fois-là, le grand frère avait raison, et il ne fallut que six

mois à Suzanne pour s'en apercevoir.

Nick vivait dans un univers de cartes et de jeux de crap à la sauvette, un univers qui côtoyait celui du whisky et des femmes. Jamais il n'essaya de changer.

Un soir que les dés lui avaient été contraires, il rentra ivre à la maison. Il n'avait rien sur quoi passer sa colère... Sauf la petite aux grands yeux qui était sa femme.

Il la battit en souhaitant qu'elle se mît à crier. Cela lui aurait fait du bien, mais elle n'était pas du genre à crier – ma petite sœur tranquille – et des instincts chauffés à blanc explosèrent dans le cerveau de Nick.

Le jury émit le seul verdict possible, mais il n'y a pas de peine de mort dans notre État.

Nick irait donc en prison, où il aurait chaud, où il serait nourri. Il aurait un endroit pour dormir et une radio dans sa cellule. Il aurait de la dinde le jour du Thanksgiving et de la glace pour Noël. Il deviendrait gras et poli. Peut-être même, s'il se conduisait bien, serait-il libéré sur parole au bout de douze ans. Mais voilà, ce n'est pas ainsi que les choses allaient se passer. Je ne les laisserai pas se passer de cette façon. Je me souvenais de ma sœur, et de la façon dont il m'avait fallu regarder... et regarder encore... avant de pouvoir identifier son corps.

Bien entendu, je ne pouvais pas atteindre Nick en prison. Impossible d'avoir sa peau une fois qu'il y serait. Il fallait agir autrement.

La prison de l'Etat se trouve à soixante kilomètres vers le nord et les derniers sept kilomètres se font sur une route de gravier très sinueuse. Avant même que le procès de Nick fût terminé, je parcourus cette route en voiture une douzaine de fois et je découvris enfin mon surplomb et le virage dont j'avais besoin.

Il y aurait le coup de feu, puis je disparaîtrais dans l'enchevêtrement des pins. Je ferais huit cents mètres avant d'atteindre la route abandonnée de Buchemont où j'avais caché ma voiture. Moins d'une heure après, je serais de retour en ville. Il y aurait des questions, des tas de questions, mais je pensais que je m'en tirerais. Même si je devenais le suspect n°1, il faudrait que les flics prouvent que je suis coupable.

J'étais resté étendu là, sur mon surplomb, un bon nombre de fois, et j'avais observé la voiture noire qui amenait les prisonniers dans les grandes bâtisses rouges qui s'élevaient derrière les murs. La conduite intérieure irait presque au pas pour prendre le virage. J'avais déjà vu le visage morne des prisonniers aux mains liées. J'avais visé et j'avais appuyé sur la détente, mais l'arme était vide.

Cette fois, la cartouche était en place et j'attendais.

Au-dessous de moi, la familière conduite intérieure noire quitta la grand-route.

Je la regardai aborder la route en gravier, franchir tournant après tournant, et se rapprocher de plus en plus. J'entendis le chauffeur passer en seconde en prévision de la côte.

Je m'essuyai les paumes et nichai la crosse du fusil au creux de mon épaule. Puis je plaçai les deux viseurs dans l'alignement et les gardai fixés sur la voiture. Cent mètres. Cinquante mètres. Mon doigt reposait légèrement sur la détente.

La voiture paraissait avoir quelques ennuis. Elle oscillait légèrement sur la route. Mes yeux se portèrent sur le pneu droit. Il était presque à plat.

Mon doigt se durcit tandis que la voiture abordait le tournant.

Et puis la voiture s'immobilisa.

Je jurai machinalement et hésitai.

Le chauffeur descendit de voiture, regarda le pneu à plat en fronçant les sourcils et dit quelque chose à son compagnon qui se trouvait à l'arrière avec Forrest.

La portière s'ouvrit aussitôt et le second agent sortit, entraînant Forrest au dehors. Il déverrouilla une des menottes qui était fixée au poignet de Nick et l'attacha à la poignée de la portière. Les pieds de Nick étaient enchaînés. Il n'allait certainement pas se sauver.

Il se tenait debout, grande cible verticale à quinze mètres à peine de moi. C'était presque trop beau pour être vrai.

Les deux agents allèrent vers le coffre qu'ils ouvrirent et plongèrent la tête dedans à la recherche des outils et du cric. Ils ne sauraient même pas de quelle direction était venu le coup de feu.

Je visai la poitrine de Nick.

C'est alors que je perçus le gémissement d'un moteur de camion.

Un gros semi-remorque amorçait le virage au bas de la colline. J'entendis grincer son changement de vitesse quand il s'engagea dans le tournant pour se mettre à graver la côte à grand bruit. Le chauffeur abordait la pente assez vite. Trop vite.

Je regardais d'abord avec agacement, puis avec inquiétude, les énormes roues mordre dans un bruit de tonnerre la partie droite de la route.

Puis le chauffeur aperçut la voiture garée juste après le tournant. Les freins hydrauliques du semi-remorque crissèrent et ses six roues s'immobilisèrent, mais c'était trop tard. Le gravier jaillit sous les roues du camion et tout ce poids de vingt tonnes vint emboutir la conduite inférieure. Le tracteur écrasa les deux agents contre l'arrière de la voiture, et sous le choc, celui-ci fit un bond d'une douzaine de mètres, entraînant Nick avec elle.

La grosse remorque enfonça dans l'accotement de terre, brisant un des réservoirs et libérant quelque deux cents litres d'essence. Le carburant se répandit, atteignit le pot d'échappement du tracteur et s'enflamma ; la cabine et le chauffeur furent transformés en torche.

Je dégringolai de mon observatoire, le fusil toujours à la main, et courut vers le lieu de la catastrophe. Lorsque j'y parvins, les hurlements du chauffeur dans la fournaise avaient cessé. Nick, dont le poignet saignait à cause de la secousse que lui avait imprimée le bond de la voiture, se tenait à genoux, toujours prisonnier de la conduite intérieure accidentée. Il se mit debout en vacillant. Avec un mélange d'horreur et de fascination il regarda l'essence enflammée dévaler la pente, dans sa direction. Il me vit... et me reconnut.

— Aide-moi ! Pour l'amour du Ciel, aide-moi ! hurla-t-il.

L'essence ! Oh ! mon Dieu !

Je laissai tomber le fusil et tirai violemment sur le bras enchaîné de Nick en essayant de briser la poignée de la portière, Nick hurla de nouveau quand je tentai de faire passer sa main par l'anneau étroit des menottes.

— La clef des menottes... Les agents...

Mes yeux se portèrent vers l'arrière de la voiture, vers les deux corps réduits en bouillie. Non...

L'essence arrivait presque à nos pieds et les flammes orange suivaient.

La chaleur m'atteignait au visage comme une préfiguration de l'enfer et je dus reculer. J'aspirai de l'air frais et tentai de retourner vers Nick, mais je ne pus affronter cette épreuve.

Le feu vint à lécher les chaussures de Nick et il se lança dans une danse horrible tandis que tintaient les chaînes de ses pieds.

Nick ne pouvait plus hurler maintenant ; l'air brûlant emplissait ses poumons. Il ne cessait de tirer sur son poignet enchaîné à la portière. Sa bouche s'agitait de façon spasmodique, mais il n'en sortait qu'un gargouillis désespéré, inhumain.

Les flammes orange le dévoraient et ses yeux suppliaient... suppliaient... Nick était comme j'avais voulu qu'il fût, en train de souffrir, d'une douleur atroce, comme j'avais rêvé de le faire souffrir.

Mais ces yeux... ils suppliaient... pour l'amour du Ciel!

Et c'en était trop. Même pour Nick Forrest.

Je ramassai mon fusil et lui tirai une balle dans la tête.

Seasoned with mercy.

Traduction de Nicolète et Pierre Darcis.

CECI EST MA CONFESSION

par O.H. LESLIE

Tout en se chamaillant avec sa femme, Harry Costanzo savait qu'il avait l'air ridicule, debout, pieds nus sur la descente de lit bleu ciel, les cordons de son pyjama traînant à terre. Mais les scènes avec Joanie ne respectaient aucune règle de temps ni de lieu : dans la chambre après le petit déjeuner, en pleine rue, dans la foule, au foyer d'un théâtre à l'entracte, partout où cela lui chantait, elle entonnait son refrain tapageur et il répondait avec les mêmes mots :

— Écoute, Joanie, faisait-il d'un ton conciliant, je t'ai répété un million de fois que le métier de policier n'est pas comparable à celui d'un libraire ou d'un marchand de chaussures. Il y a des fois où je ne peux pas te dire quand je rentrerai à la maison parce que je ne le sais pas moi-même.

— Mais enfin, tu n'es pas le seul policier du monde ; ce n'est pas à toi d'arrêter tous les criminels, quand même !

— C'est mon métier ! disait Harry avec plus de chaleur. C'est à prendre ou à laisser.

Sous son écharpe – un nuage de mousseline rose – Joanie avait recours alors à sa meilleure défense : elle faisait la moue. Elle savait à quel point cela touchait Harry. Son visage de petite fille semblait plus jeune encore et plus sensuel, rappelant à Harry leur différence d'âge et leur différence physique. Il en éprouvait un sentiment de culpabilité et s'approchait, tout contrit.

— Oh, je suis désolé, Joanie. Tu sais bien que je ne désire qu'une chose, ma chérie, être près de toi... Tu sais que je t'aime...

Il mordillait l'oreille de sa jeune femme et murmurait quelques mots de leur langage secret. Il avait quarante-quatre ans. Il était capitaine dans la police.

Quand il sortit de la maison une heure plus tard, c'est un Harry Costanzo très différent qui apparut : un homme petit mais bien droit aux tempes prématurément argentées ; un visage mobile et des yeux sombres qui saillaient un peu trop, ajoutant une intensité supplémentaire à son regard, personnifiaient l'autorité conférée par

son grade. Mais la véritable qualité du capitaine Costanzo n'apparaissait pas à tout le monde : c'était son brillant pouvoir de déduction. En partant d'un étui d'allumettes déchiré et d'un fragment de bois, il avait résolu une des énigmes les plus fameuses de l'époque. Avec une simple cigarette tordue, il avait fait condamner un tueur redoutable à la chaise électrique. Avec un stylo qui coulait et une empreinte de pied à peine perceptible, il avait mis un point final à la carrière d'un hideux sadique. Sa réputation avait fait de lui l'orgueil de la ville ; il était monté en grade ; les privilèges s'accumulaient et on lui avait adjoint une équipe de collaborateurs beaucoup plus jeunes que lui. Mais sa meilleure récompense, Harry la trouvait dans le travail lui-même ; ses heures de plus grande félicité étaient celles qu'il consacrait à son travail. Malheureusement (cette seule pensée amena une grimace sur son visage), Joanie s'imaginait que c'était à elle que ces heures devaient appartenir.

Il traversa à pas lents les couloirs du commissariat central, saluant d'un geste noble les agents déjà au travail. Bob Ketchum, le jeune lieutenant qui était maintenant son bras droit, lui décocha un large sourire depuis la salle des archives. Quand Harry entra dans la petite cabine aux parois de verre cathédrale qui lui servait de bureau, Ketchum prit une enveloppe blanche sur la table voisine et lui emboîta le pas.

— Alors, questionna Harry, où en sommes-nous ? Avez-vous reçu le rapport sur l'affaire Murdock, ou faut-il attendre l'extradition de cet individu ? Et, qu'est-il advenu du rapport du laboratoire sur l'échantillon de poussière que j'ai envoyé mardi ?

Le lieutenant Ketchum éclata de rire.

— Dites-donc, mon vieux, vous avez l'air de cracher des flammes ce matin. Qu'est-ce qu'elle vous a fait Joanie ? Elle vous a mis du poivre dans votre café ?

Le visage dur de Harry s'adoucit. Il sourit.

— Oui, je suis un peu nerveux, en effet. J'ai promis à Joanie que je serais à l'heure ce soir, alors, je veux que ça ronfle ! Il fit un signe de tête vers l'enveloppe que tenait le lieutenant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est pour vous, mais je ne m'en suis aperçu qu'après l'avoir lue ; elle était adressée à la Brigade criminelle. C'est un cinglé.

Harry prit l'enveloppe et l'ouvrit en la tenant soigneusement par les bords, selon son habitude. Elle consistait en une seule feuille de papier épais dont la partie supérieure était déchirée, laissant voir des stries grises et roses. La lettre était écrite à la main et ne comportait pas de signature :

Au capitaine Costanzo.

Ceci est ma confession. Je vais tuer une femme dans les prochaines quarante-huit heures. Que pouvez-vous faire pour m'en empêcher? Vous êtes un policier tellement sensationnel ! Alors, on va voir si vous pourrez m'arrêter.

Harry émit un grognement et regarda l'enveloppe. Le cachet de la poste était de Chilton, ville de moyenne importance au sud d'Albany. Il lut la lettre une seconde fois, le souffle plus court. Quand il releva la tête vers le lieutenant, ses yeux saillants brillaient d'une étrange lueur.

— J'étais sûr que vous prendriez cela au sérieux, dit Ketchum, mais c'est une farce, rien de plus.

— Ouais, opina Harry en jetant la lettre sur le bureau, c'est la rançon de la publicité, je crois.

— C'est sûrement un gars qui a voulu s'amuser un peu ? Vous ne croyez pas qu'il faut y attacher de l'importance ?

Ketchum observait le visage de Harry ; une pointe d'inquiétude perça soudain dans sa voix :

— Nous avons beaucoup de travail, capitaine. Il me semble qu'il faut classer cela et ne plus y penser.

— Peut-être... Et peut-être que non, répliqua Harry.

Il se leva, alla jusqu'à la fenêtre de son bureau et contempla le mur d'en face : des briques crasseuses.

— C'est la première fois qu'on me défie ainsi ; je veux dire personnellement (Il se retourna.) Et si le type parlait sérieusement ? Si

c'était un détraqué voulant réellement tuer quelqu'un ?

Ketchum haussa les épaules.

— Et alors ? Qu'est-ce que vous pourriez y faire ? Il n'y a aucun indice.

— Il y a tout de même quelque chose, non ?

— Oui, bien sûr. Mais on risque de perdre un temps précieux. Écoutez, si vous voulez que je la porte au labo, d'accord. Mais je ne pense pas qu'il y ait lieu.

— Elle est à moi, cette lettre, non ?

Le souffle de Harry était de plus en plus court.

— Il y a un petit malin à Chilton qui doit bien rigoler ce matin. Et il rira encore plus en exécutant sa menace...

Il saisit brusquement la lettre sur le bureau.

— Vous allez vous occuper des affaires en cours, Bob. Moi, je veux en avoir le cœur net.

— Mais, Capitaine...

— Qui sait ? Je pourrai peut-être empêcher un meurtre. C'est mieux que d'arrêter un assassin, non ?

— Mais vous allez perdre votre temps ! Il n'y a peut-être pas de meurtrier.

— Ne vous en faites pas. Je n'importunerai personne d'autre. C'est mon problème ; je le réglerai tout seul. Je me donne quarante-huit heures et si rien ne se passe, je laisse tomber. Il y a un train pour Albany ce soir à neuf heures ; il s'arrête à Chilton. Je le prends.

— Voulez-vous que je touche un mot de l'affaire aux collègues de là-bas ?

— Non, pas tout de suite. On verra plus tard.

Le lieutenant Ketchum se dirigea vers la porte et se retourna avant de sortir, comme sur le point de dire quelque chose. Mais il changea d'avis et sortit.

Une fois seul, Harry regarda la lettre et murmura :

— O.K., l'ami, O.K., c'est un duel.

Il glissa la lettre dans sa poche et partit à grands pas vers l'escalier. Au troisième étage, il entra dans le laboratoire et fronça les sourcils en voyant l'homme en blouse blanche assis à déguster un café dans une tasse en carton.

— Je viens pour étudier des empreintes sur quelque chose, Chet. Mais n'en parle pas à toute l'équipe. Je désire régler cette affaire moi-même.

— Je peux le faire. Capitaine.

— Non, je m'en charge.

Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver la réponse qu'il attendait. L'enveloppe avait été trop souillée par le transport pour permettre une étude d'empreintes efficace ; la lettre elle-même ne comportait que deux séries d'empreintes : il était sûr que c'étaient les siennes et celles de Ketchum. Il avait raison ; l'auteur de la lettre avait tout prévu et n'avait pas touché au papier.

— Alors ? demanda Chet.

— Rien. Je m'y attendais, mais je voulais m'en assurer.

Il savait ce qu'il fallait faire, maintenant : trouver l'origine du papier était moins ardu que l'auteur de la lettre n'avait pu le supposer. Le papier était du genre de ceux que l'on fournit dans les hôtels. Quant à la déchirure du bord supérieur, elle était facile à expliquer : l'assassin en puissance avait séparé le bas de la feuille de l'en-tête qui aurait pu le trahir. Mais ce n'avait pas été un travail soigné et les lignes grises et roses seraient d'une grande utilité pour retrouver son origine.

Une fois de retour dans son bureau, il appela Bob Ketchum et dit :

— Passez-moi un annuaire des hôtels, Bob.

— Vous avez trouvé quelque chose, Capitaine ?

— Ce type doit être un radin. Il n'a même pas voulu payer le papier à lettre.

— Il a pu le chiper dans un hôtel, naturellement, mais ça ne veut

pas dire qu'il y soit installé. Il n'est sans doute pas fou à ce point-là.

Harry fronça les sourcils.

— Vous seriez surpris de savoir ce que les gens peuvent être bêtes. En outre, notre ami ne voulait pas que nous sachions que la missive venait d'un hôtel. C'est pour cela qu'il a pris la peine de supprimer l'en-tête. Pourquoi s'en serait-il soucié s'il n'avait eu une raison ?

Ketchum se caressa le menton, l'air songeur.

— Vous devez avoir raison, Capitaine. En tout cas, je vais vous chercher l'annuaire.

Quelques minutes plus tard, Harry avait devant lui l'épais répertoire des hôtels. Pour Chilton, il trouva quatre établissements ; il n'aurait pas grand mal à vérifier le bien-fondé de sa théorie.

Il décrocha le téléphone et donna un numéro à Tinter.

Le premier hôtel s'appelait l'« Ambassade ». L'employé qui répondit eut d'abord l'air de ne pas comprendre la question puis il décrivit le papier à lettres de l'établissement : l'en-tête comportait un écusson, une couronne et des fioritures, mais il n'y avait pas de lignes grises et roses.

Le deuxième coup de téléphone fut beaucoup plus fructueux. L'employé de la réception de l'Hôtel Mary dit :

— Des rayures roses et grises ? Oui, cela vient de chez nous, monsieur. Tout l'hôtel est décoré ainsi.

— Vous avez beaucoup d'étrangers en ville ? Avez-vous eu de nouveaux clients ces jours derniers ?

— Quelques-uns. La saison est bien partie ; les gens veulent assister à la foire de Pound Falls la semaine prochaine. Vous cherchez quelqu'un en particulier ?

Oui. Pensez-vous avoir une chambre libre pour moi demain matin ?

— Certainement, monsieur. C'est à quel nom ?

Mais Harry se ravisa. Il ne voulait pas risquer d'effrayer l'oiseau.

— Non, ne me retenez rien. Je verrai demain s'il y a de la place.

Il raccrocha et resta un moment les yeux fixés sur le récepteur. Pour la première fois depuis que le lieutenant Ketchum lui avait donné la lettre, il pensa à Joanie.

Il reprit le combiné lentement, comme s'il pesait une tonne. Puis à contrecœur, il composa son numéro personnel.

— Allô, Joanie ? dit-il d'une voix humble. Écoute, ma chérie, voici ce qui m'arrive...

*

* *

Il ne rentra pas chez lui pour dîner. Mieux valait ne pas avoir à affronter le regard accusateur de Joanie, ou pis encore, sa moue réprobatrice. Une fois de plus, il trahissait sa promesse, mais il ne pouvait pas faire autrement. La lettre de ce soi-disant assassin l'avait piqué au vif avec ses termes de défi. Il haïssait l'inconnu qui, de l'Hôtel Mary avait écrit ces mots menaçants. Que ce fût un simple plaisantin, essayant de jouer des tours sinistres au capitaine Costanzo ou un détraqué ayant vraiment l'intention de commettre un crime et ne pouvant résister au plaisir de s'en vanter à l'avance, la haine était aussi vive. Il espérait presque que ce fût un assassin, afin de pouvoir se venger. Mais, assassin ou non, Harry le trouverait.

Il dîna tout seul dans une gargote enfumée puis se fit conduire en taxi jusqu'à la gare. Il prit un billet pour le train de 9 h 05 qui n'allait pas plus loin qu'Albany.

Il arpenta lentement le vaste quai de la gare, caressant la lettre enfouie dans sa poche : il pensait au lendemain. Il franchit le portillon et l'employé dut le rappeler pour lui demander son billet. Enfin il monta dans le train, s'installa près de la fenêtre et regarda sa montre. Neuf heures moins cinq.

Il étudia le reflet de son visage dans la vitre : il paraissait vieux et fatigué. Ce spectacle ne le satisfaisant pas, il prit la lettre dans sa poche et la relut.

« Ceci est ma confession... »

Un malin, se disait-il. Vraiment malin ! Ou plutôt à la vérité, un bien pauvre type ! Pourquoi écrire sur un papier aussi reconnaissable ? Et s'il avait voulu cacher vraiment le nom de l'hôtel, pourquoi n'avait-il pas découpé plus soigneusement le haut ? Il poussa un grognement et secoua la tête.

Puis un éclair lui traversa l'esprit et lui fit voir les choses d'une tout autre façon.

Pourquoi écrire sur un papier aussi reconnaissable ? Pourquoi cette stupidité ? Pourquoi lui faciliter ainsi la tâche ? Pourquoi laisser quelques lignes roses et grises pour lui permettre de retrouver la trace aussi vite ? Pourquoi ?

La vérité le frappa comme un coup de poing. Elle le fit bondir de son siège, et, un moment, il se vit pris au piège dans le train qui s'ébranlait. Mais le convoi roulait encore doucement : il avait le temps de descendre. Il s'engouffra dans le couloir et ouvrit la portière. Le train prenait de la vitesse ; il descendit les marches métalliques et sauta sur le quai en béton. Il regarda le train s'éloigner et repartit d'un pas décidé vers le portillon.

Trop facile, trop facile, trop facile, disaient les roues du convoi. Il se maudit de n'avoir pas deviné la vérité depuis le début. Ce n'était pas un problème digne du capitaine Costanzo, le fin limier, l'homme aux merveilleuses facilités de déduction. C'était une amusette, une babiole, une devinette pour les stagiaires ou les apprentis, mais pas pour Harry Costanzo. Quelqu'un voulait être certain qu'il découvrirait l'origine du papier à lettre.

Pourquoi ?

Il ne voyait qu'une seule réponse. Une réponse qui lui faisait monter le sang à la tête.

Quelqu'un avait voulu l'éloigner pour la nuit.

Dans la rue, il appela pour avoir un taxi, puis il hurla à pleins poumons. Une Chevrolet en maraude finit par s'arrêter. Il lança son adresse au chauffeur d'une voix si angoissée que l'autre sentit qu'il fallait rouler à tombeau ouvert. Pendant tout le trajet, il resta le buste droit sur la banquette arrière, le ventre serré comme dans un étau, mais l'esprit clair. Quelqu'un avait voulu l'éloigner cette nuit pour une certaine raison. Il en connaissait une bonne, et s'il ne se trompait pas...

Moins de vingt minutes plus tard, il était arrivé. Il lança un billet de cinq dollars au chauffeur et entra en trombe dans le hall de l'immeuble. L'ascenseur l'attendait au rez-de-chaussée. Il appuya sauvagement sur le bouton du dernier étage.

À la porte de son appartement, il s'arrêta et prit conscience qu'il

respirait bruyamment. Il avait besoin d'être calme ; le calme serait son allié. Doucement, il introduisit la clef dans la serrure, la tourna et ouvrit la porte.

Le vestibule était plongé dans l'obscurité. Il y avait un interrupteur à portée de la main mais il n'y toucha pas. Il gagna à tâtons le living. Il y faisait noir, mais un mince rai de lumière perçait sous la porte de la chambre.

Sur la pointe des pieds, il entra dans le living.

Tout était en ordre ; Joanie était bonne ménagère. C'est ce qui permit à Harry de voir tout de suite le détail inhabituel, sur le fauteuil, près de l'âtre artificiel.

Une veste d'homme.

Il alla sans bruit jusqu'au fauteuil et souleva le vêtement. Il était très lourd. Il sut pourquoi avant même que ses doigts aient senti le contact de l'étui à revolver et de la courroie, à l'intérieur de la veste.

Il s'empara du revolver et traversa la moquette, jusqu'à la porte de la chambre.

Il l'ouvrit.

Le lieutenant Bob Ketchum n'avait pas ses chaussures. Il n'avait pas de chemise non plus ; à part cela, il était tout habillé. Dans le lit, émergeant du nuage rose de sa liseuse, Joanie était beaucoup moins présentable. Elle ne cria pas, elle ne dit rien de mélodramatique quand elle vit son mari. Elle eut simplement l'air embarrassé et quelque peu peiné. Harry vit qu'elle ne comprenait pas très bien la situation.

Pour Ketchum, c'était une autre histoire.

Il avait blêmi dès que la porte s'était ouverte et quand il vit le revolver dans la main droite de Harry Costanzo, il allongea un bras tremblant, la paume en avant, comme pour s'en faire un bouclier.

— Hé, attendez, Harry ! Écoutez, je vous en prie !

— Vous aviez raison, Bob, dit Harry en s'émerveillant de son sang-froid, cette lettre n'était qu'un tissu de mensonges. Comment ai-je pu ne pas reconnaître tout de suite votre écriture ?

C'est à ce moment-là seulement que Joanie réalisa pleinement

l'étendue des dégâts. Elle poussa un hurlement, mais qui n'était pas de terreur. C'était une imprécation de colère et un sentiment de frustration concentrés dans un seul mot d'insulte. Harry la regarda, surpris de l'intensité de ses sentiments et s'aperçut soudain que sa jeune femme le haïssait depuis longtemps. Il fut si peiné par cette révélation et la blessure qu'elle infligeait à son amour-propre, qu'il s'oublia un moment à baisser l'arme. Un moment seulement.

Puis il défit d'un coup sec le cran de sûreté et tira une seule balle, bien ajustée en direction de sa femme. Le projectile l'atteignit juste au-dessous du sein gauche exposé au regard. Elle s'écroula sans un mot, la bouche encore ouverte, tuée sur le coup. Sans douleur.

Depuis qu'il était dans la police, Harry avait assisté à peu de morts soudaines, mais il observa la scène avec un certain détachement. Puis il tira un mouchoir de sa poche et essuya le revolver, comme s'il avait été souillé. Il jeta un coup d'oeil au lieutenant Ketchum et lança le revolver à ses pieds. Ketchum était dans tous ses états. Mais sa stupéfaction grandit encore quand il entendit Harry demander doucement :

— Pourquoi avez-vous fait ça, Bob, pourquoi ?

— Harry, écoutez...

— Pourquoi avez-vous tué ma femme ? Parce qu'elle ne voulait pas que vous tourniez autour d'elle ? Parce qu'elle m'était fidèle ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

Le sang afflua au visage du lieutenant.

— Qu'est-ce que vous racontez, Harry ?

— Il ne fallait pas, dit Coztanzo d'une voix lugubre. J'aimais ma femme, Bob. Il ne fallait pas la tuer.

— Moi ? Je l'ai tuée, *moi* ?

— Mais oui ! C'est votre arme, n'est-ce pas Bob ? Je suis rentré chez moi et je vous ai surpris. Il ne fallait pas la tuer ; on vous condamnera à la chaise électrique, sans aucun doute.

Ketchum se mit à hurler :

— C'est vous qui l'avez tuée, Harry ! C'est *vous* ! Je leur dirai ce qui

s'est passé... je le leur dirai.

— Vous pensez qu'ils vous croiront ? C'est votre revolver, Bob. Et il y a autre chose. Une lettre que vous avez écrite.

Soudain, Ketchum comprit. La vérité lui apparut tout entière et il gémit comme un homme qui se noie.

— *Ceci est ma confession*, murmura Harry. *Je vais tuer une femme dans les prochaines quarante-huit heures. Que pouvez-vous faire pour m'en empêcher ? Vous êtes un policier tellement sensationnel ! Alors on va voir si vous pourrez m'arrêter ! Vous aviez raison, Bob. Entièrement raison...*

Personal challenge.

Traduction de Stéphane Rouvre.

IMPASSE AU CERVEAU

par William Link et Richard Levinson

Il y eut une secousse, un choc formidable et brutal, et pendant une fraction de seconde, un vertige saisit le jeune homme. Le soleil soudainement lui sembla très bas et le ciel, tournoyant au-dessus de sa tête, devint l'asphalte du trottoir. Il tomba en avant, roula sur lui-même et s'écroula, la joue contre le bord dur du trottoir.

— Que quelqu'un fasse quelque chose ! cria une femme.

— Je l'ai vu ! hurla une voix. Un chauffard ! Notez le numéro de la voiture !

Il se rendit vaguement compte qu'il était entouré de gens. Le ciel avait repris sa place habituelle et un cercle de visages anxieux se penchait sur lui. Il se mit péniblement à genoux.

— Vaut mieux ne pas bouger, mon vieux, dit un homme en blouson de cuir qui paraissait être un chauffeur de camion. On est allé chercher un flic. Il va appeler une ambulance.

— Non, dit-il. Non... ça va, je n'ai rien.

Et il se releva en chancelant.

— J'ai tout vu, déclara une femme avec fierté. Vous traversiez la rue et cette voiture est passée sur une flaque d'eau. Elle a fait une embardée et vous est rentrée dedans. Puis elle a filé comme... je ne sais quoi.

— Ça va, c'est sûr ? demanda le chauffeur de camion.

— Je ne crois pas que ce soit raisonnable de bouger, ajouta une femme d'un certain âge, qui portait un manteau de vison. Vous vous êtes peut-être cassé quelque chose ?

— Ça m'a... simplement coupé le souffle, dit le jeune homme qui était sur pied, à présent. Je me sens très bien, ajouta-t-il en s'efforçant de sourire.

Les autres demeurèrent là, à le regarder, et puis quelqu'un lui rendit son chapeau.

— Eh bien... merci, dit-il gauchement. À présent... si vous voulez bien m'excuser, j'ai un rendez-vous.

La foule s'écarta pour le laisser passer. Il la traversa à pas hésitants, mais il ne ressentait aucune souffrance indiquant une fracture ou même une foulure. Il avait une plaie à la tête et une coupure à la main ; c'était tout.

Quand il eut parcouru une centaine de mètres, il s'arrêta pour allumer une cigarette. Je dois être verni, se dit-il. Un fou me renverse avec sa voiture et je m'en tire sans dégâts, il aurait pu me tuer ! Il se tâta de nouveau, avec stupéfaction, puis songea qu'il devait se dépêcher pour arriver à l'heure à son rendez-vous.

Quel rendez-vous ?

Brusquement, il s'aperçut qu'il ne savait pas qui il était ; il n'en avait pas la moindre idée.

Le jeune homme s'immobilisa, luttant contre un accès de panique. Il savait qui il était, bien sûr. On n'oublie pas son propre nom comme ça. Il était... il était...

Ça allait revenir, l'accident l'avait un peu secoué. Le choc, sans doute... Une absence provisoire de mémoire. Il jeta sa cigarette et se remit à avancer, tout en réfléchissant, mais la mémoire ne lui revint pas. Il ne savait même plus quelle était cette rue ou cette ville. Il s'arrêta devant une vitrine de magasin pour étudier son reflet dans la glace. Il aperçut un visage banal, un visage qu'il avait dû voir tous les jours pendant près de trente-cinq ans, mais qui lui était totalement étranger.

C'est absurde, se dit-il ; c'est le genre d'histoires qu'on lit dans les journaux. Il avait traversé la rue, vaquant à ses occupations, et, par une cruauté du destin, une voiture en dérapant lui avait ôté la mémoire. Ce devait être ça l'amnésie. Il avait vu une histoire de ce genre à la télévision. Il ne savait même plus quelle était sa profession. Avocat ? Homme d'affaires ? Et où habitait-il ? Était-il pauvre ou riche, marié ou célibataire ?

Son portefeuille ! Il contiendrait des pièces d'identité. Le jeune homme plongea les mains dans ses poches et n'y trouva qu'un porte-clefs, des cigarettes et de la petite monnaie. Il tapota sa poche arrière :

rien. Juste un mouchoir.

Ce n'était pas possible ! Quel qu'il fût, il devait sûrement posséder un portefeuille. A moins que... (il regarda par-dessus son épaule)... à moins qu'il ne l'eût fait tomber dans la confusion de l'accident. Mieux valait retourner sur les lieux pour essayer de le retrouver.

Il revint sur ses pas, mais avant d'avoir atteint le coin de la rue il se rendit compte qu'il s'était perdu. Avait-il tourné à droite ou à gauche ? Il n'y avait aucun point de repère susceptible de le guider. Rien ne lui semblait familier, rien non plus ne lui semblait étranger. Finalement il s'arrêta, ne sachant quel parti prendre, et se remit à fouiller désespérément dans ses poches.

Dans celles du veston, rien. Dans celles du pantalon, rien. Dans les poches intérieures de sa veste... Ses doigts frémissants touchèrent quelque chose qu'il se hâta d'extirper. Puis, abasourdi, il regarda fixement ce qu'il tenait dans sa main. C'était un billet de mille dollars, tout neuf, entouré d'une feuille de papier. Quelque chose était écrit sur le papier ; il le déplia :

« Dr. Ralph Mannix
Médical Building
23 Ouest 86^e Rue. »

Mannix, Mannix ? Ce nom ne lui disait rien, ne faisait rien vibrer dans sa mémoire. Mais c'était la seule piste à suivre. Il marcha rapidement jusqu'au coin de la rue et regarda la plaque : Ouest 79^e Rue. Il avait environ un kilomètre à parcourir. Il fourra le billet dans sa poche et se remit à marcher, de plus en plus vite, et bientôt il prit le pas de course, les gens le regardaient, étonnés de cette hâte, mais il ne s'en souciait pas.

Quand il arriva dans la salle d'attente, la réceptionniste était en train de taper à la machine. Elle termina une phrase, repoussa le chariot et leva les yeux.

— En quoi puis-je... ? commença-t-elle et elle laissa la phrase en suspens.

Hors d'haleine, il se tenait sur le pas de la porte et, à l'expression de la jeune femme, il prit conscience de son complet déchiré et de son front meurtri.

Elle s'éclaircit la voix.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Le docteur Mannix est-il là ? demanda-t-il.

— Oui, mais il va s'absenter pour la journée. Avez-vous rendez-vous avec lui ?

Il hésita.

— Je... ne sais pas.

— Pardon ?

— Écoutez, appelez-le. C'est important.

— Je suis désolée, mais il faut que vous me donniez votre nom.

— Madame, si je savais mon nom, je ne serais pas ici.

Elle l'observa un moment. Puis, comprenant sans doute qu'il ne plaisantait pas, elle décrocha le téléphone et appela le médecin.

— Un monsieur voudrait vous voir, docteur. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit et le docteur Mannix apparut. C'était un homme âgé, dont les cheveux grisonnaient aux tempes et dont les mains roses étaient piquées de taches de rousseur. Ses yeux, derrière les verres de ses lunettes, avaient une expression paisible. Il fit d'une voix bien timbrée :

— Oui?

Le jeune homme traversa rapidement la pièce.

— Docteur Mannix ?

— C'est moi.

— Docteur, savez-vous... savez-vous qui je suis?

La question posée, il se sentit ridicule.

— Je veux dire... m'avez-vous déjà vu ?

Le médecin parut perplexe.

— Non, je ne crois pas. Pourquoi ?

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Vous avez une vilaine coupure à la tête, il vaut mieux que je l'examine.

Le jeune homme toucha sa tempe et retira une main tachée de rouge.

— La blessure s'est ouverte, il faut la soigner. Entrez dans mon bureau.

Mannix pénétra dans l'autre pièce et désigna un fauteuil de cuir près de la fenêtre.

— Asseyez-vous, je reviens.

Et il disparut dans une alcôve, sans cesser de parler.

— Mon infirmière est partie il y a quelques minutes. Nous allons fermer le cabinet jusqu'à demain.

Le jeune homme se laissa tomber dans le fauteuil et se frotta les yeux. Il regarda les diplômes encadrés, sur le mur, puis le crépuscule qui envahissait le ciel, derrière la fenêtre. Il se sentait las et déprimé, mais il craignait de s'assoupir. Tout l'accident se produirait peut-être en un coin de son cerveau : le choc, la sensation de tomber dans le vide, le contact dur du trottoir contre sa joue.

Mannix revint, tenant une bouteille d'alcool et un morceau d'ouate.

— Ça va piquer, mais ça cautérisera aussi.

Il se pencha, tamponna la blessure et ajusta ses lunettes pour mieux l'examiner.

— Inutile de faire des points de suture. Vous avez de la chance que ça ne soit plus profond.

Il se dirigea vers une table en métal, ouvrit le tiroir, en sortit une compresse.

— Je préférerais laisser la plaie à l'air, mais elle n'est pas très jolie à voir. Alors...

Avec ses doigts experts, il colla vigoureusement le pansement sur la blessure et recula d'un pas.

— Voilà. Le malheur est réparé.

Le jeune homme passa sur le pansement un doigt hésitant.

— Je crois que j'en ai pris un bon coup, dit-il. C'est pour cela que la chose s'est produite.

— Qu'est-il arrivé ?

Le jeune homme hésita un instant, puis il poussa un soupir.

— Autant vous le dire : je ne me rappelle plus qui je suis.

Mannix l'observa un moment, puis reboucha la bouteille d'alcool et la posa sur la table en métal. Il contourna son bureau et s'assit, les coudes sur le buvard, les doigts noués. Il ne dit rien.

— Écoutez. Je sais que ça paraît idiot, mais il y a environ une heure, j'ai été renversé par une voiture au moment où je traversais la rue.

Le jeune homme fouilla dans sa poche et en sortit une cigarette.

— L'imbécile ne savait pas conduire, je suppose. Il a dérapé, m'a heurté, puis il a filé comme un zèbre. Il ne s'est même pas arrêté pour voir s'il m'avait blessé.

— Est-ce que quelqu'un a relevé son numéro ?

— Non. Les gens étaient trop émus. Je suis tombé et tout ce dont je me souviens, c'est qu'il y avait foule autour de moi. Quelqu'un voulait appeler une ambulance et tout le monde me hurlait de ne pas bouger. Mais je ne me sentais pas mal... un peu abruti, mais rien de cassé.

Il alluma la cigarette et exhala une bouffée de fumée. Il avait la gorge sèche.

— En tout cas, je me suis relevé et j'ai dit aux gens que j'étais indemne. Je voulais m'en aller, la foule me rend nerveux.

La porte s'ouvrit et la réceptionniste apparut.

— Je pars, docteur, à moins que vous n'ayez besoin de moi.

— Non, je vous verrai demain, mademoiselle Sherman.

Elle referma doucement la porte et Mannix prit sur son bureau un coupe-papier qu'il se mit à balancer entre ses doigts, distraitement.

— Avez-vous eut l'impression que votre tête heurtait le trottoir avec violence ? demanda-t-il.

— Tout s'est passé tellement vite, je n'ai pas eu le temps de remarquer quoi que ce soit. J'ai commencé à traverser la rue et un instant plus tard j'ai senti le choc brutal de la voiture contre moi.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Le jeune homme expliqua qu'il s'était remis à marcher et qu'il avait éprouvé une sensation de panique en s'apercevant qu'il ne pouvait plus se rappeler son nom. Le médecin l'écouta attentivement et hocha la tête.

— Une amnésie temporaire, dit-il.

— Vous en êtes certain ?

— À peu près. L'amnésie temporaire est provoquée par un choc ou un coup violent.

Il se leva et prit le poignet du jeune homme, tout en consultant sa montre.

— Votre pouls est normal. Avez-vous la migraine, le vertige, des nausées ?

— Non, rien du tout.

— Il se peut que vous ayez été commotionné. C'est difficile à dire sans faire une radio et un examen complet...

Le médecin regarda son visiteur.

— Comment se fait-il que vous soyez venu chez moi ?

— C'est ça le côté bizarre de l'histoire. En fouillant dans mes poches, tout ce que j'y ai trouvé, c'est un billet de mille dollars. Et autour de ce billet, il y avait un morceau de papier portant votre nom et votre adresse.

— Mon nom ? fit le médecin, d'un ton surpris.

— Oui, j'ai d'abord pensé que j'étais vous – je veux dire, que le docteur Mannix, c'était moi. Et puis, je me suis dit que vous pourriez sans doute m'apprendre qui j'étais. Sinon, pourquoi aurais-je votre nom dans ma poche ? Alors je suis venu ici.

— C'est très curieux. Je suis certain de ne vous avoir jamais rencontré. Peut-être est-ce un de mes malades qui vous a donné mon nom et mon adresse ?

Le jeune homme écrasa sa cigarette dans un cendrier.

— La question est de savoir ce que je vais faire à présent.

Mannix réfléchit un moment.

— Il me semble que vous devriez prévenir la police. Racontez-leur ce qui s'est passé, demandez-leur de faire paraître votre photographie dans les journaux. Si vous avez des parents dans cette ville, ils verront la photo et viendront vous chercher. (Il étendit la main vers le téléphone.) Je vais appeler la police et demander qu'elle envoie une voiture.

— Non!

Le jeune homme leva la main. Il semblait soucieux.

— Écoutez, je ne veux pas faire un drame de cette histoire. Tout ce que je veux, c'est retrouver mon nom. Je pensais que vous pourriez m'aider.

— La meilleure solution, c'est d'appeler...

Le jeune homme se leva et frappa son poing contre sa paume, avec irritation.

— C'est ridicule. Vous savez : j'ai l'impression que je rêve. Un billet de mille dollars et plus de nom ! Est-ce que la mémoire va me revenir ?

— L'amnésie ne dure parfois que quelques heures. Il arrive qu'un petit incident rétablisse le courant, pour ainsi dire, et que le cerveau se remette à fonctionner normalement. Mais on ne peut pas prévoir avec certitude... Le seul moyen sûr, c'est un traitement médical approprié. Si vous vouliez me laisser...

Le jeune homme regardait fixement une photographie encadrée, posée sur le bureau.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Intrigué, Mannix, jeta un coup d'oeil à la photo.

— Ma femme. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je me demande si je suis marié.

— Si vous l'êtes, votre femme doit s'inquiéter à votre sujet. Maintenant, écoutez-moi. Laissez-moi appeler la police et vous accompagner au commissariat. Ils ont des médecins. Nous pourrons vous faire passer un examen complet. En plus, une enquête sera ouverte.

Le jeune homme ne lui prêtait aucune attention.

Il s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil au dehors.

— C'est invraisemblable, dit-il, invraisemblable ! (Il se retourna.) Écoutez, je suis navré de vous avoir dérangé. Je suppose que vous avez envie de rentrer chez vous.

Avant que Mannix ait pu protester, le jeune homme lui adressa un brusque geste d'adieu et se dirigea vers la porte.

— Je m'en sortirai, déclara-t-il, par-dessus son épaule. Ne vous inquiétez pas.

— Mais voyons...

— Ça s'arrangera.

Il traversa rapidement la salle d'attente et se retrouva dans le couloir désert, soulagé d'être seul de nouveau. Il s'était senti mal à l'aise dans le cabinet du médecin ; presque aussi mal à l'aise que lorsqu'une heure auparavant, il gisait sur le dos, entouré de visages curieux. En outre, sa blessure le lanciait.

Il appuya sur le bouton de l'ascenseur et regarda la flèche indiquant les étages exécuter lentement un arc de cercle. Pour une raison inconnue, la photographie de la femme du médecin flottait devant ses yeux ; ce visage lui semblait terriblement familier.

Et, tout à coup, il se rappela qui il était.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, puis se refermèrent, mais le jeune homme ne bougea pas, émerveillé de sentir un flot de souvenirs envahir son cerveau. La mémoire lui était revenue, tout entière, il était redevenu lui-même et il se mit à rire en faisant demi-tour et en retournant vers le cabinet du médecin.

Quand il y entra, Mannix éteignait les lumières.

— Docteur, c'est stupéfiant, mais pendant que j'attendais l'ascenseur, ça s'est produit, comme ça, brusquement.

— Vous voulez dire que la mémoire vous est revenue ?

— Complètement, dit-il, radieux. Je sais même pourquoi j'avais un billet de mille dollars en poche.

— Vraiment ?

— C'est votre femme qui me l'a donné.

Les yeux de Mannix s'écarquillèrent derrière ses lunettes.

— Ma femme ?

— Mais oui, dit le jeune homme en souriant, la main tendue vers le long coupe-papier de métal, posé sur le bureau. C'est le prix qu'elle a payé pour que je vous tue.

No name, address, identity.

Traduction de Catherine Grégoire.

L'ŒIL TRANQUILLE

par STEVE O'CONNELL

La première chose que me dit Mlle Duncan fut :

— Lieutenant nous avons un film du hold-up pris sur le vif.

Tandis qu'un agent de la police d'État sciait la chaîne qui attachait le poignet de la jeune femme au distributeur d'eau fraîche, elle me donna le signalement des deux hommes. Je le transmis au commissariat principal par le poste émetteur de ma voiture, mais cela ne nous avançait guère : ils avaient opéré avec des masques.

Quand je revins à la banque, Mlle Duncan était libérée et se frottait le poignet. Elle me désigna un endroit sous la grille du comptoir de la caisse.

— C'est le premier bouton que vous voyez à même le sol. J'ai appuyé dessus dès que les hommes masqués sont entrés et que l'un d'eux m'a menacée de son revolver.

Puis elle me montra une petite ouverture rectangulaire, sur le mur du fond, près du plafond.

— Quand j'ai appuyé sur le bouton, la caméra automatique qui se trouve là-haut a commencé à filmer tout ce qui se passait dans la salle.

Je remarquai qu'il y avait deux boutons sur le sol, sous le comptoir.

— Et l'autre, à quoi sert-il ?

— À donner l'alarme.

— Pourquoi n'avez-vous pas appuyé dessus aussi ? Mlle Duncan devait approcher de la trentaine.

Elle rougit légèrement.

— Il fait tellement de bruit. Il déclenche une sonnette. Vous comprenez... J'ai eu peur que cet homme perde la tête et tire sur moi.

Une centaine de curieux s'étaient amassés devant la banque,

essayant de voir ce qui se passait à l'intérieur. Il avait neigé au début de la matinée, mais la température s'était réchauffée et à présent les rues et les trottoirs étaient recouverts d'une boue noirâtre.

La *Wallisfield Branch Bank* était un petit bâtiment à un étage dépourvu de vestibule. La porte d'entrée conduisait directement à une salle assez grande, scindée en deux par le comptoir partiellement grillagé. Au fond, derrière ce comptoir, se trouvait le bureau vitré du directeur.

— Il vaudrait mieux que je téléphone immédiatement à M. Bramer, dit Mlle Duncan.

— Bramer ?

— Le directeur. Il est à une réunion du conseil de la compagnie d'électricité. Notre centrale électrique essaie d'obtenir un prêt en vue de sa modernisation et M. Bramer voulait savoir exactement ce que le conseil a l'intention de faire avec l'argent.

Je la laissai donner son coup de téléphone et quand elle eut raccroché, je dis :

— Étiez-vous seule ici quand le vol a eu lieu ?

Mlle Duncan sourit.

— À part M. Bramer, je suis la seule employée. Je sers de caissière, d'employée, de dactylo, de tout ce que vous voudrez. Notre siège central est à Newford. Ici ce n'est qu'une petite filiale et deux personnes suffisent à faire le travail.

— Il n'y avait pas de clients non plus ?

— Non. J'étais toute seule, lieutenant. La banque ouvre à neuf heures et nous avons généralement fort à faire jusqu'à dix heures. Mais de dix à onze, c'est l'heure creuse. Il arrive que nous ne voyions personne.

J'allai lui chercher de l'eau dans un gobelet de carton et lui fis raconter toute l'histoire depuis le début.

— Les deux hommes sont entrés vers dix heures et demie. L'un d'eux est resté près de la fenêtre, pour observer la rue, mais l'autre a sorti un revolver de sa poche et s'est avancé vers moi. C'est alors que j'ai pressé le bouton.

Elle but une gorgée d'eau.

— Il a tout simplement soulevé l'abattant du comptoir et s'est posté derrière moi. Puis il m'a ordonné d'ouvrir le coffre-fort.

— Le coffre était-il verrouillé ?

— Non. La porte était simplement poussée. Nous l'ouvrons à neuf heures et elle reste ouverte jusqu'à la fermeture de la banque, à trois heures.

— Vous avez obéi ?

— Oui. Je n'ai eu qu'à tourner la poignée. Je n'avais pas le choix, n'est-ce pas ?

— Non. Vous avez eu raison.

— L'homme au revolver avait un sac avec une fermeture à glissière ; il a fourré dedans tous les billets que contenait le coffre. Puis il a sorti de sa poche une chaînette et un cadenas, il m'a attachée par le poignet à la fontaine et m'a mis un bandeau sur les yeux. La fontaine est fixée au sol, de sorte que je n'ai même pas pu atteindre le téléphone après leur départ. J'a dû attendre l'arrivée de quelqu'un.

— Avez-vous essayé d'attirer l'attention ? Crié ?

— Il m'avait dit de ne pas appeler, et de ne pas enlever mon bandeau. Sinon, il reviendrait me tuer. Donc, pendant cinq minutes, je n'ai pas bronché. Finalement, j'ai retrouvé assez de sang-froid pour soulever un peu le bandeau et quand j'ai vu qu'ils étaient vraiment partis, j'ai voulu appeler au secours. Juste à ce moment-là, Martin Sawyer est venu toucher un chèque : il dirige le supermarché au bout de la rue.

Je redemandai le signalement des deux hommes.

— Ils mesuraient tous deux environ un mètre soixante-dix, mais je ne suis pas très bon juge en la matière. Ils portaient des chapeaux marron, des pardessus marron et des gants. Et bien entendu ces masques de carnaval. Les mêmes : le diable.

Je regardai la courte chaîne qui avait lié Mlle Duncan à la fontaine.

— Est-ce que l'un des bandits, ou les deux, cliquettait ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Cliquetait ?

Je souris.

— Je veux dire... avez-vous eu l'impression qu'ils avaient d'autres chaînes dans leurs poches ?

Elle parut perplexe et je lui expliquai.

— Ces hommes auraient pu trouver ici non seulement vous-même, Mlle Duncan, mais aussi M. Bramer et une demi-douzaine de clients. S'attendaient-ils à pouvoir les enchaîner tous ? Bien que l'hypothèse semble un peu ridicule, nous ne pouvons pas la rejeter. Mais s'il n'avaient *qu'une seule chaîne et qu'un seul cadenas*, ils devaient supposer que vous seriez sans doute seule dans la banque. Peut-être même savaient-ils que M. Bramer serait absent.

— Je ne vois toujours pas...

— Dans ce cas, cela signifierait qu'il ne s'agissait pas d'étrangers qui auraient par hasard trouvé le bon moment pour cambrioler la banque.

Elle secoua la tête.

— Je suis désolée, lieutenant, mais je crois que j'étais trop inquiète pour remarquer ce détail.

— Quelle somme ont-ils pris ?

Elle réfléchit.

— Eh bien, c'est aujourd'hui vendredi. Le jeudi après-midi, nous recevons toujours du siège central un envoi supplémentaire de liquide, en vue d'honorer les chèques que les gens d'ici reçoivent pour leurs salaires et qu'ils viennent toucher en prévision du week-end. Et puis il y a notre réserve habituelle.

Elle fit un rapide calcul mental.

— Je ne pourrais pas vous préciser, lieutenant, mais il devait y avoir environ vingt-cinq mille dollars dans le coffre.

— Vous ne savez pas si ces hommes sont partis en voiture ?

— Non. Pendant quelques minutes, je n'ai pas osé enlever le bandeau.

Je remarquai qu'un des agents postés dehors laissait entrer un homme.

— Voici M. Bramer, dit Mlle Duncan. Bramer avait dans les quarante-cinq ans et ses tempes grisonnaient. Il s'essuya les pieds sur le paillason avant d'entrer ; peine inutile car le sol de marbre noir était déjà mouillé et sale.

Il m'adressa un signe de tête et se tourna vers Mlle Duncan.

— Vous êtes *certaine* d'avoir mis la caméra en marche, Ellen ?

— Oui, monsieur Bramer. Immédiatement.

Je jetai un regard à l'objectif de la caméra.

— Voyons ce film.

Bramer et moi entrâmes dans une petite pièce à l'arrière du bâtiment. Il monta sur la plate-forme de bois où était montée la caméra et enleva le film.

— L'objectif est un grand angulaire et le film dure dix minutes.

— N'est-ce pas inhabituel qu'une petite banque possède une caméra aussi perfectionnée ?

— Pas vraiment. Un petit établissement est plus facile à cambrioler qu'un grand. En fait, nous avons eu un hold-up similaire, il y a trois ans et demi. C'est pourquoi le bureau principal a jugé plus prudent de faire installer une caméra ici.

— À part vous et Mlle Duncan, combien de gens savent que vous en avez une ?

— Eh bien... le personnel du siège central de Newford et... Il hésita, et j'eus un petit sourire.

— Et votre femme. Et sa meilleure amie. Et l'homme qui a installé l'appareil...

— Oui, avoua-t-il, embarrassé.

— En d'autres termes, à peu près tout le monde en ville.

Il sourit mélancoliquement.

— Je suppose que oui. C'est difficile de garder un secret dans une petite ville et nous avons cette caméra depuis plus de trois ans. Cela s'est su, malheureusement, ajouta-t-il en haussant les épaules d'un air résigné.

— Ne le regrettez pas. En réalité, cela peut nous aider.

Il n'eut pas l'air de comprendre.

— Oui. Cela élimine plus ou moins les gens d'ici. Il est peu probable que quelqu'un qui connaisse l'existence de cette caméra ait couru le risque de se laisser photographier pendant qu'il cambriolait la banque, même s'il portait un masque.

Je donnai l'ordre à quelques-uns de mes hommes de passer le voisinage au crible, dans l'espoir de retrouver des témoins ou de glaner des renseignements. Je songeai à envoyer un agent avec le film au laboratoire, puis, en fin de compte, je décidai de le porter moi-même. J'avais hâte de le voir dès qu'il aurait été développé.

J'avais fait environ cinq kilomètres lorsqu'une voiture bleue me doubla en trombe. Je roulais à la vitesse permise et en déduisis que l'autre voiture devait faire au moins du cent vingt-cinq.

Je n'étais plus agent de la circulation et j'avais d'autres soucis en tête, mais j'étais flic et je ne pouvais pas tolérer une chose pareille. Je déclenchai la sirène et me mis aux trousses du chauffard.

Il roula à cette même allure pendant près de deux kilomètres, puis ralentit. Je crus qu'il allait s'arrêter sur l'épaule de la route, mais il s'engagea, au contraire, sur une voie secondaire. Il reprit de la vitesse, mais pas beaucoup. La route boueuse rendait la conduite difficile. Je finis par le rattraper et, en arrivant à la hauteur d'un petit bois, il ralentit et stoppa.

Je fis de même et puis j'eus une hésitation.

Il y avait quelque chose de louche dans cette histoire. Je conduisais une voiture de la police d'État, nettement reconnaissable, et le chauffard le plus incorrigible ne double jamais une voiture de police quand il a dépassé la vitesse limite. Il sait bien qu'il aura droit à une contravention.

Et il y avait autre chose. Quand ils s'arrêtent et que vous faites de

même, derrière eux, ils se retournent toujours pour vous regarder. Ils veulent voir si vous êtes un costaud. Mais celui-là ne se retourna pas. Il regardait fixement dans son rétroviseur et je pouvais presque sentir la tension de cette attente, et sa nervosité.

Je descendis et quand j'atteignis l'angle mort, à l'arrière gauche de sa voiture, je sortis mon P 38 de son étui et enlevai le cran de sûreté. Parvenu juste derrière son épaule gauche, je m'arrêtai.

Quand il comprit que je ne ferais pas un pas de plus, il passa à l'action. Sa main droite brandit un automatique, mais il fut obligé de se retourner pour s'en servir, ce qui me donna une fraction de seconde d'avance sur lui.

Ma balle le projeta en arrière, à l'extrémité du siège et son coup de feu étoila le déflecteur, devant moi. Je m'apprêtais à tirer une seconde fois, mais ce fut inutile. Déjà sa main avait lâché le revolver et la mort figeait son visage en une expression de stupeur.

Je l'examinai. Ses traits m'étaient inconnus. Je revins à ma voiture et alertai par radio le Q.G.

Le sergent Spencer, qui arriva dans l'une des premières voitures de police, fut capable d'identifier le mort.

— Il se nomme Jim Tracy et il habitait Wallisfield. Je l'avais arrêté, il y a environ un an, comme suspect dans le hold-up d'une station-service, mais j'ai dû le relâcher, faute de preuves.

Spencer était un homme aux yeux rapprochés, qui avait la réputation de ne jamais sourire. Il considéra le cadavre qu'on mettait dans le panier.

— Ce gosse devait être soûl ou cinglé pour sortir un revolver dans le simple but de s'éviter une contravention pour excès de vitesse.

Je secouai la tête.

— Je crois que l'explication est plus compliquée que ça. Il m'a délibérément amené jusqu'ici et je suis persuadé qu'il avait l'intention de me tuer.

— Pourquoi aurait-il voulu vous tuer ?

— Je m'occupe du hold-up de Wallisfield. La banque possédait une caméra automatique à l'arrière du bâtiment et toute l'opération a été

filmée. Je portais ce film au labo pour le faire développer. À mon avis, Tracy voulait me le prendre.

— Comment savait-il que ce film existait ?

— Toute la ville était au courant de l'existence de la caméra. Tracy ne devait pas faire exception.

Spencer réfléchit.

— Vous croyez que Tracy était l'un des deux bandits ?

— Je vais envisager cette hypothèse. Elle me sera peut-être utile.

— Mais c'est absurde ! Si Tracy savait qu'il existait une caméra, pourquoi se serait-il laissé photographe ? Il aurait eu l'intelligence de détruire le film avant de quitter la banque, non ?

— Peut-être. Mais d'un autre côté, si ces gars-là se sont laissés photographier, c'était probablement pour que nous en déduisions que le coup n'avait pas été fait par des gens habitant Wallisfield – mais par des étrangers à la ville. C'était peut-être ce qu'ils voulaient nous faire croire.

— Mais Tracy a voulu récupérer ce film... Il était prêt à tuer pour le reprendre. Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Mais je suppose qu'il s'est brusquement rendu compte qu'il y avait sur la pellicule de quoi le faire soupçonner.

Spencer me suivit jusqu'à ma voiture.

— J'aimerais bien aller au labo avec vous, lieutenant. J'ai moi-même hâte de voir le film.

Je trouvai un chemin de terre où je pus faire tourner la voiture et reprendre la direction de la nationale.

Spencer alluma une cigarette.

— D'après le signalement donné à la radio, les deux hommes portaient des masques de carnaval. Je ne vois pas en quoi ce film pourrait nous être utile.

Quand nous arrivâmes à la route nationale, Spencer reprit :

— En admettant que Tracy ait su que ce film existait... comment

savait-il que c'était vous qui l'aviez ?

— Il y avait environ une centaine de personnes devant la banque. Il en faisait sans doute partie ; il m'a vu prendre la boîte à film avant de sortir et il m'a suivi.

— Quelle somme a-t-on volée ?

— Environ vingt-cinq mille dollars.

Un quart d'heure plus tard, le film se trouvait au laboratoire où il fut développé en toute hâte et nous utilisâmes l'un des projecteurs du labo.

Le film commençait brusquement au moment où l'un des hommes masqués s'approchait de l'abattant du comptoir et le soulevait.

Son complice était demeuré à la fenêtre, et jetait parfois un regard derrière lui pour voir comment l'autre s'y prenait.

Ellen Duncan reculait et le bandit lui disait quelque chose. Il désignait de son revolver la porte du coffre-fort.

Ellen Duncan hésitait un instant, puis se dirigeait vers le coffre ; elle tournait la poignée et la porte s'ouvrait, révélant un renforcement à étagères, qui n'avait que soixante-dix centimètres environ de profondeur.

Le bandit mettait rapidement l'argent dans un sac et, l'opération terminée, il se tournait vers Ellen Duncan et lui faisait signe de s'approcher de la fontaine. Elle obéissait visiblement à contrecœur.

Il sortit ensuite de sa poche une chaînette et un cadenas. Il tournait la chaîne plusieurs fois autour du poignet de la jeune femme puis autour du montant du distributeur d'eau, fixait le cadenas aux deux extrémités de la chaîne, puis bandait les yeux d'Ellen avec un mouchoir.

Il jetait un regard autour de lui, probablement pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié, puis prenait le sac. Il adressait quelques mots à Ellen – sans doute la menaçait-il de tirer sur elle si elle appelait au secours – puis se dirigeait vers la porte d'entrée. Son compagnon le rejoignait ; ils quittaient alors le bâtiment et disparaissaient.

Ce n'était pas plus compliqué que ça et toute l'opération avait pris moins de cinq minutes.

Le film continuait mais il n'apprenait rien de plus. Lorsqu'il se termina, Ellen Duncan était toujours attachée à la fontaine.

J'allumai la lumière.

— Vous voyez quoi que ce soit qui puisse nous servir d'indice ?

Spencer poussa un soupir.

— Non. Ces pardessus vagues et ces masques rendent presque impossible un signalement physique même approximatif. Il fronça les sourcils.

— Pourquoi diable Tracy a-t-il voulu vous tuer pour récupérer ce film-là ?

Je rembobinai le film.

— Regardons-le encore une fois.

Exception faite de la partie de la salle placée directement sous la caméra, on voyait fort bien tout l'intérieur de la banque. On pouvait même distinguer vaguement la rue. La pendule murale prouvait que le hold-up avait commencé à dix heures et demie. Deux tables étroites, destinées aux clients, étaient fixées au mur, à gauche. On y trouvait stylos à bille, des cendriers et, soigneusement empilés, des feuilles de dépôt et de retrait de fonds.

Je fis passer le film trois fois encore, sans rien y déceler de nouveau, puis je tournai le commutateur électrique.

— Je vais demander à Bramer et à Ellen Duncan de le voir. Ils découvriront peut-être quelque chose qui nous a échappé.

Je donnai un coup de téléphone et, lorsque Spencer et moi arrivâmes au commissariat central avec le film, Bramer et Ellen Duncan nous attendaient.

Je les emmenai dans notre petite salle de projection et repassai encore le film.

Quand ce fut terminé, je me tournai vers Ellen Duncan :

— Avez-vous remarqué quelque chose qui pourrait nous mettre sur une piste ?

Elle secoua lentement la tête.

— Non, lieutenant. Je crains que non.

— Vous n'avez pas reconnu la voix de l'homme qui vous a parlé ?

— Non. C'était une voix... une voix banale. Je ne crois pas l'avoir jamais entendue auparavant.

— M. Bramer ? Y a-t-il, chez ces deux hommes, quelque chose qui vous semble familier ? Leur démarche ?

— Non, lieutenant. Rien du tout.

Un agent ouvrit la porte et m'annonça qu'on me demandait au téléphone.

Je quittai la pièce. Quand je revins, Spencer faisait repasser le film.

J'attendis qu'il eût fini.

— Notre petit film connaît la célébrité, dis-je. Voudriez-vous le revoir à la télévision, ce soir ? La télé voudrait le passer au journal de dix heures.

Spencer semblait penser à autre chose, mais il entendit ce que je venais de dire.

— La télévision ? fit-il songeusement. Oui, ce ne serait pas une mauvaise idée. Si plusieurs millions de gens voient ce film, peut-être l'un d'eux fera-t-il une découverte intéressante.

J'inclinai la tête.

— C'est mon avis. La station enverra quelqu'un chercher le film à huit heures.

Spencer ramena Ellen Duncan et Bramer à la banque. Moi, j'avais du travail en bas.

Deux des meilleurs amis de Tracy avaient été arrêtés pour être interrogés au sujet du hold-up. Nous les gardâmes jusqu'à quatre heures et demie, puis je décidai de les relâcher. Ils semblaient n'avoir rien à se reprocher, néanmoins je leur demandai de rester à la disposition de la police.

De retour dans mon bureau, je procédai à l'examen des vérifications d'usage. Les experts-comptables n'avaient rien trouvé de

suspect dans les registres bancaires (c'est une des premières choses que nous vérifions dans un cas de ce genre) et Bramer lui-même était, financièrement parlant, en bonne posture. Il avait effectivement assisté au meeting des directeurs de la compagnie d'électricité. Six personnes étaient prêtes à jurer qu'il ne les avait pas quittées depuis dix heures moins le quart jusqu'à l'heure où on lui avait appris le hold-up.

Bramer était un veuf avec deux enfants adultes, qui n'habitaient pas la ville.

Ellen Duncan n'était employée à la banque que depuis trois ans et elle vivait avec ses parents.

Certains prétendaient que les rapports entre Bramer et Ellen étaient plus étroits que ceux de directeur et employée, mais ce genre de suppositions est inévitable, qu'elles soient fondées ou non.

À cinq heures, je décidai de fermer boutique.

En montant dans ma voiture, je remarquai que le cendrier était plein de mégots. Je l'enlevai et le vidai dans une boîte à ordures. Quand je revins à la voiture, je regardai fixement le cendrier vide pendant trente secondes. Puis je fermai les yeux et m'efforçai de me souvenir.

Oui, j'en étais certain.

Néanmoins, je rentrai une fois de plus dans le commissariat et regardai le film. Puis je pris la direction de Wallisfield.

J'avais eu l'intention de me rendre directement chez Bramer, mais je vis que les fenêtres de la banque étaient éclairées et que Bramer et Ellen Duncan étaient en train de travailler. Une vieille femme de ménage nettoyait le sol.

Je parquai ma voiture et m'approchai de la porte du bâtiment. Elle était fermée à clef ; je frappai au panneau de verre.

Bramer vint m'ouvrir. Il semblait fatigué, mais il réussit à sourire.

— Nous fermons à quatre heures, lieutenant, et en général nous avons terminé le travail à cinq heures, mais aujourd'hui, c'est exceptionnel, évidemment. Il y a quantité de rapports à rédiger, des tas de choses à vérifier... Que puis-je faire pour vous ?

— J'attendrai que vous ayez fini.

Ils se remirent au travail et je m'assis pour réfléchir de nouveau aux événements.

À six heures, la femme de ménage partit. Une demi-heure plus tard, Bramer mit les derniers registres dans le coffre et le referma. Il alluma une cigarette.

— Eh bien, lieutenant ?

Je me levai.

— Saviez-vous qu'un homme du nom de Jim Tracy a essayé de me tuer, aujourd'hui ?

Ellen Duncan inclina la tête.

— Oui. Toute la ville le sait. Et simplement pour s'éviter une contravention !

— Non. Pas pour ça. Pour récupérer le film du hold-up.

Les yeux d'Ellen Duncan s'écaraillèrent.

— Mais pourquoi ?

— C'était l'un des deux bandits.

Bramer se frotta le menton.

— Je ne vois pas pourquoi il voulait reprendre ce film. Celui-ci ne permettait pas de l'identifier.

— Non. De ce côté-là, il ne risquait rien. Mais il y avait autre chose dont il ne voulait pas que l'on s'aperçoive. Un détail auquel il a brusquement songé. Ou plutôt un détail que l'un de ses complices lui a fait remarquer, précisai-je après un silence.

Ils clignèrent des yeux, mais gardèrent le silence.

Je souris.

— J'ai regardé ce film une douzaine de fois et je n'ai rien vu... jusqu'au moment où j'ai cessé de regarder *les gens* pour examiner la banque elle-même. Il était censé être dix heures et demie. La banque était donc ouverte depuis une heure et demie. Et pourtant ces fiches

de versement et de retrait étaient soigneusement empilées. On n'aurait jamais dit qu'une trentaine de personnes s'en étaient servies. Et les cendriers étaient propres et vides.

Les yeux d'Ellen Duncan trahissaient une certaine appréhension, mais elle parvint à sourire.

— Dès que j'ai eu un moment de répit, j'ai remis de l'ordre dans les piles et nettoyé les cendriers.

— C'est possible. Mais votre caméra pouvait filmer la rue et pourtant, sur la pellicule, je n'ai pas vu une seule voiture, ni un seul passant.

— Nous sommes dans une petite ville et loin de la route nationale, dit Bramer. Je ne trouve pas la chose si étonnante.

— Peut-être, mais moi si. La ville est petite et assez éloignée de la route nationale, mais la banque donne sur la grand-rue. Autre chose : vous avez ouvert une heure et demie avant le hold-up, vous avez reçu le nombre habituel de clients. Il avait neigé et la neige s'était transformée en boue. Trente à quarante personnes étaient entrées ici. Et pourtant, sur le film, votre sol est propre... non seulement propre, mais complètement sec.

Je hochai lentement la tête.

— Il *n'y a pas eu* de hold-up ici, ce matin. Vous avez mis toute cette histoire en scène avec l'aide de la caméra et je suppose que vous avez fait cela dimanche matin. Ce jour-là, la rue est déserte ou presque. Les gens sont à l'église ou chez eux, en train de lire les journaux du dimanche. Quand vous avez exécuté votre petite comédie, c'était probablement Tracy qui surveillait la rue. S'il avait vu arriver quelqu'un, vous auriez arrêté le jeu et vous vous seriez cachés. Plus tard, Bramer, après que vous et Tracy avez quitté le bâtiment, tout péril n'était pas écarté, car le film devait tourner encore cinq minutes. Alors vous avez attendu, en prenant soin de ne pas vous faire voir. Si un passant s'était approché, il aurait pu remarquer Mlle Duncan attachée à la fontaine ; j'imagine que vous auriez frappé à la fenêtre et que Mlle Duncan se serait tapie de manière à être invisible de la rue. Quand le film a été terminé, vous êtes rentré dans la banque et avez libéré Mlle Duncan. Combien de fois a-t-il fallu que vous répétiez la scène et combien de films avez-vous utilisés avant de pouvoir en finir sans être interrompus ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Bramer, d'une voix douce

et presque amusée.

Je repris :

— Après votre petite représentation, vous avez simplement laissé le film dans la caméra et vous avez attendu un vendredi matin au cours duquel personne ne soit entré dans la banque de dix heures trente à dix heures quarante et une. Vous saviez que c'était le laps de temps que durait le film. Avez-vous eu de la chance dès le vendredi suivant ? Ou avez-vous dû attendre deux ou trois semaines ?

Je m'interrompis, mais ils ne répondirent rien.

— Je présume que tous les vendredis matin, vous, Bramer, vous vous arrangiez pour être absent de la banque afin d'avoir un alibi au cas où quelqu'un vous aurait soupçonné. Et vous emportiez tout, ou presque tout l'argent du coffre dans un sac. Si quelqu'un entra dans la banque pendant ces dix minutes cruciales où le hold-up était censé avoir lieu et être filmé, Mlle Duncan vous téléphonait et vous rapportiez l'argent ; il n'y avait qu'à attendre le vendredi suivant. Ce matin, personne n'est entré dans la banque entre dix heures trente et dix heures quarante et une. Mlle Duncan s'est vivement enchaînée au distributeur d'eau. Le « hold-up » avait eu lieu.

Bramer eut un petit sourire.

— *Admettons* que nous ayons pris l'argent. Que diriez-vous si nous vous offrions cinq mille dollars ? Un sergent n'est pas très bien payé, n'est-ce pas ?

— Vous perdez votre temps. D'ailleurs je suis lieutenant, pas sergent.

— Tant pis, dit Bramer en soupirant. Le lieutenant se trompe, Ellen, mais je suppose que nous sommes bien forcés de le suivre...

Je les conduisis au commissariat et, en entrant dans le bâtiment, je sentis une odeur de fumée. Le sergent de service se détourna de son standard.

— Vous venez de rater l'événement, lieutenant. Un incendie s'est déclaré ici. Rien de sérieux. Nous l'avons maîtrisé nous-mêmes avec les extincteurs. Mais notre projecteur est fichu.

Je grimpai l'escalier quatre à quatre. Un concierge était en train de nettoyer la salle et le sergent Burrows le regardait faire d'un air

distrain.

— Comment est-ce arrivé ? demandai-je.

Burrows haussa les épaules.

— Un court-circuit dans l'appareil, je suppose. Je n'étais pas là. Spencer faisait fonctionner le truc quand brusquement le film s'est enflammé. Il s'est brûlé la main en essayant d'éteindre le feu avant de penser aux extincteurs.

Je quittai la salle et, arrivé sur le palier, je m'immobilisai. À l'étage au-dessous, Spencer venait de sortir de la pièce où se trouve notre armoire à pharmacie et sa main droite était bandée.

Il regarda Bramer et Mlle Duncan, et lui, l'homme qui ne souriait jamais, montra de belles dents blanches tout en inclinant la tête d'une manière à peine perceptible.

Je l'observai du haut de l'escalier et les paroles de Bramer me revinrent à l'esprit ; « Un *sergent* n'est pas très bien payé, n'est-ce pas ? »

Combien Spencer avait-il touché pour ça ? me demandai-je. Cinq mille dollars ? Dix mille ? Était-il allé trouver les coupables ? Ou les coupables étaient-ils venus à lui ? Et quand avaient-ils conclu l'accord ? Pendant que je les avais laissés seuls dans la salle de projection pour donner un coup de téléphone ? Ou plus tard, lorsqu'il les avait reconduits à la banque ?

Un policier véreux est un mauvais policier.

Est-ce qu'il s'imaginait que j'allais laisser les gens de la télévision emporter une pièce à conviction comme ce film sans avoir pris la précaution d'en tirer d'abord quelques copies ? C'est à ça que j'avais occupé une partie de mon après-midi.

Je descendis l'escalier. Cette fois, c'était *moi* qui souriais.

The quiet eye.
Traduction de Catherine Grégoire.

LA SALAMANDRE

par ARTHUR PORGES

Le tableau, une toile abstraite spectaculaire, était tout à fait sec et prêt à recevoir sa première couche de vernis ; Valdez se saisit de son atomiseur de laque claire et se plaça à environ quarante-cinq centimètres du tableau. Il avait déjà l'index sur le poussoir quand il entendit derrière lui craquer une lame du parquet.

Le peintre se retourna avec la rapidité de l'éclair. L'homme au pistolet, qui s'avavançait à pas feutrés, émit un bas sifflement d'appréciation.

— Voilà une réaction rapide, fit-il.

Valdez fixait des yeux le pistolet, un pistolet à canon court du genre de ceux qu'affectionnent les banquiers. Il était pointé directement sur l'arête de son nez et sa gueule béante paraissait suffisamment large pour laisser passer une rame de métro. En artiste consommé, il entrevit aussitôt toute l'ironie de cette illusion d'optique et la psychose de peur qui l'avait fait naître. Il recula de deux pas, déposa l'atomiseur sur une petite table, près de son chevalet, et demanda sèchement :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

L'intrus émit un sourire sans joie. Il était jeune, bien mis, mais sans cette ostentation que l'on associe généralement aux gens de son espèce. On aurait pu le prendre pour un homme récemment sorti de la faculté de droit ou pour un interne, exceptions faites de certaines caractéristiques qui n'échappaient pas à l'œil entraîné du peintre. Son regard était froid ; il révélait l'agitation d'un homme violent, d'un homme qui, par conséquent, risque de faire lui-même les frais de la violence. Il révélait également son monstrueux égoïsme, sa haine de la société, cet appétit excessif du pouvoir qui pousse à l'action. Autre signe peut-être moins révélateur : la façon qu'il avait de fumer ; il tirait de petites bouffées de fumée rapprochées comme si la cigarette avait été un ennemi à détruire.

— Qui je suis ? dit-il en abaissant son arme. Ben, les copains m'appellent Stan.

Il ricana sans changer d'expression.

— Seulement j'ai pas de copain ; et si j'en avais jamais, c'est pas toi que j'irais chercher.

— Parfait, Stan, c'est réciproque, répondit froidement Valdez. Mais qu'est-ce que tu cherches ? De l'argent ? C'est flatteur ; je suis peintre, pas trafiquant de voitures d'occasion.

— C'est pas le fric, vieux. Est-ce que j'ai l'air d'un escroc à la manque ? Il s'agirait plutôt de ce croquis que tu as fait hier à Seal Point – t'as bien fait un petit travail artistique, vieux ?

Dans le regard sombre de Valdez, jaillit un éclair de compréhension, bientôt suivi d'un éclat plus bref encore de surprise.

— Comment as-tu appris ça ?

— Ta femme cause trop, dit Stan en allumant une autre cigarette. C'est comme ça qu'on a été au courant. Chez le merlan, y a un petit moment, elle racontait au monde entier comment il s'était trouvé que son mari avait fait un croquis du « bateau mystère » quelques minutes avant qu'il explose et qu'il sombre.

Il décolla de ses lèvres la cigarette à demi consumée, chercha une toile où l'écraser et ne trouvant rien à portée de main, laissa tomber le mégot par terre, de la pointe d'une chaussure bien lustrée, il le broya sur le parquet ciré. Ce n'est pas tant la crainte de l'incendie qui avait dicté son geste que le mépris insolent dont il faisait preuve à l'égard de tout ce qui l'entourait.

— Comment que ça se fait que tu as attendu si longtemps avant de parler ? demanda-t-il.

— Avant de lire le journal, hier soir, répondit Valdez, j'étais loin de me douter que cette histoire intéresserait la police. C'est trop dommage que je ne sois pas allé la trouver à ce moment-là.

— Pas pour nous, dit Stan. Il nous a fallu un bout de temps pour te trouver. Le boss t'a repéré du bateau avec les jumelles, mais ça lui disait ni ton nom ni ton adresse. Heureusement, y a un tas de gens qui ne demandent qu'à l'aider ; un gars qui a du pognon, tout le monde l'aime bien, à condition qu'il le lâche. C'est comme ça qu'on a pu savoir que tu n'étais pas aller trouver les flics hier soir. Ta femme a dit que tu ne voulais pas te déranger avant d'avoir fini ce tableau. D'après toi, ça pouvait bien attendre un jour. En ce qui nous concerne, ça ne

nous fera pas de mal, vieux ! Quant à toi, c'est une autre histoire. Alors, ce croquis ?

Valdez pinça les lèvres, mais n'hésita que quelques secondes. Il n'était pas bête au point d'aller discuter avec un homme comme Stan. Il s'agissait sûrement d'un sadique. Tout ce que demandait ce type, c'était un prétexte pour se laisser aller. Cela finirait peut-être par une raclée à coups de crosse de pistolet, ou par quelque chose de pire, mais le peintre n'avait pas l'intention de le découvrir. Il se dirigea vers la petite table, prit le carnet de croquis et le tendit à Stan. Celui-ci s'en empara avec précaution, la cigarette pendant au coin de sa lèvre, sa main libre près du pistolet, dans sa ceinture.

— Pas mal, fit-il en tournant les pages. Dis donc, vieux, j'aimerais bien rencontrer cette petite aux longs cheveux.

Il ajouta quelques commentaires explicites sur les autres charmes du modèle, et Valdez se raidit. Il n'avait rien d'un prude, et avait un meilleur jugement sur les femmes que beaucoup d'autres hommes, en partie parce qu'il connaissait en homme de métier les courbes, les pleins, et les masses qui constituent la beauté féminine. Mais l'approbation moqueuse de Stan avait quelque chose de malpropre. Stan glissa le carnet de croquis sous son bras pendant qu'il allumait une autre cigarette : Valdez se demanda combien de temps exactement une cartouche pouvait durer à un tel rythme. Il espérait qu'il y avait une partie de vérité dans cette menace du cancer du poumon ; cela n'aurait pu mieux tomber que sur ce gars-là.

— Ah ! voilà celui qui compte, fit Stan en déchirant le croquis d'un bateau. Dommage que tu voies si clair, Valdez. T'as dessiné trois types sur le pont, et en principe il y en avait pas tant que ça – seulement deux.

Il secoua tristement la tête.

— Le patron n'avait pas tort ; vous autres, les artistes qui traînez partout à tout dessiner, vous êtes une vraie menace. Faut que je reconnaisse qu'il avait raison ; un simple coup d'œil du bateau, et il s'est mis à avoir des soupçons. « On ferait mieux de trouver ce gars en vitesse, qu'il a dit. On sait jamais ce qu'il a bien pu dessiner. C'est peut-être déjà trop tard maintenant. » Et c'était presque trop tard, vieux. Seulement tu voulais finir un tableau avant de répondre au tas de questions des flics. Ta femme, elle, ne voulait pas que tu attendes. L'intuition féminine, vieux. Faut toujours en tenir compte.

— Tu as le croquis, dit Valdez avec amertume. Maintenant prends-le et va-t'en.

Stan sourit de nouveau – un rictus de requin, plus effrayant qu'une menace verbale.

— T'es pas très amical ; tu ferais mieux de te surveiller. J'aime pas les gens qui sont pas polis avec moi.

Il jeta son mégot à la tête de l'artiste ; le mégot rebondit sur une joue, et Stan rit de son rire silencieux.

— Mais on ne peut pas t'enlever la mémoire – ou t'arracher la langue jusqu'aux racines.

Stan se tut un moment, une lueur mauvaise dans ses yeux pâles.

— Tiens, ça c'est une idée. Une idée intéressante pas vrai, vieux ?

Valdez pâlit légèrement, mais ne dit rien. Il lui fallait se montrer très, très prudent, ne pas vouloir jouer au héros. Au besoin, peut-être se verrait-il obligé d'amener le gars à tirer. Cela vaudrait mieux que les petits jeux et les plaisanteries auxquels ce psychopathe préférerait sans doute se livrer. Et Maria ! Il fallait que Valdez se débarrasse du gars, d'une façon ou d'une autre, avant que Maria revienne de chez le coiffeur.

— Non, ça ne ferait pas l'affaire, dit Stan d'un ton de regret. Autrefois, les peintres ne savaient pas écrire. Mais j'ai bien peur que toi tu saches écrire – ou dessiner d'autres jolis dessins.

— Très bien alors, dit Valdez d'un ton calme. Qu'as-tu *l'intention* de faire de moi ?

Il le savait très bien, mais il n'y a jamais aucun inconvénient à gagner du temps. Les minutes qui passaient représentaient un sursis de vie et chacune d'elles pouvait lui fournir l'occasion dont il avait besoin.

— Faut que je te fasse un dessin ? Raconte pas d'histoires, vieux. Mon patron m'a dit de te la faire boucler. Une fois que les flics seront au courant du troisième homme à bord du bateau, on ne parlera plus d'un simple accident, mais d'un meurtre. Et puis y a l'assurance ; un paquet de pèze comme un gars comme toi n'en voit jamais dans son métier.

— Alors qu'est-ce que tu attends ? fit sèchement Valdez. Le temps passait ; Maria n'allait pas tarder à rentrer. Il fallait qu'il fasse sortir le tueur avant le retour de Maria, même si cela devait lui retirer quelques minutes de vie. Autrefois, il y avait eu un Valdez à la tête de la grande Armada ; on ne comptait pas de lâche dans la famille. Il ne fallait pas que Maria pût se trouver face à face avec ce tueur.

— C'est ta femme que j'attends, dit Stan. Elle va rentrer. Chez le merlan, une de mes copines l'a entendue le dire.

Stan s'attendait à une réaction de désespoir et s'apprêtait à l'apprécier, mais Valdez ne réagit pas ; seul un bref éclair passa dans son regard. Le visage du tueur s'assombrit sous l'effet d'une déception presque infantine. Il s'avança vers la plus grande toile et la considéra, les poings sur les hanches.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? On dirait quelque chose qui brûle.

— C'est une salamandre, répondit Valdez.

Puis voyant que l'autre ne comprenait pas, il expliqua :

— Un reptile mythique qui vit dans les flammes.

— Que tu dis. Pour moi, c'est du barbouillage, répondit Stan.

Et sortant son mégot de sa bouche, il en écrasa l'extrémité rougeoyante à l'endroit le plus embrasé du tableau. Une partie du vernis fondit rapidement, puis le feu s'éteignit en laissant des taches noires goudronneuses sur les teintes claires. Valdez fit la grimace.

— Tu te mets bien pour un artiste, fit Stan en faisant les cent pas dans le studio.

C'était une grande pièce peu meublée, apparemment un ancien grenier, car il y avait une immense lucarne faîtière. Les fenêtres étaient petites et solidement protégées par des barreaux rouilles. Rien n'encombra la pièce à l'exception du matériel de peinture : des tubes de couleur sur une petite table, une palette, et des toiles sur des châssis et des chevalets.

— Est-ce que tu ne pourrais pas laisser ma femme en dehors de cette histoire ? demanda Valdez.

Il avait du mal à parler d'une voix ferme, et à lutter contre l'envie

insensée de supplier le tueur. Cela ne servirait à rien ; le gars adorait cela et ne réagirait certainement pas d'une façon normale.

— Tout ce qu'elle sait, c'est le peu que je lui en ai dit. Maria n'a pas la moindre idée du nombre de gens qui se trouvaient à bord de ce bateau. Et puis ce ne serait qu'un témoignage par ouï-dire. Ça ne vaut rien au tribunal. Vous n'avez pas besoin de la tuer elle aussi.

— Le boss ne tient pas à ce que cette affaire aille jusqu'au tribunal, fit Stan en souriant. Si les flics ne font que se douter de la présence d'un troisième homme, on est foutu. Mais détends-toi, vieux – qui te parle de tuer ? Je veux seulement poser quelques questions à Maria et si elle ne connaît pas les réponses, personne n'y touchera. Ben quoi, le boss m'a dit tout spécialement : « Quoi que tu fasses, Stan, touche pas à la petite femme du gars. » Le boss, c'est un tendre pour ces trucs-là.

Une fois de plus, Stan émit son rire silencieux.

— Je ne te crois pas, répondit Valdez.

— Eh bien, ne me crois pas.

Stan tirait furieusement sur sa dixième cigarette. Dans la lumière claire qui tombait du toit, Valdez voyait de petits muscles se tordre comme des vers sous ses joues. Il jouissait déjà, avant même de tirer, cela ne faisait aucun doute pour le peintre. Parler de laisser Maria sauve n'était qu'une sinistre plaisanterie ; jamais il ne la laisserait quitte alors qu'elle aurait vu le visage de l'assassin de son mari.

Il se trouvait dans une terrible situation ; il n'y avait même pas de fenêtre par laquelle sauter ; au diable ces barreaux ! Et la lucarne ? Même un singe n'aurait pu passer par là. Il ne pouvait rien faire pour sauver Maria.

À cet instant précis, la sonnette retentit. Le cœur de Valdez parut s'arrêter. Il connaissait le signal – deux coups brefs. Sans doute Maria avait-elle encore oublié sa clef. Mais non, la porte n'était pas verrouillée puisque Stan avait pu rentrer. Donc, ce n'était pas Maria.

— Qui est-ce ? lui demanda Stan.

— Comment le saurais-je ? répondit Valdez. La police, j'espère.

— Tu parles, vieux. Y a pas une demi-heure, ta femme a dit que ce n'est que demain que tu irais chez les flics.

— J'ai peut-être décidé d'y aller avant que tu arrives ici.

Stan lui jeta un regard acéré, puis il sourit d'un air affecté.

— Tu cherches à gagner du temps ; alors, ça doit être ta femme. Okay, reste où tu es. Comme je te l'ai dit, je veux seulement lui poser quelques questions, alors ne viens rien gâcher. Si tu te montres, je tire sur elle, là, sur le seuil – compris, vieux ? Puis je reviendrai pour en finir avec toi. Alors, tiens-toi peinard.

C'était un mensonge. Valdez le savait ; ils étaient tous les deux condamnés. La seule raison pour laquelle Stan ne le tuait pas immédiatement était qu'il voulait éviter qu'un trop long délai ne séparât les deux coups de feu. En tirant deux coups rapprochés, il aurait une chance de se sauver avant de voir arriver quelqu'un.

Stan se tenait maintenant au milieu du vestibule. Valdez avait la possibilité de se sauver par la porte latérale sans se faire repérer, mais le seul résultat serait de laisser Maria seule, face au tueur ; elle pourrait fort bien être morte avant que le peintre ait eu le temps de faire le tour de l'immeuble.

Les poings crispés sous l'effet de l'angoisse, il inspecta de nouveau la pièce. Son regard inquiet se posa sur la petite table chargée de tubes de peinture – et remarqua quelque chose d'autre. Une idée jaillit dans son esprit en même temps que le souvenir pénible d'un accident dû à l'inattention et dont il avait bien failli mourir. Comme pour chercher un encouragement, le peintre jeta un coup d'œil rapide sur la salamandre et le message secret qu'elle lui adressait.

Mais il ne pouvait pas risquer ce qu'il avait en tête si Maria précédait Stan. C'était beaucoup trop dangereux. Il tendit tous ses sens afin d'entendre ce qui se disait. Il connaissait certainement cette voix. Ce n'était pas celle de Maria. C'était celle de George, le livreur de journaux qui venait se faire payer. Cela signifiait que Stan allait revenir seul, et sans tarder. Alors, il avait une chance.

D'un bond, Valdez fut près de la petite table. Il saisit l'atomiseur de laque, se précipita dans le vestibule et appliqua son pouce de toutes ses forces sur le poussoir. Un épais nuage de vernis s'éleva, emplissant l'air de gouttelettes acres. Sans cesser d'appuyer, Valdez dirigea l'atomiseur dans toutes les directions. Finalement, lorsque les pas de Stan se firent entendre à l'autre bout du couloir sombre, Valdez retira son doigt du poussoir et, tenant toujours l'atomiseur à la main, il se réfugia tout au fond du studio où il s'accroupit derrière un chevalet.

Fasse le Ciel que le produit ne se répande pas trop vite ou trop loin – mais juste assez pour être mortel !

Tirant sur le mégot incandescent de sa dernière cigarette, le tueur émergea dans le nuage concentré de laque. Ce devait être sa fin.

— Bon Dieu !... commença Stan, mais il n'acheva pas sa phrase. Valdez entendit un bruit d'explosion, immédiatement suivi par un déchirant cri de souffrance. Il risqua alors un coup d'œil pour voir Stan – transformé en brasier – traverser le vestibule en courant sans cesser de hurler. Derrière lui, quelques langues de feu bleuâtres léchaient les murs et le sol, franchissaient même la porte jusqu'à l'intérieur du studio, et le vernis d'un des tableaux fumait de façon inquiétante. Valdez ne tarda pas à venir à bout des flammes en les étouffant avec un morceau de tissu.

Puis il se laissa tomber dans un fauteuil ; il était d'une pâleur mortelle. Venant du dehors, parvenait maintenant le faible murmure d'une foule excitée. (Comme les gens arrivent rapidement quand on n'a plus besoin d'eux !) Puis, une vraie musique frappa ses oreilles : Maria, debout sur le seuil, l'appelait par son nom.

Salamander.

Traduction de Nicolète et Pierre Darcis.

ROBOT MALGRÉ LUI

par MANN RUBIN

Chaque après-midi, à quatorze heures précises, le Dr. Millard Newman, psychanalyste, interrompait son travail pour déjeuner. Il possédait un cabinet dans Park Avenue, et un agenda de rendez-vous si chargé que le moment qu'il s'accordait pour son repas dépassait rarement vingt minutes. Pourtant, ce jour-là, un patient ayant annulé un rendez-vous en fin de matinée, il envisageait de consacrer paisiblement une heure et demie à sa digestion – et peut-être à l'ébauche d'un article intitulé *Mort, rêve et dogme*, qu'il avait promis à l'une des revues de psychiatrie les plus importantes.

Ayant commandé par téléphone un sandwich et du café à un drugstore voisin, il ne fut pas surpris d'entendre sa porte d'entrée s'ouvrir et se refermer brutalement. Le vent a dû augmenter, songea-t-il, puis il chercha dans ses poches un peu de monnaie ; il la donnerait au garçon quand celui-ci aurait signalé son arrivée à l'aide de la sonnette installée dans la salle d'attente.

Aucun signal ne vint. Au bout d'un moment le Dr. Newman, poussé par la faim plus que par la curiosité, sortit de son bureau, traversa le couloir silencieux, et jeta un coup d'oeil dans la salle d'attente.

Un robot mécanique s'y trouvait. Le Dr. Newman sut que c'était un robot, bien qu'un imperméable couvrît le tronc en acier et qu'un chapeau à larges bords et des verres fumés atténuassent les contours de la tête en forme de dôme. La main métallique du robot tenait un revolver.

— Qu'est-ce que ça signifie ? interrogea le docteur.

Le robot pivota maladroitement. Ses yeux télescopiques se fixèrent sur le Dr. Newman et évaluèrent ses dimensions. Le praticien eut l'impression d'être devant l'objectif d'une gigantesque caméra. La main d'acier qui tenait l'arme ne bougeait pas.

— Docteur Newman ? Docteur Millard Newman ?

Les paroles jaillissaient nerveusement, par saccades des batteries cachées dans le corps du robot.

— Oui. Mais je vous avertis : je n'ai ni argent ni médicaments et je ne tolère pas d'armes à feu dans mon bureau.

Plus étonné par le ferme contrôle de sa propre voix que par la présence de l'intrus, il avança.

— Arrêtez ! gronda le robot. Si vous faites un pas de plus, je vous tue !

Le Dr. Newman s'arrêta. Il y avait du désespoir dans les gestes du robot, une note de frayeur éperdue dans les vibrations de sa voix.

— Que faites-vous ici ? Que voulez-vous ?

— Je... Je ne sais pas.

Le Dr. Newman entrevit, derrière les paroles entrecoupées et difficiles du robot, une créature désemparée aux prises avec un problème qui la dépassait. Le docteur avait assez souvent observé cette conduite chez ses patients, pour reconnaître les mêmes symptômes dans cet être mécanique ; le nœud à l'intérieur de lui se desserra, ses manières se firent plus calmes, sa voix prit un ton professionnel.

— Vous êtes venu pour que je vous aide, n'est-ce pas ?

— ...Oui...

— Qu'est-ce qui vous tracasse ?

La tête du robot fit une rotation vers lui ; une nouvelle fois, il eut l'impression d'être scruté au plus profond de lui-même.

— Sommes-nous seuls ?

Le médecin hocha la tête d'un air compréhensif ; la majorité de ses patients étaient hésitants et craintifs à leur première visite.

— Vous pouvez parler librement.

— Je suis ici parce que j'ai lu certains de vos articles, et je vous ai vu à la télévision. J'ai pensé que vous pourriez m'aider à détruire cette terrible haine que je porte en moi. Voyez-vous, j'ai envie de tuer... de tuer tout le monde.

Le Dr. Newman se caressa pensivement le menton.

— Si nous entrions dans mon cabinet ? Vous y serez plus à l'aise.

Il indiquait la porte. Le robot soupira, fit demi-tour, et s'avança lentement vers le bureau.

Tout à coup, la sonnette de l'entrée vibra et on entendit frapper au dehors. Évidemment, le robot avait tourné le verrou en arrivant, et le commis du drugstore ne pouvait entrer. Le Dr. Newman voulut remédier à la situation, mais à peine eut-il tourné les talons que le robot lui barrait la route ; des lueurs zébraient son dôme à la façon d'un orage électrique, et ses doigts de métal étaient de nouveau posés sur la détente de l'arme.

— Je vous avais prévenu ! rugit le robot.

— Mais ce n'est que mon déjeuner.

— Vous mentez.

— Enfin, écoutez, c'est ridicule !

Contournant le bras du robot, il alla vers la porte : il n'allait pas se laisser intimider par des menaces n'ayant aucune raison d'être. Subitement, son bras fut pris dans une poigne métallique si puissante qu'elle semblait capable de pulvériser ses os. Il essaya de se libérer, mais sans succès. Il fut soulevé du sol et violemment catapulté. L'instant d'après, il s'écrasa avec force contre une cloison. L'effet fut foudroyant ; il se sentit hébété, déséquilibré ; il comprit qu'il affrontait le plus grand danger de sa vie. Le bras du robot redescendit, avec moins de rapidité cette fois, et le remit brutalement sur pied.

— *Qui* est dehors ?

— Je vous l'ai dit, c'est le garçon avec mon déjeuner, marmonna-t-il péniblement. Il vous faudra apprendre à me faire confiance.

La main de métal resta serrée autour de sa gorge, tandis que la série de lampes, derrière la fenêtre en plexiglas du dôme, évaluaient sa sincérité. Enfin le verdict fut rendu : la pression de la gorge se relâcha.

— Très bien, dit le robot, je cours ce risque. Mais débarrassez-vous rapidement de lui, sinon je vous tue tous les deux. Et pas de coup fourré. Je suis doté d'une vision électrique de vingt vingtièmes. Je vous surveillerai à travers la porte.

Le Dr. Newman fut poussé en avant avec rudesse. Il savait que, s'il voulait sortir intact de son cabinet, il devait conquérir et encager l'animal retors, subtil, qui guettait la personnalité du robot. Il devait amener un rayon de soleil dans les idées noires et désespérées de la machine.

Faisant l'impossible pour paraître calme et maître de lui, il gagna la porte. Des années d'expérience lui avaient enseigné que le moindre signe de détresse de sa part eût tué tout espoir de communication entre son patient et lui-même. Apparemment, le robot avait besoin d'un symbole paternel : il décida de se montrer fort, quelque éprouvantes que fussent les circonstances.

Aussi un instant plus tard, lorsqu'il ouvrit la porte au commis, se montra-t-il aimable et détendu. Il bavarda avec le jeune homme, parla de base-ball, et lui donna vingt-cinq cents supplémentaires avant de le laisser partir. Quiconque eût vu le Dr. Newman l'aurait pris pour l'homme le plus naturel, le plus insouciant du monde. Une minute après, le robot et lui-même étaient face à face dans son cabinet de consultation.

— Enlevez votre imperméable et asseyez-vous, suggéra Newman.

Le robot grommela et examina la pièce. Des faisceaux de lumière ne cessaient de rayonner de son dôme chaque fois que ses yeux prenaient contact avec un nouveau meuble. Au bout d'un moment, il ôta maladroitement son imperméable, son chapeau, et les posa avec soin sur une chaise. L'arme ne quittait pas son poing.

— Et maintenant, commença le Dr. Newman en s'asseyant derrière son bureau, en quoi consiste exactement votre problème, selon vous ?

Les bras cerclés d'acier s'agitèrent frénétiquement, à la recherche d'une expression ; des parasites bruyants refoulaient les mots prêts à se former dans le thorax cylindrique. Finalement, le robot déclara :

— Je ne sais pas. Je suis malade. Je suis malade. Tout le monde rit de moi, me considère comme ridicule. Personne ne me comprend.

Un long silence s'ensuivit, coupé par intermittence de sanglots étouffés. Le Dr. Newman comprit que le robot essayait de pleurer.

— Pardonnez-moi, fit le robot. Comme vous voyez, je suis très névrosé.

Le Dr. Newman poussa la boîte de mouchoirs en papier dans sa

direction.

— Pourquoi ne pas commencer par le commencement ?

Le robot ignore son geste, et continua de l'examiner avec méfiance.

— Ce divan, c'est pour quoi faire ?

— Pour s'allonger. Pourquoi ne l'essaieriez-vous pas ? Je crois que cela vous ferait du bien.

— C'est un truc pour prendre mon revolver.

— Je vous donne ma parole que je n'essaierai pas de vous désarmer. Étendez-vous simplement.

— Vos autres patients le font aussi ?

— La plupart. Cela aide, croyez-moi.

Péniblement, à pas mesurés, le robot soupçonneux fit ce qu'on lui suggérerait. Comme il s'asseyait, le Dr. Newman put l'étudier plus en détail. La forme bulbeuse mesurait à peu près un mètre quatre-vingt-cinq de haut. Sous le tronc, deux jambes en forme d'échasses lui donnaient équilibre et agilité. Les deux bras étaient un peu moins longs, et sortaient directement des épaules. La tête était faite d'acier poli, munie de petites ouvertures carrées pour les yeux, le nez et la bouche, et s'attachait au corps par un soupçon de cou. Des éclairs lumineux ne cessaient de jaillir de la partie transparente du dôme. Le robot vibrait, tâtonnait et tressautait spasmodiquement. Il prit une position assise, le dos au mur, revolver à portée de la main.

— Pourquoi avez-vous envie de tuer ? s'enquit le Dr. Newman.

— Parce que je ne suis pas pareil. Partout où je vais, les gens me dévisagent et me montrent du doigt comme si j'étais une bête curieuse. Ils se mettent à rire ; à ces moments-là, je me déteste, et eux avec. J'ai envie de me déchaîner et de mettre fin à leurs sourires comme à leurs quolibets.

— Et depuis quand éprouvez-vous ce besoin ?

— Depuis qu'on a commencé à me montrer en public.

Le Dr. Newman prit son bloc-notes, son stylo, et alluma une cigarette. Il était captivé par le dilemme du robot au point d'en oublier son déjeuner. Il regarda les mains mécaniques se crispier et se

desserrer au bord du divan, tandis que l'esprit fonctionnant sur piles de l'énorme créature cherchait à se libérer de ses tensions.

— Qui vous a fabriqué ?

— Je suis né du cerveau du professeur Otto Grumbach. Il m'a terminé en 1959. Il m'a fait, m'a éduqué, m'a aimé comme si j'étais son fils.

La voix mécanique et monocorde s'était adoucie, perdant de son âpreté.

— La période que j'ai passée avec lui fut la plus heureuse de ma vie. Dans son laboratoire, j'avais un véritable foyer.

— Et ensuite ?

— Voici un an, il mourut. Sa femme le remplaça. Elle essaya de me comprendre, mais ce n'était pas la même chose. Elle n'avait pas la patience d'entretenir mes mécanismes ou de faire fonctionner mon cerveau.

Le robot s'arrêta pour opérer une recharge. Le Dr. Newman, profondément intéressé, avide de saisir le moindre bruit, le moindre geste de cette créature perplexe, se pencha vers l'automate.

— Il y a deux mois de cela, Mme Grumbach vint m'annoncer au labo la nouvelle que je craignais le plus. Mon entretien revenait trop cher. Pour parer aux dépenses, elle me vendait à l'Electrical Research Company of America. Une semaine plus tard, je faisais partie d'une exposition scientifique itinérante.

De nouveau la voix du robot s'altéra, toute sa carcasse parut frémir d'émotion.

— Continuez, l'encouragea le Dr. Newman. Il vaut mieux en finir une bonne fois pour toutes.

— Qu'en savez-vous ?

— Vous seriez surpris d'apprendre les similitudes pouvant exister entre les êtres mécaniques et les vivants. Tout comme vous souhaitez être en vie, il y a des centaines de milliers d'humains qui vivent comme s'ils étaient des robots ; contrôlés, refrénés, ne pensant que ce qu'on leur dit de penser, ne voyant que ce qu'on leur dit de voir, se conformant, d'un bout à l'autre de leur existence, à une routine sans

vie.

— Ce n'est pas la même chose ! rugit le robot en agitant de nouveau son arme menaçante. Vous ignorez ce que c'est d'être exhibé, de voir les gens bouche bée autour de vous du matin au soir, d'entendre leurs rires moqueurs et leurs chuchotements sarcastiques. C'est horrible. Je suis tout à coup une bizarrerie, un jouet mécanique, un corps d'acier avec un cerveau qui fonctionne à l'aide de piles et de lampes. Je suis à part. Le monde est réservé aux êtres de chair et de sang. Il ne s'y trouve point place pour moi. Voilà pourquoi je les hais, pourquoi je veux tuer, car ils ont ce que je n'aurai jamais : la qualité d'être humain et de faire partie intégrante de cette civilisation. Je vous en supplie, docteur, faites de moi un homme.

— Je ne puis accomplir de miracles, dit le Dr. Newman avec une douceur attristée.

— Mais je n'ai aucun but dans la vie ! gémit le robot. Si je ne tue pas l'un d'entre eux, je me tuerai plutôt que d'affronter encore leur rire dédaigneux ! Je ne peux plus supporter d'être différent.

Le Dr. Newman éteignit sa cigarette.

— C'est peut-être moins terrible que vous ne le pensez.

Le dôme d'acier cessa un moment de remuer. Les lentilles télescopiques se braquèrent de nouveau sur lui d'un air soupçonneux.

— Que voulez-vous dire ?

— Pas autre chose que ce que j'ai dit. Considérez l'aspect positif de la situation : vous êtes exempt de la maladie, de la sénilité, de la souffrance...

— Et ce que je vous ai raconté, ce n'est pas douloureux ?

— Je suis certain que si, poursuivit le docteur. Mais le fait de souffrir ne peut vous transformer en être humain. Vous êtes ce que vous êtes : acier, piles, et impulsions électriques. Vous devez l'accepter.

— Je ne peux pas, bon sang ! Vous ne comprenez donc pas ? Je veux avoir ce que possèdent les humains. Je veux être exactement semblable à eux.

Le Dr. Newman se racla la gorge. D'une façon ou d'une autre, on

en revenait toujours à ça : qu'un patient fût de chair et de sang, ou d'acier et de piles, il ressentait le même besoin de s'identifier à un groupe. Il contempla le revolver qui le menaçait. Comment trouver les mots qui s'imposaient ?

Il débuta avec lenteur, parlant d'abord des progrès de la science, de ses bienfaits, de ses aspirations. Il expliqua que les gens considéraient toujours les nouveautés avec scepticisme et moquerie, tant qu'on ne leur avait pas démontré que l'invention ou le concept serait un bien pour l'humanité, enrichissant – et non appauvrissant – leurs vies. Il lui prédit que, dès que le robot aurait prouvé sa valeur à un assez grand nombre d'individus, on en réclamerait d'autres de son espèce ; peut-être même des robots femelles seraient l'étape suivante, et les années à venir verraient des colonies d'humains et de robots vivant côte à côte. Il y aurait de nombreuses raisons de vivre dans l'ère qui s'annonçait, et le fait d'être *différent* serait sans doute alors le capital le plus apprécié. Un robot pourrait vivre selon ses propres lois, se conformer à ses propres normes, et être le géniteur d'une civilisation totalement nouvelle. En fait, l'automation faisant de plus en plus partie de la vie humaine, le robot en arriverait peut-être finalement à regarder les humains avec dédain, et à faire tout son possible pour échapper à la monotonie de leur existence dirigée.

Lorsque le Dr. Newman eut terminé, le robot resta muet pendant un long moment. Finalement, la voix râpeuse reprit la parole :

— Je ne suis pas tellement mal partagé, si je comprends bien ?

— Bien sûr que non, rétorqua le docteur.

— Et dire que j'ai perdu tout ce temps à haïr et envier la vie des gens, alors que j'aurais dû réaliser des choses constructives.

Le robot regarda l'arme qu'il tenait à la main. Une grimace parut traverser son dôme.

— Quel imbécile j'étais ! Tout ce qui m'est arrivé peut servir aux robots futurs.

— Précisément.

Le robot s'étira joyeusement, comme il réalisait pour la première fois la plénitude de son existence. Des vibrations rieuses cliquetèrent ; il chantonna littéralement.

— Il y a tant à faire ! dit-il. Préparer l'arrivée de la nouvelle

génération.

— Sortez et montrez aux hommes ce que vous êtes réellement, lui conseilla instamment le docteur. Séduisez les cyniques. Souvenez-vous que vous n'avez aucune honte à avoir. Exploitez vos différences, faites-les respecter par l'humanité. Vous avez le choix ; les bienfaits de la présente civilisation ne sont pas acquis mais se méritent ; votre destinée se trouve entre vos mains.

Le robot se leva brusquement du divan. Il y avait une nouvelle vitalité dans ses mouvements : la surface même de sa physionomie de métal semblait émettre une chaude lueur.

— C'est stupéfiant : je n'éprouve plus de haine. Je ne pourrais même pas tuer une mouche. Que m'avez-vous fait ?

— C'est *vous* qui l'avez fait, rectifia le Dr. Newman. Vous avez admis votre caractère unique, accepté vos particularités. Ça n'a pas été très difficile, n'est-ce pas ?

Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, sourit d'un air las et alluma une nouvelle cigarette.

Le robot le considéra avec une profonde vénération.

— Dire que j'étais sur le point de vous tuer ! A présent je ne saurais comment vous remercier. Que puis-je faire pour vous prouver ma reconnaissance ? Demandez-moi ce que vous voudrez.

— Bah, la séance a été très intéressante pour moi aussi !

Le Dr. Newman se leva et accompagna son patient à la porte. Le robot prit sa main.

— Vous êtes un grand homme. Un grand homme. Vous m'avez libéré d'un lourd fardeau. J'espère que vous me permettrez de revenir.

Le Dr. Newman sourit et déclara :

— Quand vous voudrez...

Les doigts de métal relâchèrent leur étreinte et l'homme mécanique s'enfonça dans le corridor. Puis une porte se ferma et ce fut le silence.

Le docteur retourna dans son cabinet. Il aperçut sur le divan le revolver abandonné par le robot. Il le ramassa, et examina le barillet :

les magasins étaient chargés. Il enleva le cran de sûreté et continua à tenir l'arme tout en songeant au robot ; il se demanda pourquoi il n'avait pas laissé la créature le tuer. Tout compte fait, la vie avait-elle réellement un but ou une signification ?... car les propos qu'il avait tenus au robot n'étaient-ils pas les mêmes termes automatiques de réconfort qu'il employait pour ses autres patients ?

Au bout d'un moment, il posa le revolver et marcha jusqu'à la fenêtre. Dehors, le soleil brillait et les arbres s'agitaient dans le vent. Une paix indéfinissable l'envahit. Il avait secouru une nouvelle âme torturée. Voilà pourquoi il avait étudié et pratiqué pendant de longues années épuisantes. Cela lui était déjà arrivé, mais jamais avec sa vie comme enjeu, et jamais il n'en avait retiré une telle sensation d'accomplissement.

En bas, la silhouette du robot sortit de l'immeuble. La masse d'acier hésita un instant, puis, comme électrisée par une pensée intérieure, elle s'avança dans la rue avec assurance. Des passants s'arrêtèrent pour contempler l'étrange phénomène, mais le robot, la tête haute, le corps droit et étincelant, poursuivit sa route ; puis il tourna au carrefour et disparut.

Le Dr. Newman bâilla, ouvrit un tiroir et poussa l'arme du robot sous une pile de documents. Tant qu'il y aurait des créatures pour croire en ses paroles, il pourrait continuer à les dévider. Près des papiers, il vit une petite clef et s'en saisit. Il poussa la petite plaque ronde d'acier à la base de sa nuque, inséra la clef, et tout en songeant à la façon magistrale dont il avait mené cette séance, il entreprit de remonter son propre mécanisme en attendant le patient suivant.

Robot with a gun.

Traduction de P.J. Izabelle.

RÉFLEXIONS AVANT LE CRIME

par HENRY SHOELLIE

Quelle heure est-il donc ?

Tic-tac-tic-tac.

Seulement deux heures ? J'aurais juré qu'il était plus tard que cela. Est-ce que j'ai dormi ? Voyons. Je me suis couché à onze heures. J'ai lu pendant une demi-heure. Je me suis endormi, quand ? Mettons un quart d'heure après. Durée totale du sommeil, deux heures un quart. Mon Dieu !

Tic-tac.

Qu'elle est bruyante, cette satanée pendule ! Cet engin ridicule et énorme !

Comment se fait-il que je ne puisse jamais dormir lorsque Jennifer n'est pas là ? Cet oreiller vide, rebondi, ce drap net et cette couverture lisse. J'ai l'impression de n'être qu'à demi-vivant lorsque le lit de Jennifer est vide. La chambre est déséquilibrée. Froide. Silencieuse.

Mieux vaut essayer de dormir.

Tic-tac-tic-tac.

Rien à faire. Si je prenais du lait chaud ? Non, ce serait trop d'ennui. Les pieds nus sur le pavé glacé de la cuisine. Jennifer a-t-elle acheté des pantoufles pour mon anniversaire ? C'est la semaine prochaine. On dirait qu'il y a une boîte à chaussures bien enveloppée dans son placard. À la hauteur, mon épouse. Elle a acheté le cadeau il y a un mois. Elle a sans doute déjà acheté mes cadeaux de Noël. Ils doivent être bien ficelés et bien emballés. En août. Une femme de tête ; ce n'est pas elle qui attendrait la dernière minute. Ce n'est pas son genre.

Vanderwalker au bureau. Toutes ses remarques papelardes. Il ferait mieux de s'occuper de sa femme à lui. Si vous me le demandez, je vous dirai que c'est de la jalousie. Ils sont probablement assis dans le patio à parler de nous : Joe et sa femme chef d'entreprise. Ils se disent probablement que Jennifer gagne plus d'argent que moi ;

beaucoup plus, croient-ils. Il n'y a pas de mal à ce qu'une femme travaille. Et la mienne réussit bien dans son métier. Mais je déteste ces voyages d'affaires. Je hais cette chambre à demi vide.

Tic-tac.

Qu'elle est bruyante, cette satanée pendule ! Je me demande si Jennifer dort. Forcément. Elle n'est jamais inquiète. Moi, je ne peux jamais dormir dans les chambres d'hôtel. Je hais les lieux inconnus, les lits dont je n'ai pas l'habitude. Jennifer, ça ne lui fait rien. Elle aime voyager, agir. Voir un client, le matin. Je parie qu'elle les impressionne. Jolie femme et, en plus, femme de tête. Habile. Prudente, mais elle sait quand il faut se risquer. Elle a le sens des affaires. Je devrais être fier. Bon Dieu, j'en suis fier. Il n'y a pas beaucoup de femmes comme Jennifer.

Ça me rappelle quelque chose ; qui donc disait cela ? Ah, oui, Leland. À leur soirée, le mois dernier. Avec tout le personnel. Ça ne m'a pas plu, cette soirée ; je n'ai pas apprécié la façon dont ils m'ont traité. Le mari de la patronne. M. Jennifer. J'aurais pu leur dire deux mots. Je gagne deux fois plus d'argent que Jennifer, malgré toute sa compétence. On ne paie jamais les femmes comme elles le méritent, c'est l'habitude. C'est dur d'être une femme. Jennifer s'en plaint parfois. Je ne peux vraiment pas la blâmer.

Tic-tac-tic-tac.

Presque deux heures et quart. Il faut que je me lève à sept heures.

Rendez-vous matinal avec Leland. Enfin, je veux dire, avec Duffy.

Qu'est-ce qui me prend donc ? Pourquoi suis-je toujours en train de penser à Leland ? Un brave type. J'ai du mal à me le représenter comme le bras droit de Jennifer. Terriblement jeune, plus jeune qu'elle. Joli garçon, je suppose. Qui a dit qu'il n'était pas séduisant ? Ah ! oui, maintenant, je m'en souviens. C'est Jennifer. J'ai dit que je trouvais Leland beau garçon, elle a dit que non. Bizarre. Jennifer a de bons yeux pourtant.

Et si Leland était allé aussi à Chicago ? Ce serait tout naturel. Un rendez-vous important avec un client, le sous-directeur doit y aller aussi. Mieux vaut ne pas en parler à Vanderwalker. Je l'entends déjà me mettre en boîte : Jennifer et Leland. Leland et Jennifer. Je me demande si Duffy s'intéresse vraiment aux faits et gestes de ce galvaudeux. On ne sait jamais avec ce Leland. Enfin, je veux dire, Duffy.

Je n'ai plus du tout envie de dormir.

Tic-tac-tic-tac.

Je hais cette pendule. Bizarre, Jennifer a tellement mauvais goût parfois. La robe de chambre qu'elle m'a offerte à mon dernier anniversaire. Et cette cravate, avec des canards dessus. Enfin, personne n'est parfait. Bizarre qu'elle ait offert cet étui à cigarettes à son sous-directeur. Un beau truc en or. De bon goût, celui-là. Je n'aime guère qu'elle fasse des cadeaux à Leland. Ce n'est pas un bon principe. Il faut tenir ses subordonnés à leur place.

Je me demande s'il fait froid à Chicago. Je me demande si Jennifer a froid dans cette chambre d'hôtel. Elle a emmené un tas de vêtements. Beaucoup trop pour un voyage de deux jours. Un manteau de fourrure. Une étole en vison. Pourquoi en a-t-elle pris tant ? Trois valises. Je me demande à quoi riment tant de tralalas... Après tout, c'est naturel. Les dîners avec les gros clients, les soirées en ville. Le côté plaisant des affaires. N'ai-je pas emmené Duffy au théâtre une fois ?

Tic-tac.

Sacrée pendule ; un vrai marteau-piqueur. J'aurais mieux fait de garder mon vieux réveil, avec son petit tic-tac discret. Je ne l'avais jamais remarqué, Jennifer a dû acheter ce machin au rabais. Affreux, cet engin. Je me demande où elle a trouvé ça.

Deux heures vingt-cinq déjà. Je ferais peut-être mieux de lire. J'ai les yeux qui me brûlent. Pourquoi trois valises ? Bizarre qu'elle ne m'ait pas téléphoné au bureau. Elle n'y manquait jamais autrefois, avant d'entreprendre un voyage d'affaires. Cinq déplacements depuis le mois dernier. Toujours avec Leland... Bon sang, qu'a-t-il donc de si extraordinaire, Leland ? Il ne m'a jamais paru bien séduisant. Il a plutôt l'air d'une lavette avec ses poignets grêles. Et ses cheveux blonds. Il n'est pas mal, évidemment, Leland. *Tic-tac*, Leland.

Mais nom de nom, qu'est-ce que je fabrique ? Ça ne peut plus durer comme ça. J'ai bien envie de lui casser la.... Elle me prend pour un idiot ? Leland... Pardi, c'est clair comme de l'eau de... Non mais ? A qui croit-elle faire avaler ça ? Des voyages d'affaires ! Je vais téléphoner au bureau tout à l'heure. On verra bien. Je n'ai aucune confiance dans ce Leland. Je n'ai confiance en personne. Elle me prend pour une poire ? Il a cinq ans de moins qu'elle, nom de nom. Leland. *Tic-tac*. Satanée pendule. Je vais balancer ce sale fourbi par la fenêtre.

Quant à lui, je vais lui écrabouiller la figure. Bousiller cette pendule. Venez-ici, un peu pour voir...

Tic-tac-tic-tac-tic-tac. C'est la pendule la plus grosse que j'aie jamais vue dans une chambre. Jennifer et son goût abominable. Mauvais goût pour les pendules, mauvais goût pour les hommes. Leland. Que s'imaginer-t-elle donc ? Pour qui me prend-elle ?

Bizarre cette pendule ! Je n'en avais jamais vu comme celle-là. Deux heures et demie. Pourquoi fait-elle tout ce boucan ? Où a-t-elle donc trouvé ce machin ridicule ? Non, mais, avez-vous jamais vu une pendule avec des fils qui dépassent ?

Tic-tac-tic-tac-tic-tac.

Tic-tac-tic-tac.

Tic-tac.

Thoughts before murder.
Traduction de Stéphane Rouvre.

ÇA FAIT DES BULLES, par LAWRENCE TREAT

Aucun des deux policiers n'aurait pu dire comment ni pourquoi ils avaient contracté cette habitude.

Ils aimaient regarder les démolisseurs qui abattaient la rangée de vieilles maisons sur l'emplacement desquelles on allait construire un grand immeuble. Chaque fois qu'ils en avaient l'occasion, ils poussaient jusque-là et arrêtaient la voiture. Parfois ils en descendaient, parfois ils restaient à l'intérieur. Ils pariaient une pièce de cinq cents sur le moment précis où un pan de mur s'écroulerait, ou sur l'ouvrier qui s'arrêterait le premier pour allumer une cigarette ou sur le temps qui s'écoulerait entre deux brouettées de gravats. Ils connaissaient de vue un certain nombre d'ouvriers et leur lançaient parfois un « Salut ! » un « Comment ça va ? » ou quelque autre banalité.

Perche était un grand gaillard, un peu gras aux épaules larges ; ses yeux étaient d'un bleu très clair. Saumon était grand et maigre. Il avait les dents saillantes, si bien que sa bouche n'était jamais tout à fait fermée. Il reniflait constamment et parlait du nez.

Perche et Saumon étaient détectives. Leurs collègues de la police les surnommaient la patrouille des poissons et n'arrêtaient pas de faire des jeux de mots. Perche et Saumon évitaient donc le plus possible le commissariat. Ils étaient condamnés à rester ensemble mais ils faisaient du bon boulot et formaient une bonne équipe.

Ce jour-là ils avaient eu du travail pendant toute la matinée et n'avaient pas pu se rendre sur le chantier de démolition avant deux heures. Ils stationnèrent de l'autre côté de la rue à la hauteur du numéro 748, où les équipes travaillaient en ce moment. Us regardaient un chargement de plâtre, de débris de briques et de ciment dégringoler dans une benne.

Saumon coupa le moteur. Perche toussa et dit :

— Ah ! cette poussière de plâtre ! Ça s'infiltré dans les poumons, tu ne trouves pas ?

Saumon hocha la tête. Ils descendirent de voiture pour traverser la

rue.

C'est alors que le machiniste de la grue les héla :

— Dites donc, c'est pour l'histoire de ce matin que vous venez ?

— Quelle histoire ? demanda Saumon.

— Un mec qui a trouvé des bijoux, et qui s'est barré avec le magot.

— Tu blagues ? dit Perche.

— Demandez à qui vous voudrez, protesta le machiniste. On vous le dira.

Saumon se retourna vers son collègue.

— Je vais voir ça, dit-il.

Il revint à la voiture et décrocha le téléphone du poste émetteur-récepteur pour avertir le radio du commissariat que Perche et lui quittaient la voiture pendant quelques minutes pour une petite enquête.

Perche l'attendait tout en regardant distraitement la palissade qui isolait le chantier de démolition : une suite hétéroclite de planches déjetées, de vieilles portes et de plaques de contre-plaqué décollé. Quand Saumon revint, ils se dirigèrent vers la cabane où Bill Donlan, le chef de chantier, dirigeait les travaux de démolition. Il les vit s'approcher et les attendit. Sa masse énorme et boursouflée barrait l'entrée de la porte.

— Salut, dit-il d'une voix caverneuse. Que puis-je faire pour vous ?

— C'est au sujet du magot, dit Perche en ricanant. Qui l'a trouvé ?

— Ah ! c'est donc ça, répondit Donlan. C'est Tony Amalfi. Vous n'allez peut-être pas mettre la main dessus tout de suite. Moi non plus d'ailleurs. Entrez.

Il ramassa une batte de base-ball avant de traverser le trottoir éventré et il entra dans ce qui avait été autrefois un magasin. L'odeur de plâtre et de moisissure prenait à la gorge.

— Attention où vous marchez, prévint Donlan.

Il frappa une planche de sa batte pour en vérifier la solidité.

— On ne sait jamais si ces planches ne sont pas pourries.

Il les mena au pied d'un escalier dont la rampe avait été enlevée. Le troisième étage n'avait plus de plafond, il se fraya un chemin au milieu des gravats et des débris et se dirigea vers une brèche béante dans le mur. Après avoir traversé deux ou trois appartements à des stades divers de démolition, il en atteignit un où travaillait une équipe d'ouvriers.

— Hé, les gars. Ces messieurs sont de la police. Ils voudraient vous parler.

Saumon regarda les ouvriers, puis les murs d'une pièce autrefois bleus. De larges plaques de plâtre étaient tombées du plafond et le lattis de chêne était visible. Une cheminée en partie démolie laissait voir un carré de ciel bleu.

C'est Perche qui procéda à l'interrogatoire. Alors que Tony Amalfi était en train d'abattre la cheminée, il avait poussé un cri. Ses camarades l'avaient cru blessé, mais non, il avait tout simplement mis au jour une cavité pratiquée dans la cheminée et il venait d'en extraire un petit coffret noir. Quand ils étaient accourus à son secours, il en examinait le contenu. Ils croyaient que c'était un coffret à bijoux, mais ils ne pouvaient l'affirmer. Il avait en effet rabattu le couvercle avant qu'aucun d'eux ait pu même entrevoir l'intérieur.

Ils avaient chacun une opinion bien arrêtée sur la nature de son contenu. Les uns disaient que c'étaient des bijoux, d'autres penchaient plutôt pour de l'argent ou de vieux documents. La seule chose certaine, c'est qu'il avait trouvé un coffret, que cette trouvaille l'avait fortement ému, qu'il l'avait fourré dans sa gamelle et qu'il avait quitté le chantier.

Saumon et Perche examinèrent avec soin la cachette de la cheminée. Elle était carrée et mesurait la longueur de deux briques.

— C'est un fou, ce Tony, conclut Donlan. Attendez qu'il revienne, je saurai l'interroger.

— Où habite-t-il ? demanda Saumon.

— Accompagnez-moi dans ma cahute, je vous renseignerai.

Il n'y avait rien d'autre à faire. Saumon et Perche notèrent l'adresse et remontèrent en voiture. Ils furent occupés tout l'après-midi et n'eurent pas le temps de penser à Tony Amalfi. D'ailleurs cela n'avait

pas d'importance. Il n'avait pas les relations nécessaires pour écouler des bijoux de valeur. S'il essayait de filer avec un trésor, il se ferait pincer. Et si sa trouvaille ne valait rien, pourquoi s'inquiéter ? D'ailleurs Donlan n'avait-il pas proposé de s'en occuper ? Dans la matinée du lendemain, ils feraient un petit détour par le chantier et lui demanderaient des nouvelles.

Le lendemain matin ils durent enquêter sur un cambriolage, une affaire de second ordre, mais qui leur prit quand même une bonne heure. Ils se rendaient au chantier quand le radio les appela. Comme Saumon conduisait, c'est Perche qui prit l'écouteur. Le radio les envoya dans une ruelle donnant sur Merrill Street, où l'on avait découvert un cadavre.

*
* *

La ruelle était un cul-de-sac entre deux immeubles dont l'un abritait un restaurant italien. L'agent de garde avait peine à retenir une petite foule de badauds qui poussaient pour essayer de voir. Saumon et Perche firent évacuer l'impasse et revinrent auprès du cadavre. C'était un petit homme musclé, en costume sombre ; deux ou trois poubelles le cachaient en partie. Il était couché sur le ventre, la boîte crânienne défoncée.

L'agent en uniforme leur fournit quelques éclaircissements : le personnel du restaurant sortait les poubelles le soir et les laissait là pour la nuit. Le matin, le portier les traînait jusqu'au trottoir où elles étaient vidées vers dix heures par les employés du service du nettoyage. Il avait vu le cadavre le matin en sortant du restaurant. Il s'était bien gardé de toucher à quoi que ce soit.

Perche se pencha pour prendre le poignet de la victime. Il se releva quelques secondes plus tard.

— Il est froid, dit-il. Il est mort au cours de la nuit.

— Il a été tué là-bas, ajouta Saumon en désignant des flaques de sang à l'entrée de la ruelle. On l'a tiré jusqu'ici et on l'a caché derrière ces boîtes à ordures pour qu'on ne le trouve que le matin.

Perche fit une grimace et recula d'un pas pour observer le corps. Le visage était en partie caché par le bras étendu.

— J'ai vu ce type-là quelque part, conclut-il au bout d'un moment.

— Toi, avec ta mémoire... coupa Saumon en lui lançant un coup d'œil moqueur.

Tout en maugréant, il se pencha à son tour pour examiner ce qu'on pouvait voir du visage. Il se releva et avoua :

— C'est juste. Il me semble l'avoir déjà vu moi aussi.

Perche avait tourné les talons et s'éloignait vers le fond de l'impasse. Saumon se balançait avec ennui d'un pied sur l'autre et son regard errait sur le sol cimenté. Cette inspection achevée, il regarda de nouveau le cadavre. La boîte à ordures avait dû être jetée brutalement sur le ciment car la pâte de fromage provenant du restaurant avait giclé sur le sol et sur le mur de briques. Avec l'ongle, Saumon en gratta une goutte collée au mur. Elle était sèche mais elle retomba en poussière presque impalpable.

Les badauds l'observaient avec curiosité. Il entendit un homme dire :

— Qu'est-ce que c'est ? Il a trouvé un indice ?

— Du fromage, répondit une voix. Une autre voix lança à la cantonade :

— Du fromage ! Tu parles d'un flair !

La foule éclata de rire, mais d'un rire moqueur qui eut le don d'énervier Saumon. Il aurait fallu sans doute qu'il fit une découverte sensationnelle, sinon intéressante, et ils en avaient assez d'attendre. Mais il n'avait jamais pu souffrir les civils. Ou bien ils avaient peur de vous ou bien ils vous haïssaient sans raison.

Avec un geste de dédain, Saumon déboutonna son veston, fit une profonde aspiration et leur montra son pistolet dans son étui. Cette manifestation de force lui procura une certaine satisfaction. Impassible, il ramena en avant les pans de son veston et le reboutonna.

Quand Perche revint du fond de l'impasse, Saumon lui dit à voix basse :

— Je suis sûr que c'est lui. Tu sais qui je veux dire ?

Perche hocha la tête :

— D'accord.

Aucun des deux ne prononça le nom de Tony Amalfi, mais ils avaient acquis la certitude que Tony avait trouvé un véritable magot et que c'était là le mobile du crime.

— C'était toujours lui qui apparaissait le premier avec sa brouette remplie de gravats, assura Perche. Il m'a fait gagner quelques cents.

Saumon poussa un grognement, recula jusqu'au mur opposé au restaurant et s'y appuya. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre l'arrivée du lieutenant et des autorités qui s'occuperaient du reste. Mais Perche se pavanait et faisait du zèle. Il inspectait tout, jetant des regards inquisiteurs un peu partout. Soudain Saumon l'appela.

— Regarde, dit-il, le doigt tendu. Un type a marché dans les détritux et nous a laissé une magnifique empreinte. Regarde cette empreinte de talon. Parfaite, hein ?

Perche se pencha. Il allait avancer, mais il se retint. Il leva la jambe un peu gauchement et étudia le dessin de son talon de caoutchouc.

— C'est le mien, dit-il brièvement. Je viens de marcher dans les ordures.

Il se mit à nettoyer avec soin son talon. Deux minutes plus tard, on entendait hurler la première sirène.

Le lieutenant écouta le rapport de Saumon et de Perche et les laissa à la disposition du chef de police.

— Mes deux agents sont sur une piste, lui dit le lieutenant. Ils connaissent la victime et le mobile du meurtre. Si nous pouvions seulement connaître ce qu'Amalfi avait trouvé, l'affaire serait vite éclaircie. Dans le cas contraire, elle peut nous donner du fil à retordre.

— Une enquête approfondie et minutieuse de mes services de police en viendra bien à bout, répondit le chef de police d'un air sûr de lui.

Il fit à Saumon et à Perche le grand honneur d'une petite attention spéciale.

— Messieurs, lança-t-il d'une voix de stentor, je vois que vous faites honneur à vos supérieurs immédiats. Comment vous appelez-

vous ?

Perche répondit en bredouillant et le chef de police répéta les noms avec surprise.

— Eh bien, ils sont assez faciles à retenir, rugit-il.

Et il éclata de rire.

— Mais ne courez pas trop les truites, entendez-vous, je vous ai à l'œil.

Saumon esquissa un signe de tête, tourna les talons et se fraya un chemin à travers la foule en jouant des coudes. Tout à coup il se sentit tirer par la manche. C'était un petit garçon.

— Monsieur, dit le gosse, j'ai trouvé ça derrière une des boîtes en carton.

Il désignait du doigt des boîtes pleines d'ordures ménagères déposées à l'entrée du passage, puis il tendit à Saumon une boîte à repas verte.

Saumon examina la boîte. Sa surface était marbrée et ne pouvait garder aucune empreinte digitale, il y avait une tâche de pâte de fromage sur un des coins. Il constata qu'elle était vide.

— Merci, fiston, dit simplement Saumon, et il continua sa marche. Il déposa la boîte dans le coffre de la voiture et se mit au volant. On l'aurait traité d'imbécile s'il était revenu sur ses pas et s'il avait avoué qu'un gosse avait trouvé quelque chose que Perche et lui n'avaient pas remarqué. En fait il était vraisemblable que le gosse avait ramassé la boîte avant leur arrivée. Du reste il ne se sentait plus capable d'affronter l'air supérieur de ce chef de police.

*

* *

Quelques minutes après, Perche vint s'asseoir sur le siège avant, à côté de lui.

— Content d'être débarrassé de ce type. Il croit avoir le sens de l'humour, dit-il en reniflant d'un air méprisant. Sais-tu ce qu'il a encore dit après ton départ ? Il voulait que nous lui fassions notre rapport à lui personnellement, pour qu'il s'assure que nous ne faisons pas de bourdes.

— Sans blague ? répondit Saumon en lançant le moteur. Il ne lit donc jamais le manuel ? Il ne sait pas que nous sommes attachés au commissariat ?

— C'est ce que le lieutenant lui a dit ; alors Sa Grandeur a répondu qu'elle était d'accord, et que nous devrions donc avoir arrêté le coupable avant midi. Il a ajouté que ça devrait être facile au train où nous avions démarré.

— Il n'a pas donné le nom du coupable pendant qu'il y était ? demanda Saumon sèchement.

— Presque. Il nous a donné l'ordre de l'arrêter, sinon...

Perche tapa sur le dos de son collègue.

— Sinon, ça veut dire qu'il nous ferait rentrer dans le rang.

— Il n'en a pas le droit, lança Saumon, furieux. Il faut un motif. C'est du moins ce que dit le manuel. On pourrait même l'attaquer au tribunal pour un tel abus de pouvoir.

— Et on aurait notre photo dans les journaux ! Saumon et Perche. On n'oserait plus se montrer nulle part à cause des plaisanteries que cette publicité nous vaudrait.

— Juste, dit Saumon, dégoûté. Alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On va au domicile d'Amalfi. Le lieutenant va s'informer du nom du locataire de l'appartement où le coffre a été trouvé. Il nous le dira aussitôt qu'il l'aura appris.

— D'accord, conclut Saumon.

Il démarra et prit la direction du boulevard. Ni lui ni Perche ne reparlèrent du préfet de police, mais ils étaient tous deux renfrognés et maussades et s'attendaient à avoir des ennuis.

Tony Amalfi habitait dans un immeuble à l'autre bout de la ville. Sa femme vint leur ouvrir. Elle était assez jolie et plus tard, quand ils reparlèrent d'elle, Perche estima qu'elle faisait quatre-vingt-dix de tour de hanches, alors que Saumon ne lui en donnait que quatre-vingt-cinq. Ils ne devraient jamais savoir exactement le chiffre.

— Vous venez pour Tony ? demanda-t-elle aussitôt qu'ils eurent

décliné leur identité.

— Vous pouvez nous parler de Tony ? demanda Perche.

— Il lui est arrivé quelque chose ? dit-elle, anxieuse. Je ne l'ai pas vu de toute la nuit. Je suis très inquiète.

— Où devait-il aller ?

— Il ne l'a pas dit. Inspecteur, lui est-il arrivé un malheur ? Dites-le-moi.

Perche regarda Saumon et Saumon regarda Perche.

— Il avait trouvé une cassette pendant son travail, dit Perche. Que contenait-elle ?

— Je ne sais pas. Il est rentré tôt, vers cinq heures, et j'ai nettoyé sa boîte à repas. Il est resté près du téléphone et on lui a téléphoné deux fois. Personne ne lui téléphone aussi tôt, d'habitude, poursuivit-elle après un soupir. Il n'est jamais rentré avant six heures.

— Qui lui a téléphoné ?

— Je n'en sais rien. J'étais dans la cuisine.

— Quand est-il sorti ?

— Juste après le dîner. Il a pris sa boîte et m'a avertie qu'il rentrerait peut-être tard, mais jamais il ne passe la nuit dehors. Ce n'est pas un homme à me faire ça. Dites... qu'est-il arrivé ?

— Il a été assassiné, répondit calmement Saumon.

Et il se retourna vers Perche.

— Tu ferais bien de demander à une voisine de venir ici.

*

* *

En revenant vers la voiture, Saumon se rappela la boîte à repas.

— Je l'ai mise dans le coffre, dit-il. Je vais te la montrer.

Perche jeta un coup d'œil discret.

— Il y a quelque chose dedans ?

— Non.

— Montre-la à Mme Amalfi, pour savoir si elle appartient bien à Tony.

Saumon prit la boîte et se dirigea vers la maison. Il en revint et dit :

— C'est bien la sienne.

Il remplit une fiche qu'il attacha à la poignée. Perche le regarda faire puis il monta en voiture et décrocha le téléphone pour faire son rapport.

Le téléphoniste avait un message pour eux.

— L'appartement où Amalfi a trouvé la cassette était loué à un certain Lopez. Le propriétaire dit que Lopez a disparu il y a un an, sans régler son loyer. Il travaillait comme employé dans la compagnie des téléphones. Le lieutenant vous demande d'essayer d'avoir le plus de renseignements possible auprès de la compagnie.

— D'accord, répondit Perche.

Saumon allait tourner la clef de contact, mais Perche l'arrêta.

— Une minute, dit-il, les sourcils froncés. Ce Lopez, Richard Lopez. Nous avons une fiche à son nom. Laisse-moi réfléchir.

— Tu peux réfléchir pendant que je conduis, non ?

— Dans une minute je vais me rappeler, répondit Perche. Pendant que j'étais chez Amalfi, la voisine m'a raconté qu'une voiture a stationné de l'autre côté de la rue, la nuit dernière. Elle stationnait tous feux éteints, mais il y avait quelqu'un à l'intérieur, et il fumait. C'était un peu plus loin, sous ces arbres.

— Quel type de voiture ?

Perche haussa les épaules.

— Deux couleurs, le coffre blanc. De grosses ailes.

Saumon ouvrit la portière.

— Allons voir, dit-il.

Ils marchèrent jusqu'au groupe d'arbres et examinèrent avec soin la chaussée. Il y avait une petite tache d'huile sur le macadam, on voyait de vagues traces de pneus. Les deux inspecteurs les regardèrent attentivement.

— Impossible d'identifier les pneus. Pas assez net, dit Saumon. À quelle heure la voiture est-elle partie ?

— Vers onze heures, croit-elle. Mais je ne vois pas de bouts de cigarettes.

— Cendrier, répondit Saumon laconiquement, et il revint à la voiture.

Il conduisit brutalement et plus vite qu'à l'ordinaire. Perche regardait droit devant lui et semblait plongé dans ses réflexions. Il dit soudain :

— Richard Lopez. J'y suis maintenant, Je me rappelle sa fiche. Disparu. Autant que je puisse m'en souvenir, on ne l'a pas retrouvé.

— Alors, répondit Saumon, fais ton rapport au lieutenant.

Perche se pencha en avant pour téléphoner au commissariat.

À la compagnie des téléphones, ils virent un chef de bureau ou un des directeurs ; il ne leur dit pas exactement son titre mais ils s'en moquaient bien. Il se montra assez aimable et alla chercher le dossier de Lopez.

— Il y a plus d'un an qu'il n'est plus chez nous, déclara-t-il.

— Pourquoi a-t-il quitté ? demanda Saumon.

— Le dossier ne le dit pas.

— Que dit-il ?

— Rien.

— Puis-je y jeter un coup d'œil ? demanda Saumon.

— Confidentiel.

Saumon bondit. Ses ennuis, sa colère contre le chef de police, tous

ces sentiments qu'il avait dû refouler revinrent à la surface.

— Passez-moi ce papier, ordonna-t-il. Confidentiel ? Je ne marche pas.

— Inspecteur, dit l'employé, vous n'avez pas le droit.

Saumon arracha la feuille des mains de l'homme. Il lut : « *Congédié pour motif grave.* » Il posa brutalement la feuille sur le bureau et dit :

— Quel était ce motif?

— Je n'en sais rien.

— Écoutez, mon vieux, vous cherchez des ennuis, vous en aurez.

Perche s'interposa :

— Laisse tomber, dit-il. Le lieutenant s'en occupera.

Saumon ne précisa pas son idée, mais il aurait parié gros que Perche avait la même idée. Un branchement sur table d'écoute.

*

* *

Pendant le reste de la journée ils essayèrent d'oublier le chef de police et firent leur travail habituel de policiers. Ils n'échafaudèrent aucune déduction compliquée. Ils savaient bien que s'ils avaient la patience d'attendre, des témoins se manifesteraient, des fiches seraient consultées dans les services de police et une masse de renseignements seraient finalement à leur disposition. D'autres agents suivraient d'autres pistes, et le lieutenant mettrait en œuvre tous ces éléments. De la patience et un minimum d'imagination, c'est tout ce qu'on leur demandait. Le lieutenant prendrait les initiatives à leur place. Il était payé pour se torturer les méninges, eux ne l'étaient pas. Cependant...

Saumon laissa la boîte pour qu'elle pût être examinée par les services du laboratoire. Il remplit et signa une fiche puis repartit avec Perche. Ils procédèrent tranquillement à leurs rondes habituelles.

Le nouvel élément de l'enquête leur vint du radiotéléphoniste.

Rendez-vous au marchand de postes de télévision, 1817, North Street, et interrogez Pete Milano. Amalfi a essayé de le contacter hier.

Quand Perche eut répété l'adresse, la voix du radio prit un ton familier.

— Dites donc, vous flirtez avec le chef de police, maintenant ? Il vous a appelés au téléphone il y a quelques minutes. Il voulait vous voir chez lui demain matin à la première heure. Il a dit aussi qu'il aimait bien le poisson à son petit déjeuner.

— Occupe-toi de tes oignons, répondit Saumon, furieux.

Le radio éclata de rire.

— Oh ! là, là, on ne peut plus blaguer ?

Saumon raccrocha brutalement.

Ils se calmèrent en route.

Pete Milano les attendait. C'était un jeune homme aux yeux noirs. Il leur dit qu'il était le neveu de Tony Amalfi. Son oncle était passé chez lui pour le voir la veille vers deux heures trente de l'après-midi.

— Je n'étais pas là. Il m'a laissé un mot pour me dire qu'il attendrait au café du coin pendant quelque temps – mon oncle aimait beaucoup son verre de bière – et qu'il devait absolument me voir.

— À quel sujet ? demanda Perche.

— Il ne l'a pas dit. Je suis rentré un peu après cinq heures et je lui ai téléphoné. Il m'a demandé s'il pouvait passer chez moi pour se servir de mon magnétophone, mais j'avais un travail à terminer puis un rendez-vous avec ma fiancée le soir même. J'ai essayé de le dissuader de venir, mais il a insisté. Il disait que c'était très important et qu'il viendrait juste après le dîner. En fait il n'est pas venu.

— Combien de temps avez-vous attendu ? demanda Perche.

— Jusque vers huit heures et demie. Ma fiancée...

— Il a donc pu venir après votre départ ?

— S'il était venu, répondit Milano, il serait entré au café du coin pour boire un verre de bière. Je l'aurais donc vu, parce que c'est là que j'étais.

— Vous avait-il dit pourquoi il voulait votre magnétophone ?
Avait-il dit quelque chose au sujet de la bande magnétique qu'il
voulait entendre ?

— Rien. Inspecteur, c'était un brave homme, il n'a pas pu être mêlé
à une escroquerie.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il s'agissait d'une escroquerie ?
coupa Saumon.

Milano parut mal à l'aise, il semblait regretter d'avoir fait cette
remarque.

— Ben... Il a été tué, pas vrai ?

Perche, qui s'affairait au fond du magasin, dit soudain :

— Vous faites toutes sortes de réparations, n'est-ce pas ?

— Tout ce qui concerne la radio.

— Avec Lopez ? dit négligemment Perche. Milano parut surpris.

— Qui est Lopez ? demanda-t-il.

Perche ne répondit pas. Il regarda Saumon et sortit. Saumon le
suivit à la voiture et dit :

— Il n'a pas mordu à l'hameçon, mais qui sait ? Et maintenant, si
on prenait une bière ?

— La bière attendra, répondit Perche. Nous devons bientôt
rencontrer le lieutenant : il sent l'odeur de la bière à un kilomètre de
distance.

— C'est juste, déclara Saumon.

*

* *

Au commissariat, le lieutenant les attendait dans son bureau, ils s'y
rendirent dès leur arrivée.

— J'ai ici les rapports du médecin légiste et du laboratoire, dit-il,
et il y a un petit détail auquel vous feriez bien de penser, parce que le
chef de police va vraisemblablement vous en parler.

Il leur lança un regard plein de froideur.

— Ils ont trouvé une empreinte sur la gamelle, et savez-vous de qui elle est ? C'est celle d'un de mes inspecteurs !

— Ils étaient soûls, lança Saumon, furieux. Cette surface ne peut pas retenir d'empreintes, c'est impossible.

— Il y avait un peu de fromage sur la boîte, et c'est là qu'ils ont trouvé les empreintes.

— Tiens, dit Saumon. Écoutez, lieutenant, ce sont des choses qui arrivent...

— Ça ne doit pas arriver, coupa le lieutenant avec sévérité. Surtout quand le chef de police a l'œil sur vous.

— Les types du laboratoire auraient pu la boucler, dit Perche.

Le lieutenant s'éclaircit la voix.

— Bon, mettons-nous au travail. Ils ont trouvé des éclats de bois dans le crâne d'Amalfi, nous savons donc qu'il a été tué avec une sorte de massue. Le laboratoire dit que c'est un bois dur, de couleur brune. Il a été tué vers onze heures ou minuit, peut-être un peu plus tôt, mais pas après minuit. Et vous, quelles nouvelles ?

Il écouta attentivement leur rapport en tapotant du pied sur son bureau, ce qui agaçait Saumon, mais ne semblait pas déplaire à Perche.

— Des nouvelles de Lopez ? demanda Perche.

Le lieutenant secoua la tête.

— Il s'est littéralement volatilisé. Aucune trace.

— Il a pu quitter la ville, remarqua Saumon.

— Et même l'État, le pays, ajouta le lieutenant. Et peut-être même ce bas monde.

Les deux détectives voulurent prendre un air consterné, mais sans succès. Le lieutenant cessa de tapoter sur son bureau.

— Ça commence à prendre tournure, dit-il. Il y a eu cette affaire de tables d'écoute l'année dernière.

Ce n'était pas la peine de leur donner des détails. C'était le lieutenant qui avait été chargé de l'affaire, et il avait démasqué un certain nombre de policiers marrons qui avaient trempé dans ce racket. Une épuration terrible avait suivi et le lieutenant y avait gagné ses galons.

— Je ne me souviens pas d'avoir entendu mentionner le nom de Lopez, dit-il en réfléchissant profondément. Mais il a peut-être été un des techniciens qui ont branché les tables d'écoute. La compagnie des téléphones de son côté, a fait une enquête et a flanqué un certain nombre de gars à la porte. Je parie que Lopez était du nombre.

— C'est ce que nous nous sommes dit, ajouta Saumon.

— Mettons que Lopez était entré en possession de l'une des bandes magnétiques, où se trouvait enregistré une conversation téléphonique, expliqua le lieutenant. Elle incriminait quelqu'un. Quand Lopez a été jeté à la porte, il s'est vu à court d'argent et a décidé de faire chanter cette personne. Mais au lieu d'empocher de l'argent, il s'est fait descendre.

— Et il avait laissé la bande, ou un repiquage de la bande, dans son appartement, acheva Perche. Elle est restée cachée dans la cheminée jusqu'à ce que Tony la trouve.

— Oui, et Tony est entré en rapport avec cette personne qui avait descendu Lopez, reprit le lieutenant, et il a essayé de le faire chanter à son tour. Voilà le mobile du meurtre de Tony. À mon avis, l'assassin a récupéré la bande et l'a détruite. Voilà où nous en sommes actuellement.

— Mais, dit Saumon, Tony savait-il qui était ce type ? Tony n'avait pas pu écouter l'enregistrement, puisqu'il n'avait pas réussi à rencontrer son neveu.

— C'est ce qu'a dit le neveu, insinua Perche.

— Assez de suppositions, coupa le lieutenant. Nous savons que Tony a reçu deux coups de téléphone hier, dont l'un de son neveu. Le second venait de quelqu'un qui savait que Tony était rentré de bonne heure, et qui savait peut-être aussi que Tony avait trouvé la bande. Voyons, qui répond à ces deux conditions ?

— Il y avait ses camarades du chantier, suggéra Saumon, mais je ne vois pas comment ils pourraient marcher dans une histoire pareille. Ce ne sont que des maçons.

Le lieutenant dit à son tour :

— Je pense que nous brûlons. Donlan. Ramenez-le-moi.

Saumon se leva immédiatement pour obéir.

Perche demanda :

— Je repense à ce rapport du laboratoire. Peut-il dire si les esquilles de bois proviennent d'une batte de base-ball ?

— Peut-être. Pourquoi ?

— Donlan en avait une dans sa cabane. Il s'en servait pour vérifier la solidité des planches. Voulez-vous que nous allions la chercher ?

— Non, je vais plutôt envoyer quelqu'un d'autre, répondit le lieutenant. Il est préférable que vous alliez dîner. D'ailleurs, je voudrais me renseigner sur ce Donlan avant qu'on me l'amène.

Il décrocha le récepteur et il s'était déjà remis au travail quand Saumon et Perche quittèrent le bureau.

*
* *

La maison était un peu plus belle qu'on n'aurait pu l'imaginer. C'est Donlan lui-même qui vint ouvrir et qui leur dit de sa voix caverneuse :

— Ma famille est en Floride et je suis seul. Heureux de vous voir, les gars. Que me voulez-vous ?

— Le lieutenant veut vous parler, dit Perche.

— Pourquoi ?

— Il vous le dira, répondit Saumon. Venez.

— Attendez, les gars, on n'est pas si pressés. Asseyons-nous et bavardons un peu en buvant un verre.

— Pas d'histoires, cria Perche.

Donlan protesta :

— J'ai le droit de savoir !

Aucun des deux policiers ne répondit, mais ils s'avancèrent vers lui de deux côtés à la fois, prêts à la riposte, chacun d'eux sachant exactement ce que l'autre ferait.

Perche recula de deux pas et glissa sa main sous son veston, prêt à dégainer son pistolet.

Saumon fit un pas en avant, saisit Donlan par le bras.

— Venez, dit-il, et pas de discussion.

Avant d'emmener Donlan, Perche alla ouvrir la porte du garage. Il vit une voiture bicolore avec un coffre blanc et de grosses ailes. Il referma la porte. Quand il revint vers Saumon, il lui fit un clin d'œil.

Dès qu'ils furent de retour au commissariat, la séance commença. L'interrogatoire, les policiers, qui se relaient, le suspect qui se met à table en lâchant ses aveux au compte-gouttes.

À huit heures, Donlan disait qu'il était resté seul chez lui avant de regarder la télévision, qu'il n'avait jamais téléphoné à Tony, ni pensé à Tony, ni même su que Tony avait trouvé une bande magnétique. Quant à la batte de base-ball qui avait été dans sa cabane, Donlan ne pouvait en expliquer la disparition. Quelqu'un avait dû la voler. Peut-être pour le faire accuser.

À neuf heures, le lieutenant avait réussi à l'impliquer dans l'affaire de tables d'écoute de l'année précédente et Donlan reconnaissait vaguement avoir versé de l'argent à un individu pour le faire taire sur une affaire de feuille de paie surchargée et de commission clandestine.

Et vers dix heures, Donlan perdait la tête et crachait le morceau. Oui, il avait eu une conversation avec Tony qui était parti du chantier. Oui, il savait ce que Tony avait trouvé ; il s'était douté que Tony avait en main une affaire intéressante et il avait voulu en profiter ; il avait donc téléphoné à Tony assez tard dans l'après-midi et Tony avait promis de lui apporter la bande magnétique, mais il n'avait pas tenu sa promesse. Oui, la voiture en stationnement était bien la sienne. Il admettait qu'il avait cherché à voir Tony, mais il affirmait qu'il l'avait manqué. Il ne l'avait pas vu après le coup de téléphone. Il avait attendu de huit heures à un peu plus de onze heures, et finalement il avait renoncé et était rentré chez lui. Il fut impossible de lui en faire dire plus au cours de l'heure suivante.

Comprenant qu'il ne ferait plus aucun aveu, le lieutenant emmena Perche et Saumon dans son bureau pour une petite pause-café. Ils

étaient épuisés, vidés et n'avaient plus beaucoup d'espoir.

— Nous le tenons mais il résiste encore, dit le lieutenant en repoussant les documents qui encombraient son bureau pour faire un peu de place pour sa tasse de café. Même si le laboratoire prouve que Tony a été tué avec une batte de base-ball, comment prouver que cette batte appartenait à Donlan et que c'est Donlan qui a frappé ? Ce qu'il nous faudrait maintenant, c'est une idée lumineuse.

Saumon feuilletait les papiers. Il n'avait vraiment pas de chance ; le préfet de police lui en voulait. Sa plus grande malchance avait été de laisser l'empreinte de son pouce sur le seul endroit de la boîte pouvant garder une empreinte. Or, maintenant, il avait bien une idée mais il n'était pas sûr de trouver le courage de l'exprimer. D'ailleurs ça ne sert à rien d'avoir une idée si on n'essaie pas de la vérifier :

— Ce qui est drôle, articula-t-il avec prudence, c'est que je crois vraie la dernière affirmation de Donlan.

— Quoi ? répondit Perche surpris. Pourquoi ?

— Parce que, répondit Saumon toujours aussi prudemment, comme s'il cherchait quelque chose à tâtons, Donlan prétend qu'il a quitté la maison de Tony vers onze heures et qu'il est rentré chez lui. Cette affirmation le met en danger. S'il est coupable, pourquoi n'a-t-il pas prétendu qu'il a stationné jusqu'à une heure ou deux heures du matin ? Cela lui ferait un excellent alibi.

Le lieutenant sirotait son café.

— À quoi voulez-vous en venir ? demanda-t-il. Le neveu ?

Saumon baissa les yeux et se mit à feuilleter nerveusement les papiers. Celui du dessus était le rapport sur l'empreinte de doigt relevée sur la trace de fromage. Il lut les phrases concises et tout à coup son cœur se mit à battre. Il savait maintenant, il avait tout compris. Ses soupçons étaient justes.

— Non, reprit Saumon. Je veux parler de nous. Perche et moi. Nous aussi nous savions que Tony avait trouvé cette bande magnétique.

— Continuez, dit le lieutenant.

— Vous avez inculpé plusieurs policiers dans cette affaire de tables d'écoute, expliqua Saumon, mais apparemment vous en avez laissé

courir au moins un. Celui qui a descendu Lopez – et Tony Amalfi.

— Poursuivez, dit le lieutenant.

— Quelqu'un a essayé de faire accuser Donlan. Ce quelqu'un savait qu'il possédait une batte de base-ball, et il l'a utilisée. Moi, la nuit dernière, j'ai été invité chez des amis à fêter un anniversaire et une douzaine de personnes peuvent témoigner qu'ils m'ont vu toute la soirée. Mais toi, Perche ? Où étais-tu ?

— Tu es cinglé, riposta Perche. Quelle preuve as-tu ?

— J'ai trouvé l'empreinte de ton talon dans la ruelle. Voilà la preuve.

— Je me suis expliqué là-dessus.

— Mais cela m'a fait réfléchir. Et maintenant, il est question de l'empreinte d'un pouce. Je croyais que c'était la mienne, mais on dit ici dans le rapport qu'il s'agit de la tienne. Or, depuis le moment où le gosse m'a donné la boîte, tu ne l'as pas touchée. De plus, quand j'ai eu la boîte, le fromage était trop durci pour qu'un pouce puisse y laisser son empreinte ; le fromage est tombé en poussière quand on l'a touché. Mais quand la poubelle a été déposée dans l'impasse, vers minuit, le fromage était encore mou, il n'y a pas de doute là-dessus. Et c'est à ce moment-là que tu as sorti la bande de la boîte, après avoir tué Tony...

Perche resta bouche bée, puis il essaya de balbutier des dénégations.

Saumon, soulagé et content, se demandait qui serait son nouveau collègue. Il espérait bien qu'il porterait un nom courant – Rumplemeyer, par exemple – pour que les copains ne puissent plus faire de jeux de mots.

Another day, another murder.
Traduction de Joseph Castel.

INDICE FLORAL

par NEDRA TYRE

La porte de la bibliothèque s'ouvrit doucement.

La vieille dame leva les yeux du bureau devant lequel elle était assise, occupée à feuilleter un album d'images comme si elle attendait quelque chose. Elle comprit, à ce moment-là, ce qu'elle attendait.

C'était la mort.

Elle regarda son petit-neveu traverser la vaste pièce au parquet nu et bien ciré.

— Oh ! tante Amanda ! fit-il. Je ne savais pas que vous étiez encore là. Je suis descendu chercher quelque chose à lire dans mon lit : je suis trop fatigué pour trouver le sommeil.

Il mentait. Il avait attendu pour redescendre que ses frères fussent couchés et endormis. Il avait fait ses plans très soigneusement.

— On étouffe ici, tante Amanda ! Cela vous ennuie si j'ouvre la fenêtre ?

Elle ne répondit pas et il n'attendit d'ailleurs pas de réponse. Il ouvrit l'une des fenêtres à battants. Bien qu'il ne fît pas froid, elle frissonna : ce petit courant d'air lui semblait venir de sa tombe.

Au cours de sa longue existence, elle n'avait encore jamais connu la peur. Mais elle la découvrait à présent.

Il allait la tuer, et elle ne pouvait rien faire pour l'en empêcher. Si elle appelait au secours, personne ne l'entendrait : les domestiques étaient depuis longtemps rentrés chez eux, en ville. Lou Barnes, sa vieille demoiselle de compagnie à demi-sourde, dormait au troisième étage. Ses autres petits-neveux avaient leurs chambres dans l'aile du manoir réservée aux invités. Ils devaient tous dormir, sinon celui-ci n'aurait pas couru le risque de descendre.

Elle continua de feuilleter l'album. Son vieil esprit, toujours vif, cherchait quelque chose à quoi se raccrocher. Elle était perdue, mais peut-être son assassin ne s'en tirerait-il pas sans dommage. La vieille dame avait un excellent ami dans la police, à la Brigade Criminelle, un

ami en l'expérience duquel elle avait entière confiance. Elle se rappela avoir plaisanté avec lui quelques mois plus tôt : elle lui avait promis que, si jamais elle devait être assassinée, elle laisserait pour lui un indice lui permettant de retrouver l'assassin.

— Vous avez un bon livre à me proposer, tante Amanda ?

Il se dirigea vers une étagère. Ses fortes mains errèrent un instant parmi les livres et en prirent un au hasard. Il ne fit même pas semblant de le choisir. C'était le plus cupide de ses quatre petits-neveux ; elle le savait depuis toujours.

L'espoir l'envahit de nouveau – non pas l'espoir de sauver sa vie, mais celui de faire connaître qui était l'assassin. L'album qu'elle feuilletait était un album d'images représentant des fleurs. Elle enleva l'une de ces images, la mit sur le bureau et posa dessus un lourd presse-papiers. Puis elle referma l'album et le plaça au bord du bureau. Ce fut le dernier acte lucide qu'elle accomplit avant que la peur, puis la terreur l'eussent annihilée. Mue par un sentiment de panique, elle tenta de se ruer vers la porte, mais elle ne pouvait échapper à ces bras qui déjà l'enserraient, ni au lourd tisonnier dont son agresseur s'était saisi. À quelques pas seulement du bureau, sa vie lui fut brutalement arrachée.

Le meurtrier essuya le tisonnier et le remit à sa place, près de la cheminée. Il n'y avait rien d'autre à remettre en ordre, la grande belle maison était paisible, silencieuse. Il sortit tranquillement de la bibliothèque et monta l'imposant escalier. Parvenu au deuxième étage, il tourna à gauche pour se rendre dans l'aile réservée aux invités, où se trouvaient sa chambre et celles de ses frères. Il aurait désiré prendre un bain, mais ce faisant, il aurait pu réveiller quelqu'un et mieux valait ne pas attirer l'attention, ni faire constater qu'il était encore debout à cette heure tardive. Il se déshabilla, enfila son pyjama et se mit au lit. Il se demanda combien de temps il faudrait pour régler la succession, mais cela ne le préoccupait pas outre mesure : l'argent serait le bienvenu à tout moment. Aussitôt couché, il s'endormit.

Dans la bibliothèque, le vent qui entrait par la fenêtre ouverte se fit plus violent ; il souffla sur la frêle vieille dame étendue, morte, sur le parquet, et fit voltiger les bords d'une image représentant une pâquerette sur laquelle était posé un lourd presse-papiers.

*

* *

Le lieutenant, Williams, de la Brigade Criminelle, n'avait jamais encore eu à s'occuper d'un meurtre dont la victime fût de ses amis intimes. C'est avec tristesse qu'il apprit l'assassinat d'Amanda Hollace. Il avait beaucoup d'affection pour elle, car c'était une femme charmante, cultivée et, de surcroît, très généreuse. Il est vrai qu'avec une fortune comme la sienne on pouvait se permettre d'être généreux ! Elle avait assuré d'une manière fort sage l'avenir de ses petits-neveux, qui étaient ses seuls parents vivants, leur servant des rentes très substantielles, sans toutefois leur remettre un capital tant qu'ils étaient très jeunes. Elle estimait qu'un homme doit apprendre à se débrouiller lui-même et elle était fière de la réussite de ses petits-neveux. L'un d'eux était directeur d'une agence publicitaire, l'autre avocat, et les deux derniers, banquiers.

Williams avait rencontré Amanda Hollace pour la première fois dans un club féminin où il était allé faire une conférence sur la délinquance juvénile. Cette conférence avait vivement intéressé Miss Hollace et elle avait invité le lieutenant à venir chez elle poursuivre la discussion. Depuis lors, il était devenu l'un des hôtes les plus assidus du manoir. Dès leur première rencontre, ils s'étaient plu mutuellement et l'affection de Williams pour la vieille dame n'avait fait que croître avec les années. Il admirait son intelligence et la vivacité de son esprit. Elle-même s'intéressait beaucoup à la criminalité, particulièrement au meurtre qui excitait sa curiosité. Un soir, elle lui avait dit : « Si jamais je devais être assassinée, John, je laisserais un indice à votre intention. Je ne pourrais supporter l'idée de mettre dans l'embarras un ami tel que vous en étant la victime d'un crime insoluble. » Comme ses yeux pétillaient tandis qu'elle prononçait ces paroles ! Une bonne plaisanterie dont ils avaient ri tous les deux.

L'ennui est que bien peu de victimes ont le temps, ou la possibilité, de laisser un indice permettant de découvrir leurs assassins...

C'est beaucoup plus souvent l'assassin qui se trahit lui-même, par négligence ou par sa précipitation. Mais l'assassin de Miss Hollace ne s'était montré ni négligent ni pressé. Il n'avait laissé aucune trace permettant de l'identifier. Ce devait être l'un des petits-neveux, Williams en était convaincu. Ce ne pouvait être personne d'autre : les domestiques, qui demeuraient en ville, étaient rentrés chez eux depuis longtemps lorsque le crime avait été commis. Miss Barnes, la demoiselle de compagnie, ne pouvait avoir tué Amanda Hollace. C'était inconcevable : elle avait trop d'affection pour la vieille dame. Donc ce ne pouvait être qu'un des neveux.

Mais tous se comportaient comme s'ils étaient accablés de chagrin.

Chacun d'eux, quand Williams l'avait interrogé, avait fait étalage de son attachement envers sa grand-tante, de gratitude pour l'inépuisable générosité de Miss Hollace, et la compréhension qu'elle avait toujours montrée à ses petits-neveux. Le suicide de leur père les avait laissés sans ressources et jamais ils n'auraient eu la possibilité de fréquenter le lycée, puis l'université, ni les moyens de voyager, sans leur tante Amanda. C'était elle, encore, qui les avait aidés à se faire des situations en écrivant, au moment voulu, les lettres de recommandation nécessaires. Tous, grâce à elle, avaient très bien réussi dans la vie.

— Je ne puis y croire, dit Stewart Allen. Il m'est impossible d'imaginer que quelqu'un ait pu détester tante Amanda au point de l'assassiner. Peut-être a-t-elle surpris un voleur dans la bibliothèque ?

— Mais on n'a rien volé, monsieur Allen.

— Grand Dieu ! Quand un homme vient de commettre un meurtre, on ne peut guère s'attendre qu'il ait suffisamment de sang-froid pour dévaliser une maison !

— Certains meurtriers font preuve de beaucoup de sang-froid... A présent, voulez-vous me dire très exactement ce que vous avez fait hier soir ?

*

* *

Le récit de Luther Allen, interrogé avec son frère, ne différa guère de celui de Stewart. Ils avaient dit bonsoir à leur tante vers vingt-deux heures trente et étaient montés se coucher. Ils étaient exténués après le long voyage qu'ils venaient d'effectuer, comme chaque année, pour rendre visite à leur tante.

Les deux autres frères, Gowan et Laurence Allen, auraient pu être deux acteurs jouant le même rôle. Leurs visions des faits furent identiques à celles de Stewart et de Luther. Eux aussi étaient très fatigués de leur long voyage et avaient quitté leur tante de bonne heure pour aller se mettre au lit.

Il fallait bien que l'un des frères mentît, mais Williams ne parvenait à déceler dans leurs récits aucun mensonge. L'un d'eux, ayant besoin d'argent, avait dû décider qu'il était temps de voir la fortune de Miss Hollace divisée en quatre parts égales ; il avait tué sa tante et, ce matin-là, les quatre frères s'étaient réveillés très riches.

Le médecin légiste, les photographes et la plupart des policiers de la Brigade Criminelle avaient été occupés une grande partie de la matinée dans la bibliothèque, de sorte que Williams avait dû procéder à l'interrogatoire des frères Allen dans un salon du premier étage. Juste au moment où s'achevait le dernier interrogatoire, le brigadier Moore vint annoncer que lui-même et ses collègues avaient terminé leur travail, et Williams se tint debout un moment, en haut du vaste escalier, regardant sa vieille amie sortir de chez elle pour n'y plus revenir... Il descendit ensuite dans la bibliothèque.

Il arpenta la vaste pièce de long en large pour s'arrêter devant le bureau. Miss Hollace devait être assise à cette même place quand l'assassin était entré – du moins, elle y était, selon ses neveux, quand ceux-ci l'avaient quittée pour monter dans leurs chambres. Il n'y avait rien sur le bureau, à part un album, et une gravure posée sous un presse-papiers, que Williams prit pour l'examiner. La gravure représentait une pâquerette, dont le nom savant, « *chrysanthemum leucanthemum* », était inscrit en italiques. Il n'y avait aucune raison apparente pour que cette image eût été retirée de l'album : elle semblait avoir été posée sur ce bureau comme un message adressé à quelqu'un.

Ce devait être là l'indice que Miss Hollace avait promis de laisser à l'intention du lieutenant : sans doute avait-elle trouvé le moyen de lui faire savoir qui était son meurtrier...

Williams alla s'asseoir dans un fauteuil et détailla soigneusement la gravure, se demandant ce qu'elle pouvait bien signifier.

Mais il avait beau chercher, il ne comprenait pas ce qu'une pâquerette pouvait avoir à lui apprendre. Qu'est-ce que Miss Hollace avait bien pu vouloir lui faire savoir ? Elle devait être occupée à feuilleter l'album quand l'assassin était entré.

Il devait forcément y avoir un rapport entre cette gravure et quelqu'un qui s'était trouvé dans la maison la veille au soir et qui s'y trouvait encore. Voyons, pensa Williams, nous avons deux banquiers, un avocat et un chef de publicité : il n'y a rien là qui puisse, d'une façon ou d'une autre, évoquer une pâquerette. À moins que la fleur ne fût allusion à une plaisanterie de famille. Ou encore, l'un des neveux s'était-il marié à une prénommée Daisy, le nom anglais de la pâquerette ? Mais une pâquerette est une petite marguerite. La femme pouvait tout aussi bien s'appeler Margaret dans cette brève fraction de seconde que le meurtrier avait laissée à Miss Hollace, le seul prénom auquel elle avait pu penser avait été celui de la femme au lieu de celui

de l'assassin lui-même.

Williams convoqua une fois de plus les quatre frères pour les interroger. Il sentit bien qu'il devait faire très attention : ne pas en dire trop long au sujet de la gravure, ne pas trop en révéler.

Il s'efforça donc à la prudence et à la discrétion au cours de son entretien avec les frères Allen. Comme la première fois, ceux-ci se montrèrent sympathiques et tout disposés à l'aider, mais rien de ce qu'ils lui dirent ne contribua à mettre le lieutenant sur la piste du criminel. Aucun des frères ne cultivait de jardin ni ne s'intéressait aux fleurs. Aucun n'avait pour femme, ni même ne connaissait, une personne du nom de Daisy ou Margaret.

— Notre mère aimait beaucoup les fleurs, déclara Luther, mais je me rappelle qu'elle n'aimait que celles qui ont un parfum, de sorte qu'elle ne s'intéressait sûrement pas aux pâquerettes. Je suis désolé, mais je ne trouve rien d'autre à vous dire au sujet de fleurs.

Stewart, Gowan et Laurence se montrèrent également désolés et tout aussi incapables de fournir une indication valable.

Williams accepta toutes leurs réponses sans mot dire. Il le fallait bien. Mais il savait que l'un d'eux était le meurtrier.

La clé de l'énigme devait se trouver dans la gravure que Miss Hollace avait laissée comme indice à son intention, il en était convaincu. Il devait s'efforcer de chercher méthodiquement le sens que pouvait bien avoir cette image. Les fleurs parlent à qui sait les comprendre : la rose rouge, par exemple, est le symbole de l'amour-passion – et Williams avait bien l'intention de faire parler cette pâquerette. Il devait y avoir à la Bibliothèque Municipale des livres qui lui fourniraient des renseignements à ce sujet.

Lorsqu'il demanda conseil à la préposée à la Bibliothèque, celle-ci lui tendit un petit livre intitulé *Le Langage des fleurs*, qu'il s'empressa de parcourir sans, toutefois, en tirer aucune indication. La pâquerette y était décrite comme une fleur inoffensive et sans parfum, symbole de modestie, sans que fût faite la moindre allusion au meurtre ou à la mort violente.

Il rendit le livre à la jeune fille.

— Mademoiselle, peut-être pourriez-vous m'aider ? Voyez-vous un rapport quelconque, peut-être en poésie, entre une pâquerette et une personne malfaisante ou une mauvaise action ?

Elle réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Non, prise ainsi au dépourvu, je ne vois rien. Je sais que des poètes ont chanté le lilas, la violette, le myrte ou la jonquille ; la primevère, la rose, la renoncule, la jacinthe, la tulipe, le lis... Mais je ne connais pas de poème sur la pâquerette. Voulez-vous me laisser le temps de me renseigner ? Je pourrais chercher dans des livres, ou demander à des collègues de la Bibliothèque. Et, si nous ne trouvons rien, je téléphonerai à l'Université.

Tandis qu'elle effectuait ses recherches, Williams s'assit et se mit à gribouiller machinalement des pâquerettes sur une feuille de papier, prêtant l'oreille aux conversations téléphoniques de la jeune fille. Il avait envie de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule pendant qu'elle feuilletait le catalogue des ouvrages à consulter.

Au bout d'un moment, elle vint lui présenter quelques poèmes qui faisaient allusion à des pâquerettes, mais dans aucun d'eux il ne parvint à découvrir le moindre lien avec le meurtre de Miss Hollace.

Un peu plus tard, une autre jeune fille vint remplacer celle qui avait aidé Williams dans ses recherches et cette dernière, avant de sortir, lui dit combien elle regrettait de n'avoir pu lui fournir le renseignement dont il avait besoin. Il la remercia et retourna s'asseoir un moment, plongé dans ses pensées. Se résoudre à un échec n'était guère dans sa nature, mais il semblait pourtant n'avoir rien d'autre à faire.

De guerre lasse, il quitta enfin la Bibliothèque et, en franchissant la porte à tambour, se rappela soudain qu'il n'avait pas déjeuné. Il n'avait pas faim, mais il se sentait abattu, déçu et maussade, aussi entra-t-il dans un petit restaurant voisin de la Bibliothèque pour tenter de se changer les idées. L'heure du déjeuner étant passée, il y avait très peu de monde et, comme Williams se dirigeait vers la table qu'il avait choisie, il aperçut, au fond du restaurant, la jeune bibliothécaire qui lui souriait.

— Je suis vraiment désolée de ne vous avoir été d'aucun secours, dit-elle lorsqu'il s'approcha d'elle. Quand je ne peux rendre service à un lecteur, je me sens comme un médecin qui n'a pas su soulager les souffrances d'un malade ! Mais, je vous en prie, ne perdez pas espoir : il nous faut parfois des semaines, sinon des mois, pour trouver le renseignement qu'on nous demande.

Des semaines... Des mois... Comment laisser un meurtrier se

promener en liberté pendant tout ce temps !

Il demanda à la jeune fille la permission de s'asseoir en face d'elle et, après avoir acquiescé, elle s'enquit :

— Serait-il très indiscret de vous demander pourquoi vous désirez ce renseignement ? Si c'est personnel, je promets de garder le secret.

— Vous savez certainement que Miss Hollace a été assassinée la nuit dernière ?

— Oui, je le sais. C'est affreux ! Une si charmante personne, si bonne, si généreuse ! C'est elle qui a fait don à la Bibliothèque de l'aile réservée aux enfants.

— Je suis chargé d'enquêter sur ce meurtre.

— Vous voulez dire que vous êtes un policier ? Vous n'en avez pas l'air !

— Je ne sais si je dois prendre cela comme un compliment ? En tout cas, je ne me sens pas l'âme d'un policier en ce moment.

Il lui raconta la découverte de la gravure sous le presse-papiers.

— Et vous pensez que cette pâquerette désigne quelqu'un en particulier ? Mais qui cela peut-il être ?

— Un policier n'a pas le droit de faire part de ses soupçons.

— Mais vous cherchez de l'aide. Et, après tout, il n'y a pas de mal à dire si vous soupçonnez quelqu'un.

— En grande confidence je vous avouerai qu'à mon avis le meurtrier doit être l'un des quatre héritiers – les frères Allen : Stewart, Luther, Gowan et Laurence.

La jeune fille allait porter sa tasse de café à ses lèvres, mais elle la reposa sans boire une gorgée.

— Alors, dit-elle, la réponse est simple. Il est vrai que vous avez une accusation à porter, et je suis sûre que cela n'est jamais simple. Mais je puis vous dire que le mot « *gowan* », en Ecosse et dans le nord de l'Angleterre, désigne la pâquerette...

Le lieutenant Williams ne la laissa pas achever. Il se leva brusquement de son siège et adressa à la jeune fille un large sourire. Il

aimait les femmes intelligentes, et plus encore jolies. Dès qu'il en aurait le temps, il rendrait hommage à l'intelligence et à la beauté de celle-ci. Mais, pour le moment, il lui fallait partir à la cueillette d'une pâquerette d'un genre spécial. Une pâquerette connue de ses proches sous le nom écossais de Gowan.

Daisies deceive.

Traduction de Denise Hersant.

MÉFIEZ-VOUS DES SOURDS !

par PHILLIP TREMONT

Goodman tourna dans la 5^e Avenue, en direction de la 26^e Rue et compta sept bancs. La mâchoire crispée, il sentait la colère monter en lui comme une fusée.

Deux hommes étaient déjà assis sur le banc : l'un, le genre propre du secrétaire de compagnie de navigation, laissait sans arrêt son regard aller de sa montre-bracelet aux passants ; l'autre, le genre artiste aux cheveux longs de Greenwich Village, portait un tricot repoussant de crasse, un pantalon kaki dégoûtant et des savates d'un blanc crasseux. Il tenait un épais bloc de papier à dessin sur ses genoux. D'un fusain plat, il traçait une esquisse sans ressemblance du paysage avec la lumière d'été scintillant aux fenêtres des bureaux en bordure du parc.

Goodman jeta un coup d'œil aux deux types et s'assit à l'extrémité du banc. Il ajusta le pli de son pantalon neuf et regarda un par un les gens à proximité. *« Si vous désirez vous débarrasser de votre femme, disait la lettre, trouvez-vous, pas plus tard que 11 h 30 demain matin, à Madison Square Parc, septième banc au croisement de la 5^e Avenue et de la 26^e Rue. »*

Goodman n'avait montré à personne ce mot arrivé au courrier de mercredi. S'agissait-il d'une blague ? Avait-il été contacté par quelque assassin professionnel ?

Dans tous les cas, Goodman sentait que cette histoire réclamait une explication. Si la main qui avait assemblé les lettres découpées dans un journal appartenait à quelque copain stupide, il serait par-là, aux aguets, à rire sous cape. Goodman tenait à ce que l'individu – quel qu'il soit – sache qu'il se ferait rosser s'il lui mettait la main dessus. Si, au contraire, l'expéditeur était quelque maniaque dangereux, capable de faire du mal à Inez, Goodman préférerait n'avoir affaire en rien avec lui à supposer qu'il fût de l'espèce qu'on fait filer d'un mauvais regard.

Il scruta les fenêtres des bâtisses en face. Il pouvait voir les secrétaires affairées, les bras chargés de dossiers. Au premier étage, une fille en robe rouge parlait dans un dictaphone ; là, un gros bonhomme en manches de chemise, la mâchoire crispée sur un cigare allait et venait en martelant sa main gauche de son poing droit tandis

qu'il braillait des ordres à un subordonné invisible.

Goodman lança un regard prudent sur les gens des bancs voisins, sur les piétons, les occupants des taxis et des voitures particulières qui passaient. Il ne décela nulle part le visage de quelqu'un de connu lorgnant de son côté.

Le temps passa. La foule le long du trottoir s'épaissit tandis que les bureaux se vidaient pour le déjeuner. Le jeune employé à la chevelure brillante et à l'air de gagner 45 dollars par semaine bondit du banc avec un cri joyeux et lança un bras autour d'une sténotypiste au chemisier bleu collant. Goodman regarda sa montre et lança un juron. Il était là depuis une demi-heure.

— Ne partez pas, dit l'artiste.

Il ne dessinait plus les immeubles. Il s'était retourné sur le banc et examinait maintenant le profil de Goodman d'un œil de professionnel.

Goodman se leva.

— Je ne vais pas poser pour vous. Rentrez chez vous et prenez un bain, monsieur. Ou une douche...

L'artiste avait un long visage taciturne et une barbe de deux jours, poivre et sel.

— Asseyez-vous, Goodman, dit-il.

Goodman obéit.

— C'est vous qui avez envoyé cette lettre ? demanda-t-il.

L'autre acquiesça.

— Je devrais vous faire coffrer, lui dit Goodman, ou bien tordre votre sale cou de bavard.

— Posez la main sur moi et j'appelle un flic.

Goodman ricana.

— Nous aurions vite fait de mettre les choses au point au commissariat. Vous avez probablement un casier judiciaire long d'un kilomètre.

Le peintre ricana à son tour.

— Non, mon vieux, on ne m'a jamais tiré le portrait ni pris les empreintes digitales.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je veuille me débarrasser de ma femme ?

— Je vous l'ai entendu dire, vieux, au *Sardi*, lundi soir. Vous étiez avec cette piquante jeune fille à l'air bourgeois. Vous lui avez dit : « Je donnerais un million de dollars pour me débarrasser d'elle et pouvoir passer le reste de ma vie avec vous, chérie. » Vous étiez des plus convaincants. Si j'étais une jeune fille et que vous me murmuriez ça dans le creux de ma délicate portugaise, je me laisserais aller sur-le-champ.

— Si vous étiez une jeune fille, vous devriez laver vos délicates portugaises avant que j'y murmure quoi que ce soit.

Goodman avait effectivement été au *Sardi* le lundi précédent avec Lucille. Il se rappelait lui avoir parlé de se débarrasser de sa femme pour elle. Elle devenait difficile à manier, car son ancien ami, le producteur de télévision était de retour en ville et commençait à avoir des soupçons.

— Aussi, ai-je décidé d'organiser quelque chose avec vous, ajouta l'artiste.

Goodman pensa alors qu'il discernait la ruse. Ce devait être un acteur, mis dans cette histoire par le type de la T.V., l'ami de Lucille.

— Vous n'avez jamais été au *Sardi* de votre vie, dit Goodman.

— Oh ! mais si ! J'y ai tenu trois jours, j'y bossais comme coursier. Maintenant, combien d'oseille vous pouvez me refiler pour ce truc, mon vieux ?

— Vous êtes fou ! Vous avez surpris une remarque plus ou moins innocente et vous essayez d'en faire un complot d'assassin.

Goodman raffermi sa voix.

— Je ne veux pas que vous me dérangiez pour rien. La prochaine fois, vous aurez des ennuis.

Il aurait été plus convaincant s'il avait fait le moindre mouvement pour quitter le banc.

— Je vous ai cherché après avoir extirpé votre nom au barman, dit l'artiste. Vance Goodman, amateur de golf distingué, la cinquantaine, marié à... disons... la dix-septième plus riche jeunesse d'Amérique. C'est là que vous avez fait votre plus grande gaffe, mon garçon.

— Que voulez-vous dire par « gaffe » ? ne put s'empêcher de demander Goodman.

— Vous auriez pu piquer une fille de nouveau riche. Si vous vous collez dans une famille qui a eu de l'argent pendant trois ou quatre générations, vous tombez dans la mentalité « bonnes œuvres ». Le syndrome « Notre fortune est simplement une entreprise. »

Goodman frissonna. L'homme était incroyable ; il citait Inez presque mot pour mot.

— J'imagine jusqu'où vous avez mené votre barque, continua l'artiste. Vous avez figolé votre histoire de club de golf et avez joué la même scène à toutes les jeunes filles du grand monde. Ce n'est pas pour vous humilier, vous savez. J'étudie vos valeurs, simplement.

— Vous vous croyez très intelligent, n'est-ce pas ? dit Goodman, en regardant attentivement les vêtements sales et bon marché du peintre. Le Penseur crasseux... voilà ce que vous êtes.

— Vous avez gaffé en épousant cette Inez. Avant que vous l'ayez compris, elle vous tenait par le bouton du petit gilet... et toute cette musique... de siéger aux conseils d'administration des affaires et des œuvres de charité de sa famille, je vous plains (Il sourit à l'adresse de Goodman.) Ce sont ces œuvres philanthropiques qui doivent vous taper le plus sur le système. Tous ces millions qui fichent le camp pendant qu'elle attend que vous travailliez pour gagner votre vie.

Le peintre secoua la tête pensivement.

— Cliniques pour chiens, hôpitaux pour enfants qui entendent mal, maisons pour filles-mères, comités d'études pour le développement de l'urbanisme. Et pendant tout ce temps-là, le petit Prince charmant se couvre de poussière !

— Ce sont des causes très valables, dit Goodman en essayant de prendre un ton convaincu.

L'artiste eut un sourire sardonique.

— Vous pourriez encore avoir la vie que vous avez toujours

désirée, riche et libre, et disputer tous les tournois que vous voudriez. Dites-le, vieux. Dites simplement : *je veux que vous descendiez ma femme.*

Goodman humecta ses lèvres. Un film délicieux. en technicolor, se déroulait en projection sur l'écran privé de son esprit : il allait à grands pas vers le club de golf, libéré à jamais des conseils d'administration et des heures de bureau, toujours suivi par un immense auditoire fourmillant de jolies filles. Un annonceur de T.V. criait comme un forcené dans un micro : « Aux applaudissements fracassants qui signifient que le plus populaire champion dans l'histoire du golf a mis dans le mille une fois de plus, vous venez juste de voir Vance Goodman gagner le Grand Tournoi National. »

— Allez, mon vieux, dites-le.

— Quel... est votre nom ?

— Appelez-moi simplement Jim.

Goodman aspira longuement et regarda autour de lui. Les bancs voisins étaient vides. Personne ne se trouvait à portée de voix.

— D'accord, Jim, je désire que vous supprimiez ma femme. Mais comment savoir si je peux avoir confiance en vous ?

— Vous n'avez pas à me faire confiance. Vous me rencontrerez simplement ce soir, ici, sur ce même banc, et vous me montrerez vingt mille dollars. Vous me les montrerez, vous ne me les donnerez pas. Quand je l'aurai descendue, vous me paierez et je ne vous embêterai plus jamais. Je ne pourrai pas vous faire chanter, je n'aurai aucune preuve contre vous.

— Vingt mille dollars, c'est beaucoup d'argent ! Je ne suis pas indépendant financièrement, vous le savez.

— Je ne peux pas prendre un sou de moins. C'est ce qu'il me faudra pour vivre à Majorque pendant dix ans.

Pour la première fois, les yeux du peintre brillèrent. Sa voix devint enthousiaste :

— Ah ! cette lumière méditerranéenne ! Ces délicieuses couleurs inondées de soleil !

Il commença à pleuvoir à six heures, ce soir-là. Aux environs de

sept heures, le téléphone sonna dans la pièce qu'Inez avait installée pour les trophées de golf de Goodman, dans leur maison de Scarsdale. Goodman reconnut immédiatement la voix du peintre.

— Dites, mon vieux, je ne peux pas sortir par ce temps. Je n'ai même pas d'imperméable.

— Ça vaut mieux, dit Goodman, je n'ai pas encore rassemblé tout l'argent.

— Demain soir ?

— Non, il n'y aura pas encore assez de temps. Et demain, c'est vendredi. Si vous me donnez le week-end, je suis sûr que j'aurai rassemblé la somme. Lundi soir à neuf heures, même endroit, d'accord ?

— Parfait, vieux, parfait.

*

* *

— Il est minuit passé, dit le jeune détective. Vous êtes sûr qu'ils sont d'accord pour se rencontrer ici ?

— Oui, Jim a dit : « exactement là, sur ce banc, à neuf heures ce soir. »

Le second détective, le plus vieux, émit un grognement et vint se placer à côté d'eux.

— Alors, pourquoi ne sont-ils pas là ? grommela-t-il.

— Je ne sais pas, la pluie peut-être... Dites, vous ne me croyez pas ?

— J'ai passé vingt-deux ans dans ce boulot et c'est l'histoire la plus cinglée que j'aie jamais vue.

— Vous désirez abandonner ? c'est ça ? Vous vous fichez qu'une femme soit sur le point d'être assassinée ?

— Ce n'est pas ça, dit le jeune détective, celui qui était bien élevé. Nous n'allons pas abandonner. Les services de la police ne s'en fichent pas. Il y a des agents partout ce soir dans le quartier, à la recherche de Jim ou de quelqu'un qui lui ressemble. Il se pinça le menton pensivement.

— Vous nous aideriez beaucoup si vous pouviez vous souvenir du nom de l'autre homme.

— Je ne pense pas qu'il ait été mentionné. Je n'ai pas pu saisir tout ce qui se disait.

— Ou le nom de sa femme. N'importe quoi sur sa femme nous aiderait à découvrir qui elle est.

— Non, j'ai fouillé ma mémoire mais je ne peux me rappeler quoi que ce soit à son sujet. Comme je vous l'ai dit, je n'ai pas pu tout saisir ce qui... Attendez ! Il y a quelque chose ! Ils n'arrêtaient pas de parler de cet homme – celui qui paie pour qu'on tue sa femme – ils n'arrêtaient pas de parler de sa passion pour le golf.

— Un joueur de golf ?

— Jim le harcelait sans cesse sur la liberté qu'il aurait de jouer au golf de nouveau, lorsque sa femme serait morte.

Le second détective grogna.

— C'est quelque chose ! Un type paie vingt mille dollars le meurtre de sa femme simplement pour pouvoir jouer au golf ?

— Peut-être qu'il y a quelque chose pour nous là-dedans, dit le jeune détective en hésitant. Nous pourrions demander au service sport des journaux de nous prêter toutes leurs photos de joueurs de golf et de nous laisser les examiner.

*

* *

— Regardez-les une par une, prenez votre temps. Nous resterons assis derrière vous, afin de ne pas vous déranger.

La dernière photo examinée et retournée, le jeune détective revint à sa table.

— Rien ?

— Ce gars en chapeau de paille est celui qui lui ressemble le plus.

— Est-ce que c'est lui ? Est-ce que ça pourrait être lui ?

— C'est la plus ressemblante.

Le second détective se leva de sa chaise et regarda la photo.

— C'est Sam Snead, dit-il, la voix profondément dégoûtée. Il jouait avec Eisenhower.

*

* *

— Le jour se lève de nouveau. Je suppose que nous les avons ratés une fois de plus.

— C'est regrettable. Terriblement regrettable. Est-ce que vous reviendrez ce soir ?

— Vous vous moquez de moi ? demanda avec colère le second détective. Vous êtes une fille cultivée, docteur en droit. Personne n'a été assassiné ici. Personne ne s'est montré pendant deux nuits. Ne savez-vous pas que nous avons d'autres chats à fouetter ?

Le jeune détective lui demanda d'un signe de tête de contrôler son humeur.

— Écoutez, ce n'est pas que nous ne vous croyions pas. Mais ils ne se sont pas montrés pendant deux nuits entières. Des tas de choses ont pu se passer. Ils peuvent se contacter par téléphone. Ou bien l'un des deux peut avoir changé d'avis. On avoir perdu son sang-froid. Et nous, nous avons autre chose à faire.

*

* *

— C'est très aimable à vous d'être venu, M. Grimes. C'était bien désert... Et je commençais à avoir peur.

— Je pense que je suis seulement entêté, dit le jeune détective. Pourquoi ne m'appellez-vous pas Ed ?

— Vous avez oublié de me regarder.

— Oh ! excusez-moi. Vous semblez si naturelle que parfois j'oublie... Je vous ai dit : Appelez-moi Ed.

*

* *

— Eh bien, voilà déjà quatre nuits, dit Grimes en se levant et en s'étirant.

— Reviendrez-vous ce soir ?

— Non, je ne peux pas. Officiellement, j'ai été relevé. Ces deux dernières nuits, j'étais de repos. Demain soir, je serai de service à nouveau et ils m'enverront ailleurs. Peut-être feriez-vous mieux d'arrêter là, aussi. C'est lundi matin. Vous ne pouvez pas travailler toute la journée et veiller la nuit, pas vrai ?

— Je crois que vous avez raison.

— Ne vous faites pas de souci. Nous continuons à chercher Jim dans Greenwich Village.

*

* *

— Je reconnais une chose, dit Goodman au peintre lorsqu'il le rencontra sur le banc, ce lundi soir. Vous avez choisi un bon endroit ici, à découvert ; personne ne peut nous écouter.

— Avez-vous apporté le fric, vieux ?

Goodman tira la liasse de son porte-documents.

— Le voici. Désirez-vous le compter ?

L'artiste prit le paquet et palpa avec amour les bords de la liasse de billets.

— Pas maintenant. J'accepte votre parole de gentleman.

— Alors, c'est pour quand ? demanda Goodman.

— Demain matin, quand vous serez parti au boulot. On fera comme si elle avait été surprise par un cambrioleur audacieux pendant qu'elle était toute seule. Elle aura été tuée dans la lutte.

*

* *

— Ed, ils étaient là de nouveau, cette nuit. Jim va la tuer demain matin. L'autre homme a apporté l'argent et le lui a montré. Jim a dit qu'il tuerait la femme dans la matinée après qu'il sera parti au travail.

— Si seulement j'avais été là-bas avec vous ! Jim a-t-il appelé l'autre homme par son nom ?

— Non. Ils se sont juste parlé pendant une minute. Puis Jim s'est éloigné dans la direction du Village et l'autre est descendu dans le métro. J'ai pensé qu'il valait mieux que je le suive. Mais quand je suis arrivée en bas de l'escalier, il était déjà monté dans une rame.

*
* *

— On me croit en train de me reposer sous l'effet d'un somnifère dans une chambre du Waldorf, dit Goodman, aussi dépêchez-vous.

— J'aurai fini de compter dans une minute, dit le peintre.

— Et puis en route pour Majorque et la célébrité, hein ? Vous en avez laissé, une pagaille !

— Fichtrement costaud, votre femme. Je l'ai finalement achevée avec votre club numéro quatre, vous savez.

— Vraiment ? Combien de coups ? oh ! et puis laissons ça !

Ce fut alors que les sifflets de la police se firent entendre et que les détectives commencèrent à surgir des couloirs sombres des buildings et à sauter par-dessus la palissade du parc, derrière eux.

*
* *

Ed Grimes expliqua tout à Goodman quelques heures après minuit. Ce fut après avoir montré la déposition que le peintre avait faite et qu'il avait signée.

— En vérité, personne ne vous a jamais entendu, dit Grimes. Mais il y avait cette fille qui travaillait dans un bureau directement en face, de l'autre côté de la rue. Une fille intelligente, docteur en droit. Elle travaille comme conseiller juridique pour une société dans cet immeuble.

Goodman se rappela instantanément une jolie fille en robe rouge parlant dans un dictaphone.

— Quand elle était enfant, poursuivit Grimes, elle a attrapé une espèce d'infection qui lui a rongé les tympans et l'a laissée sourde. Elle a appris à parler et à lire sur les lèvres dans l'une des cliniques subventionnées par votre femme. Elle regardait par la fenêtre de son bureau, jeudi dernier et vous a vu dire : « Je désire que vous

supprimez ma femme. »

Grimes se pencha et alluma une cigarette.

— On a développé une nouvelle micro-chirurgie où un tube est mis dans l'oreille du malade et le médecin peut opérer l'oreille interne avec des instruments spéciaux tout en regardant ce qu'il fait à travers un microscope binoculaire.

Il sourit à Goodman. Ed Grimes était un charmant jeune homme à la chevelure noire et frisée. Il y avait quelque chose qu'il désirait dire tout de suite à quelqu'un, n'importe qui.

— Voilà la réponse au problème de cette jeune fille. Elle va être opérée le mois prochain. Lorsqu'elle sera de retour, nous avons l'intention de nous voir très souvent.

Speak no evil, hear no evil.

Traduction de Lucienne J. Villatte.

UNE MORT OU UNE AUTRE

par BRYCE WALTON

Le procureur qui transpirait abondamment défit sa cravate et continua sa péroraison. Sa voix montait et descendait comme celle d'un cabot récitant du Shakespeare à l'ancienne mode.

— Je vous demande simplement de vous rappeler que cet individu est accusé de viol suivi d'assassinat, que ce crime est le plus atroce qui ait jamais été perpétré dans ce district et à coup sûr le plus atroce que j'aie jamais dû exposer à un jury. Je ne vous retiendrai plus longtemps...

Burke avait la chair de poule. La petite salle du tribunal, mal aérée et étouffante en cette chaude journée de juillet, avait pris l'aspect flou des choses vues dans les cauchemars ou à travers les parois d'un aquarium. Burke savait à présent qu'il allait être pendu.

Le procureur l'avait représenté comme une bête féroce. Le vieux juge, qui portait des bretelles rouges, était courbé derrière son siège comme un kangourou géant. Un *cracker*[1] du cru, répondant au nom de Pop Lemoyne, avait été désigné comme avocat de l'accusé, mais le peu d'intérêt qu'il portait à son client s'était évaporé lorsque Burke avait refusé de plaider coupable et de s'en remettre à la clémence du tribunal.

— Pourquoi me jeter dans la gueule du loup ? avait demandé Burke. Je n'ai tué personne.

— Vraiment ? avait dit Pop. Ils ont des témoins prêts à jurer le contraire et des preuves indirectes. Cette pauvre fille était du pays et on l'aimait. Vous êtes un étranger et il faut bien qu'on pende quelqu'un. Votre seule chance est de crier miséricorde, et vite.

Burke estimait que seuls les chiens affamés ont le droit de supplier, il renifla d'un air méprisant.

— Lorsque l'occasion m'en est donnée, disait le procureur, je me félicite de pouvoir exposer les faits à un jury aussi soigneusement composé que le vôtre, assez intelligent pour juger d'après les faits et pour ne pas se laisser influencer par des considérations sentimentales.

Burke ricana ouvertement en regardant les visages moutonniers et amorphes desdits jurés. Bien qu'il sût que son attitude arrogante lui portait préjudice, il ne jugeait pas nécessaire de cacher son mépris pour ces figures ahuries et ces cerveaux arriérés. Il se refusait à s'humilier et à supplier. Il ne s'abaîsserait pas jusqu'à leur niveau, même s'il risquait la pendaison en adoptant cette attitude.

Un jury soigneusement composé ? Il grimaça un bref sourire. S'ils méritaient un prix, c'était en tant que phénomène de foire. Ils étaient probablement tous apparentés. Les derniers des Jukes et des Kallikaks.

— La défense a fait remarquer qu'aucun témoin n'avait vu commettre le crime. Mais, bonnes gens, est-ce qu'il y a là quelque chose d'étonnant ? Un de ces jours, on s'attendra à ce que les assassins exécutent leurs forfaits monstrueux à la télévision !

Il y eut de faibles rires, vite étouffés par la chaleur caniculaire.

Burke tourna la tête vers le sheriff Lennie. Ce dernier avait témoigné du respect et de la sympathie à l'accusé, la mauvaise foi évidente du tribunal lui avait souvent fait froncer les sourcils. Il était vieux et maigre, et bien conservé pour son âge. Ses cheveux gris lui conféraient une dignité plaisante et il avait un visage intelligent et sensible. Il répondit au regard de Burke par un sourire de compassion attristée. Ce sourire ne cherchait pas à rassurer l'accusé. Il constituait simplement un message de sympathie dans des circonstances que le sheriff ne pouvait en rien changer. Burke y lut le soutien moral d'un être supérieur entouré par l'envieuse hostilité d'une populace toute puissante.

— L'audience est levée jusqu'à demain matin, rugit brusquement le juge, ou jusqu'à ce que le sacré climatiseur ait été réparé.

Le procureur protesta d'une voix gémissante :

— Mais, Votre Honneur, j'étais en plein milieu de mon grand discours !

— Il prendra des dimensions encore plus impressionnantes quand vous le prononcerez dans le climat approprié, rétorqua le juge.

Il regarda Burke avec un certain sourire. Burke avait vu une expression analogue chez un tigre auquel on allait donner sa pâture.

Il se leva, dissimulant un frisson. Ses nerfs étaient à bout et il savait qu'il devait faire appel à tout son courage pour tenir le coup

jusqu'au bout. Il donna une tape sur l'épaule de son avocat.

— Réveillez-vous, Pop, dit-il avec ironie. C'est l'heure de boire un demi.

L'adjoint au sheriff, un grand escogriffe qui n'avait pas cessé de sourire bêtement, fit claquer les menottes au poignet gauche de Burke. Le sheriff Lennie accompagna le prisonnier jusqu'à sa cellule. Elle ne comprenait qu'un lavabo jaunâtre et une cuvette de W.C., un lit de fer, une ampoule sale, fixée au plafond et protégée par un grillage. La fenêtre garnie de barreaux était percée haut dans le mur. La pièce était vieille, elle sentait le renfermé et l'humidité suintait des murs au plâtre écaillé. Les détenus étaient généralement enfermés dans la prison du comté, au bas de la rue, mais Lennie avait déclaré que Burke serait plus en sécurité au palais de justice. Là, il éviterait d'être lynché, avait expliqué le sheriff.

Cette fois, après avoir ouvert les menottes, l'adjoint ne se hâta pas de filer comme d'habitude. Le sheriff était entré dans la cellule, avait allumé un cigare et ne semblait nullement disposé à quitter les lieux. L'adjoint perplexe, demeurait sur le seuil de la porte, se grattant la tête et ne sachant que faire en face de cette situation inhabituelle. Finalement, il risqua une question.

— Sheriff?

— Oui, Davie, dit le sheriff sans se retourner.

— Faut que je boucle le prisonnier, maintenant. Vous venez avec moi ?

— Allez-y, dit Lennie.

— Vous venez pas, sheriff ?

— Tout à l'heure.

— Z'allez pas rester enfermé là-dedans avec *lui* !

— Les choses ont l'air de se gêter pour M. Burke, déclara le sheriff. Il vaut mieux que j'aie un entretien privé avec lui, histoire de le préparer au pire. Au cas où...

L'adjoint sortit de mauvaise grâce. Il hocha la tête.

— Z'êtes trop bon pour eux. Vous traitez les chiens enragés comme

si qu'ils seraient des êtres humains.

— Allez boire une bière, Davie.

— Faudrait que j'reste ici, au cas...

— Allez donc boire une bière, répéta patiemment le vieil homme. J'étais déjà sheriff quand vous étiez haut comme trois pommes. Je crois que je suis capable de me débrouiller tout seul.

Son adjoint ferma sur les deux hommes la porte de la cellule.

Le sheriff fit signe au prisonnier de s'asseoir sur le lit de camp et Burke obéit.

— Nous l'appelons Davie, dit Lennie. Il prétend descendre en ligne droite de Davie Crockett.

— Pour quoi me prend-il ? Pour un ours affamé ?

— Comme il l'a dit, à ses yeux, vous êtes un fou assassin.

— Est-ce aussi votre avis, sheriff ?

— Non. Peut-être même que vous êtes innocent. Si vous êtes coupable, votre procès n'est pas équitablement mené. En fait, je n'appelle pas ça un procès. Vous ne tenez pas à être pendu, hein ?

Burke passa un doigt sous son col humide.

— Pas précisément, dit-il.

— Eux ont bien l'intention de vous pendre. Le vieux Baedeker est un juge qui aime envoyer les gens à la potence. Avant même l'ouverture du procès, ils avaient décidé de vous condamner pour assassinat et Baedeker ne se prononce jamais en faveur de la clémence. Il est impitoyable aussi bien comme juge que comme homme.

Burke eut un frisson.

— C'est bien ce qu'il m'avait semblé.

— Et c'est la vérité, monsieur Burke. Il leur faut un pendu, et jamais ils ne prennent un gars du pays, s'ils peuvent faire autrement.

Je n'ai pas une seule chance de m'en tirer, n'est-ce pas ?

— Pas avec ce tribunal-là.

— Mais je suis innocent !

— C'est possible. D'ailleurs, même si vous étiez coupable et équitablement jugé, moi je n'aime pas pendre les gens.

Burke sursauta.

— C'est vous qui... ?

— Ça fait partie de mon boulot, dit le sheriff.

Il s'approcha de la fenêtre et regarda le ciel à travers la fumée bleuâtre de son cigare.

— Le comté est trop pauvre pour s'offrir les services d'un professionnel. C'est moi qui baisse la trappe, monsieur Burke. Il y a un bon bout de temps que je suis sheriff et j'ai pendu pas mal de bonshommes. Le vieux Baedeker va m'ordonner de vous pendre. Mais je ne le ferai pas.

— Vous ne le ferez pas ?

— Non.

— Alors, qui s'en chargera ?

— Personne, dit le sheriff. Si je peux l'empêcher.

Il s'approcha vivement de la porte grillagée et tendit l'oreille. Quand il revint vers Burke, il avait tiré un paquet de dessous sa chemise. Un paquet de trente centimètres de long et d'un centimètre d'épaisseur. Il défit le papier huilé et tendit six petites scies à métaux au prisonnier qui les contempla avec des yeux stupéfaits.

— C'est une blague ? finit-il par balbutier.

— Mettez-les sous votre matelas.

Burke prit les scies et les fourra vivement sous le matelas, comme s'il ne parvenait pas à croire vraiment à leur existence.

— Un cigare ? demanda le sheriff.

Les mains tremblantes, Burke mordit une des extrémités du cigare, mit l'autre dans sa bouche et regarda fixement les doigts maigres et

bruns du sheriff qui lui tendait calmement un briquet. Puis le vieil homme regarda de nouveau la fenêtre.

— Du fer doux, monsieur Burke. On pourrait probablement scier ces deux barreaux en trois heures. Davie ne reviendra pas. Il va s'emplir la panse de bière et vous ne le reverrez pas de la nuit. Sciez les barreaux à la base, secouez-les un peu et ils tomberont du chambranle supérieur comme les dents de Baedeker quand il se met à gueuler trop fort. Du bois pourri, monsieur Burke. Pourri, comme toute cette ville.

— Mais je ne comprends pas, dit Burke.

— C'est simple. J'en ai assez de pendre les gens. Je prends ma retraite dans un mois et je ne veux pas avoir un dernier mort sur la conscience. Avez-vous jamais vu pendre un homme ? De près, je veux dire ?

— Non, reconnut Burke d'une voix rauque.

— On ne vous raconte pas ça dans les journaux, dit le sheriff. On n'en fait pas de films, on ne montre pas la chose par le menu à la télévision. Vous croyez que vous êtes expert en la matière, mais vous n'êtes jamais sûr de calculer juste. Vous êtes censé leur rompre le cou, vous comprenez, pas les étrangler jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais vous n'êtes jamais sûr de calculer juste. Parfois, la corde est trop courte et les étrangle. Et ils mettent longtemps à mourir. Et si la corde est trop longue pour le poids, c'est encore pire. Le dernier que j'ai envoyé dans la trappe... eh bien... il a été décapité.

— Je... je me passerais de ces détails, dit Burke.

— Pour sûr. On devrait épargner les détails à tout le monde, monsieur Burke. Que le bourreau se débrouille ! C'est facile de dire qu'un homme peut toujours refuser de faire ce qu'il n'a pas envie de faire, mais ce n'est jamais facile de se défilier, une fois qu'on est embringué dans quelque chose. J'ai voulu devenir sheriff, et j'ai fini par devenir un bourreau. J'ai essayé de tout laisser tomber, mais... savez-vous qui m'en a empêché ? Ma femme. C'est Laura qui m'a toujours obligé à conserver mon poste et à pendre un type, puis un autre, et après...

Le sheriff se tut. Sa voix avait monté d'un ton et il respirait péniblement. Il resta immobile et silencieux jusqu'à ce que son souffle se fût apaisé et son sourire mélancolique et doux réapparut.

— Vous comprenez, je touche une prime pour chaque pendaison et Laura est assez dépensière. En outre, si je ne pendais pas les gens, je ne serais pas sheriff et ça fait plaisir à Laura d'être l'épouse d'un sheriff.

Il avait laissé son cigare s'éteindre et le tenait de biais, comme pour en faire tomber la cendre. Il reprit la parole d'une voix si basse que Burke put à peine l'entendre.

— C'est à cause d'elle que je n'ai pas quitté ce bled depuis longtemps. Il y en a des choses que j'aurais pu faire si elle ne m'en avait pas empêché. Et le nombre d'endroits où j'aurais pu aller...

Il s'interrompit un instant et son visage s'estompa à la lumière décroissante du crépuscule.

— Je sais ce que peut ressentir un prisonnier, monsieur Burke. J'ai été en prison toute ma vie.

Il s'avança vers la porte verrouillée et écouta de nouveau. Burke entendait les échos de voix d'enfants qui jouaient dans le jardin public.

Le sheriff se retourna :

— Vous êtes peintre, n'est-ce pas, monsieur Burke ?

— C'est pour cela que j'étais venu ici. Puis je me suis trouvé à court d'essence et je n'avais plus de quoi en acheter. C'est pourquoi je n'ai pas pu me payer un avocat. Oui, je suis peintre.

— Aucun type vraiment riche n'a jamais été exécuté dans ce pays, monsieur Burke. Y a ça aussi : certains des hommes que nous pendons sont innocents et cette idée-là m'empêche de dormir.

Burke réfléchit et finit par demander :

— Vous voulez vraiment que je m'évade cette nuit ?

— À moins que vous ne teniez à être pendu. Et moi, je ne tiens pas à vous pendre.

— Quelle chance ai-je de m'en tirer une fois que j'aurai filé d'ici ?

— De grandes chances, sinon je ne vous donnerais pas le moyen de vous évader. Je ne veux pas qu'on vous rattrape et qu'on vous ramène ici pour que je vous pendre. J'ai établi un itinéraire pour vous, monsieur Burke. Vous allez traverser le marais et rester un jour ou

deux dans mon pavillon de chasse. Puis je vous conduirai dans ma camionnette jusqu'à la frontière de l'État.

— Votre maison ? murmura Burke.

— Je suppose que le dernier endroit où ils vous chercheront ce sera la maison du sheriff.

— En effet, dit Burke.

— Maintenant, suivez bien mes directives, monsieur Burke. Si vous vous écartez de la bonne piste, vous êtes fichu. Ils mettront les chiens d'Abe à vos trousses et vous n'échapperez pas à la potence.

Burke écouta attentivement les indications du sheriff, puis ce dernier lui souhaita bonne chance, sortit et verrouilla derrière lui la porte de la cellule.

*

* *

Burke attendit que l'horloge du palais de justice ait sonné neuf heures, puis il se mit au travail. En se tenant debout sur l'évier et en se dressant sur la pointe des pieds, il arrivait tout juste à pouvoir scier la base des barreaux. La position était pénible et elle finit par devenir un véritable supplice. Scier avec des lames nues est toujours difficile, mais travailler dans ces conditions était presque impossible, même lorsqu'on était stimulé par la perspective d'échapper au nœud coulant. Les lames ne cessaient de se plier. Burke devait les tenir tout près de l'endroit qui mordait le barreau et scier à petits coups dont les effets étaient décourageants. Ses phalanges s'éraflaient perpétuellement sur les aspérités du bois et de la brique. Bientôt la peau se déchira, fendillée jusqu'à l'os. Le sang lui coulait le long du bras.

La lame se rompit. Lorsqu'il eut scié le premier barreau, quatre lames s'étaient brisées en plusieurs endroits et les dents s'étaient émoussées. Mais Burke comprit qu'il avait attrapé le coup de main et qu'en faisant attention, il parviendrait à scier le second barreau avec les deux lames qui lui restaient encore.

Quand la sixième et dernière scie se rompit, il était près d'une heure du matin. Les doigts tremblants de Burke tâtèrent la base du second barreau et il eut l'impression que ce dernier était scié presque entièrement, à quelques millimètres près, et qu'il céderait sous la pression de la main.

En descendant de l'évier, Burke tomba et demeura paralysé sur le sol. Sa tête avait heurté le bord de la cuvette et il ne reprit complètement connaissance qu'au bout d'un certain temps. Il avait la migraine, et au-dessus de son oreille gauche, sa peau saignait. Il demeura quelques minutes immobile avant de pouvoir se relever et marcher dans la cellule en chancelant. À force d'être resté des heures debout sur la pointe des pieds, ses muscles et ses nerfs s'étaient engourdis.

Mais il avait trouvé le moyen de desceller les barreaux. Utilisant comme tournevis le bout arrondi d'une des scies, il défit le siège des W.C. Le bois était solide et Burke, après être remonté sur l'évier, s'en servit comme d'un levier. Il s'arrêtait de temps à autre et tendait l'oreille mais il ne perçut aucun bruit à la lisière noire du parc, si ce n'est le cri des oiseaux nocturnes, et des rainettes, le crissement des grillons et le bourdonnement des moustiques.

Finalement, les barreaux cédèrent à la base ; après cet ultime effort, Burke, trempé de sueur, s'adossa au mur pour reprendre ses forces. Il tira et poussa sur les barreaux qui tombèrent de la partie supérieure du chambranle avec une pluie d'éclats de bois pourri et de termites destructeurs. Burke respira plusieurs fois à fond, puis se faufila à travers l'étroite brèche.

Il eut du mal à réprimer un gémissement lorsque la section acérée des barreaux lui déchira la poitrine et le ventre, au moment où il se tortillait pour passer par la fenêtre.

Il tomba à quatre pattes sur l'herbe humide, s'efforçant de reprendre son souffle et geignant de douleur comme un chien blessé. Le devant de sa chemise était déchiré. De longues estafilades parallèles saignaient sur sa poitrine et sur son ventre. Il se releva, noua les pans de sa chemise et se mit à courir. Les directives que lui avait données le sheriff galopaient en son esprit comme ses pieds galopaient sur l'herbe mouillée. Il sentait ses forces lui revenir au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la prison et voyait s'ouvrir devant lui les portes de la liberté. Jamais il n'avait pensé à la liberté, il l'avait considérée comme une chose normale. Il se rendait compte à présent de ce qu'un homme était capable de faire pour la retrouver.

Il lui fallait d'abord courir vers le sud jusqu'à ce qu'il eût atteint Bayou Road[2] – la route qui longeait le marécage en direction de l'est et de l'ouest. Il traversa des cours, derrière des maisons, descendit un chemin où grognaient des porcs et courut parmi les herbes hautes. Puis il coupa à travers champs pour gagner le marais par un raccourci.

C'était la première fois depuis des années qu'il se rappelait avoir été jadis boy scout. Il se souvenait à présent comment repérer la Grande Ourse et l'Étoile Polaire et il put ainsi continuer son chemin vers le sud.

Il tourna à droite dans Bayou Road et, une fois sur la piste, passa du galop au trot. Une fine poussière grise voltigeait au clair de lune. La brume montait du marécage, des choses y remuaient parfois et Burke se collait au sol, tremblant d'anxiété, puis il ne vit aucun être humain. Il aperçut une fois un mulet, une autre fois un second troupeau de porcs qui fouillaient le sol du groin, près de la route.

Il continua d'avancer, à un trot régulier, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en vue des trois cyprès qui pointaient au clair de lune, au-dessus des autres arbres. Il entra en courant dans le marais et se dirigea vers ces arbres, où le sheriff lui avait dit qu'il trouverait une barque. Il devait à tout prix traverser le marais dans ce bateau. On pourrait d'un moment à l'autre s'apercevoir de sa disparition et lancer les chiens à ses trousses.

Tandis qu'il pataugeait plus profondément dans le marais, des touffes d'herbes rugueuses lui flagellaient les jambes. Des moustiques foncèrent sur lui en nuées sombres et furieuses. Il barbotait dans la vase et dans l'eau saumâtre. Il trébucha sur une liane, tomba et rampa à travers la boue et l'herbe pourrissante. Il poussa un cri au moment où une grosse chose visqueuse et boursouflée lui effleura le bras. Il songea aux mocassins et aux crotales ; il songea aussi aux alligators lorsqu'ils commencèrent à émettre leurs grognements gutturaux dans les ténèbres. Il y avait encore d'autres bêtes inquiétantes, telles que les anguilles et les sangsues. Mais il ne pouvait rien contre elles. Il ne pouvait que continuer à avancer et se fier à sa chance. Et, pour continuer à avancer, il n'avait qu'à se rappeler l'atmosphère de la salle du tribunal, où il attendait d'être pendu.

*

* *

Il découvrit le bateau à fond plat amarré à un nœud de racines de cyprès, enchevêtrées au-dessus de l'eau noire comme un nid de vipères. Il se mit à ramer en aval de la rivière. « En aval, laissez-vous porter au fil du courant, avait dit le sheriff, jusqu'à ce que vous aperceviez deux lanternes jaunes brûlant l'une près de l'autre, à votre gauche. » Il fallait s'arrêter là ; la maison du sheriff était toute proche.

Il commençait à se sentir très faible et se rendit compte qu'il avait

dû perdre beaucoup de sang. Mais il n'y pouvait rien. Il devait continuer sa route et trouver une bonne cachette avant le lever du soleil. Il se reposa un moment dans le bateau, la perche posée sur le plat-bord, et l'embarcation à fond plat dériva le long du cours d'eau, devenu si étroit que la végétation glissait sur ses épaules. Il passa devant une clairière, entre des piles de bûches de cyprès, nettement visibles au clair de lune.

Quand il se força à reprendre la perche, ses pectoraux le brûlèrent comme si on les avait marqués au fer rouge. La lune semblait froide, à travers la brume, et les ombres s'animèrent. Un alligator battit l'eau et gagna un lit de jacinthes tandis que Burke godillait dans un long bras de rivière où flottaient des myriades de ces fleurs aquatiques et il se rappela que c'était pour peindre des paysages de ce genre qu'il était venu dans le Sud. Au lieu de cela, il avait passé son temps dans un bar et avait fini par devenir un candidat à la potence.

L'embarcation s'enfonça dans une eau stagnante et Burke, après avoir godillé de toutes ses forces, dut se reposer de nouveau. Il était hors d'haleine et poussa un faible cri de dégoût en s'apercevant que les taches sombres sur sa poitrine, ses bras et ses jambes n'étaient autres que des sangsues. Il hurla, puis colla sa main boueuse sur ses lèvres. Il se souvint qu'il ne fallait pas essayer d'arracher de la chair les petits monstres altérés de sang. Il faudrait attendre de pouvoir les brûler, avec une cigarette, par exemple.

D'ailleurs, les moustiques étaient pires. Attirés par l'odeur de la sueur et du sang, ils se ruaient en bataillons de plus en plus serrés. Ils se posaient sur ses mains, enfonçaient leur aiguillon dans son visage, son cou et sa poitrine. Et il était impossible de les chasser. Bouger ne suffisait pas à s'en débarrasser. Il fallait les arracher comme on aurait arraché une sorte de champignon vénéneux, noir et frémissant, mais Burke n'en avait pas le temps. Il devait continuer à avancer.

Il godilla à travers les rideaux de mousse, entre des arbres sauvages, chargés de fruits nouveaux aussi gros que des ballons de football et armés d'épines, longues de deux centimètres. Ce paysage donnait la nausée à Burke. Quand il aurait quitté ce pays, jamais plus il n'éprouverait l'envie de venir y peindre. Il aperçut un vaste bassin où l'eau noire ressemblait à un miroir, sous la lune. À gauche, brillait la pâle lueur jaune des lanternes. Burke se dirigea vers elles et fit glisser le bateau dans la vase, parmi les herbes, à travers l'écume épaisse où stagnaient les lambruches et les toiles d'araignées.

Il tomba en descendant du bateau et dut ramper dans la vase avant

d'atteindre la terre ferme et sèche, et il se fraya péniblement un chemin à travers les ténèbres parsemées de broussailles, entre des murailles d'arbres, baignés de lune et sur lesquels planait un silence glacé.

Il trouva le sentier recouvert de planches qui menait au pavillon du sheriff et quelques centaines de mètres plus loin, il aperçut la petite maison d'un blanc jaunâtre, à moitié plongée dans l'ombre, et dont le toit de palmes luisait au clair de lune.

Une lumière brilla à travers les stores de bambou au moment où Burke grimpa en chancelant les marches du porche. Comme il allait frapper à la porte, celle-ci s'ouvrit et Burke faillit tomber en avant, dans la lumière aveuglante.

Il resta là un moment, chancelant et clignant des yeux jusqu'à ce que ceux-ci se fussent habitués à l'éclat de plusieurs lampes ornées d'abat-jour.

Le sheriff, qui portait un loup de mer, un pantalon et des pantoufles, recula jusqu'à un grand fauteuil de cuir marron. Un râtelier de pipes tomba au sol et quantité de pipes s'éparpillèrent bruyamment sur le plancher. Derrière le sheriff se trouvait un long divan de cuir, face à une cheminée vide. Un conditionneur d'air bourdonnait et Burke respira l'air frais à longs traits. Le visage du sheriff avait pâli.

— Vous n'êtes pas beau à voir, finit-il par dire.

Burke s'efforça de sourire, mais son visage boursoufflé n'y parvint pas. Il sentait ses muscles tressauter les uns après les autres, comme ceux d'une grenouille.

— Je ne me sens pas très bien, dit-il. Et le sifflement de sa propre voix le surprit.

Il faillit tomber, chancela en avant et se rattrapa au dossier du divan. C'est alors qu'il aperçut le cadavre étendu sur le sol. Il le regarda fixement, ahuri, se demandant vaguement ce que ce corps faisait là. C'était celui d'une femme âgée, énorme. Burke ne devait jamais en savoir davantage sur elle. Ce qui restait du visage était méconnaissable. À cause du tisonnier, se dit Burke, du tisonnier gisant à trente centimètres du bras gauche.

Burke se sentit brusquement encore plus mal et quelque chose en lui se glaça.

— Ma femme, déclara le sheriff, derrière lui. Laura... Vous vous rappelez ? Je vous ai parlé d'elle.

*

* *

Au moment où Burke se détournait du cadavre, il vit le sheriff décrocher le téléphone. Dans sa main libre se trouvait un revolver. Et l'arme était braquée sur lui.

— Vous pouvez remettre vos chiens au chenil, disait le sheriff. L'assassin est venu ici... Oui, Burke. J'étais sorti pour pêcher de nuit et quand je suis revenu, je l'ai trouvé là. Mais je suis arrivé trop tard.

La voix du sheriff se brisa.

— Laura était ici. Il l'a tuée.

Et il poussa un profond soupir.

— Je suppose que quelqu'un lui avait expliqué le chemin à suivre et qu'il voulait se réfugier chez moi, peut-être pour se servir de l'un de nous comme otage. Mais en voyant Laura, sans doute qu'il n'a pas pu se dominer. Non, inutile de vous presser. Il ne nous fera plus d'ennuis. J'ai réglé la question. Et économisé de l'argent aux contribuables.

Le sheriff raccrocha. Il s'assit, les jambes croisées et pointa son arme sur Burke, qui se tenait au milieu de la pièce.

— Je vous ai tiré de prison, monsieur Burke. Et vous allez me tirer de ce pétrin. Nous sommes quittes.

Burke voulut bouger. Il essaya de dire quelque chose, mais son visage gonflé était paralysé. D'ailleurs, il savait que toute protestation eût été inutile.

— On allait vous pendre de toute façon, monsieur Burke. Alors, vous savez, une mort ou une autre... D'ailleurs, comme ça, c'est tellement plus facile. Je vous assure, dit-il d'un ton dont la sincérité était indubitable. Moi, je peux vous dire que ce sera bien mieux comme ça. Plus rapide, plus propre, j'entends. Et comme je vous l'ai dit, je ne serai plus obligé de pendre qui que ce soit.

Burke réussit à bondir en avant, dans un effort désespéré, mais ses genoux se déroberent sous lui avant qu'il n'eût fait cinq pas. La dernière pensée qui lui traversa l'esprit fut une question : les jurés, en

fin de compte, l'auraient-ils déclaré coupable ?

Never hang another.

Traduction de Catherine Grégoire.

[1] Nom donné aux gens qui, dans les États du Sud, appartiennent à la société inférieure et méprisée des Blancs démunis d'argent et de terres.

[2] « Bayou » est le nom donné aux bras marécageux d'une rivière, dans le sud des U.S.A.